

VOYAGE

DE

NEW-YORCK

A LA NOUVELLE-ORLÉANS,

ET

DE L'ORÉNOQUE AU MISSISSIPI.

VOYAGE

FAIT DANS LES ANNÉES 1816 ET 1817,

DE NEW-YORCK

A LA NOUVELLE-ORLÉANS,

ET DE L'ORÉNOQUE AU MISSISSIPI;

PAR

LES PETITES ET LES GRANDES-ANTILLES,

Contenant des détails absolument nouveaux sur ces contrées; des portraits de personnages influant dans les Etats-Unis, et des anecdotes sur les réfugiés qui y sont établis;

PAR L'AUTEUR DES SOUVENIRS DES ANTILLES.

TOME SECOND.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC, N° 20.

1818.



VOYAGE

DE NEW-YORK

A LA NOUVELLE-ORLÉANS,

ET DE L'ORÉNOQUE AU MISSISSIPI.

Samedi 11 *janvier* 1817, *à la mer. Trajet de la Nouvelle-Orléans à la Havane.*

Au lever du soleil, beau temps, continuation du vent de nord-nord-est. Le mal de mer et le froid me retiennent tristement confiné dans ma cabane. Vingt-cinq traversées en dix-huit mois, et quatre années de navigation au temps jadis, ne m'ont point encore exempté de ce douloureux tribut. J'ai souffert l'impossible cette nuit, foiblement consolé par la vélocité de notre course.

A midi, nous avions fait cent soixante-

trois milles depuis vingt-quatre heures. La hauteur du soleil a donné, pour notre latitude, 27° 11′ nord, et, par approximation, 80° 50′ de longitude ouest, méridien de Cadix.

Autant de cartes marines, autant de méridiens divers. On doit nécessairement en supposer le motif dans un amour-propre puéril, quand on voit dresser de ces cartes d'après le méridien d'une prairie nommée Washington-City.

Notre bateau fait souvenir de la tour de Babel: on ne s'entend pas, même pour la manœuvre. *Tot capita! tot linguæ!*

Les passagers et l'équipage se composent d'Espagnols d'Europe et des colonies, de Portugais, d'Américains, de Louisianais, de Saint-Dominguois et de Français...... *Durum genus!*

Dimanche 12 janvier 1817, à la mer. Trajet de la Nouvelle-Orléans à la Havane.

Cette nuit, les vents ont molli; nous n'avons filé que trois nœuds; c'est encore notre

marche ce matin. Le temps tout-à-fait riant, la mer moelleusement agitée, et quelque chose de suave répandu dans les airs, annoncent les approches de la brillante zone équinoxiale.

Notre frêle bateau cingle solitaire sur la plaine liquide légèrement azurée. De si belles journées en janvier s'apprécient à toute leur valeur, dans le souvenir de l'Européen. Ce sont de ces temps heureux, tels que l'imagination se plaît à les supposer aux doux climats des îles Fortunées. Il semble qu'ils infiltrent dans l'ame une secrète tendance à des idées de bonheur, même au sein des dangers. La beauté du ciel se reflète, pour ainsi dire, sur toutes nos conceptions ; la mémoire déploie la richesse de son recueil couleur de rose, et l'espérance épanouie embellit l'avenir de toute la magie de son prisme.

A midi, nous sommes par 25° 59′ latitude nord, et 79° 25′ de longitude ouest, méridien de Cadix.

Lundi 13 janvier 1817, à la mer. Trajet de la Nouvelle-Orléans à la Havane.

Hier soir, la brise se raviva quelque peu vers huit heures; nous filions cinq nœuds; notre petit bateau paraissait entr'ouvrir des sillons de feu, par la quantité de matières phosphoriques jaillissant sous la proue, et jouant l'incandescence à la cime des flots sur la neige de leur écume.

Cette nuit, les vents ont passé au sud-sud-est, quoique ce soit la saison du nord-est, car ils suivent communément la direction du soleil; et cet astre se trouvant aujourd'hui peu en arrière du tropique sud, où ses feux raréfient l'air de l'atmosphère, les vents s'y trouvent entraînés de la partie du nord, et changent en nord-est le cours naturel de la brise d'est dans la zone équinoxiale.

A huit heures du matin, nous avons le cap à l'est; très-beau temps, douce température, les vents au sud-sud-est. Nous aper-

cevons un brick faisant voile en direction de la Nouvelle-Orléans.

Nous serons probablement sur les Sondes aujourd'hui, à l'ouest de la Floride.

A midi, nous sommes par 25° 37′ latitude nord, et 78° 25′ de longitude ouest, méridien de Cadix.

Après-midi, le temps s'est couvert, les vents ont varié; des grains continuels ont confiné les passagers dans leurs sombres cabanes. Nous étions alors *au plus près*, navigation détestable sur toute espèce de vaisseaux, mais d'une incommodité sans nom, à bord d'un misérable bateau.

Mardi 14 *janvier* 1817, *à la mer. Trajet de la Nouvelle-Orleans à la Havane.*

Cette nuit, nous avons atteint les Sondes; la couleur de l'eau l'indiquait sensiblement ce matin.

A huit heures, nous découvrons les îlots de Tortugas, à six milles dans le sud-est.

Temps chargé dans la partie de l'orient.

Les Tortugas sont au nombre de cinq à

six petits îlots, dont le plus occidental est reconnaissable à une légère hauteur qui en occupe exactement le milieu.

A dix heures, nous avons mis en panne pour faire la pêche sur les Sondes. C'est là qu'on vient prendre le poisson pour l'approvisionnement du marché de la Havane.

A onze heures, nous avons repris route, le cap au sud-est, directement sur la Havane.

A midi, nous étions par 24° 30′ de latitude nord, et 76° 45′ longitude ouest, méridien de Cadix.

Nous avons vu quelques oiseaux pêcheurs plus gros que des goëlans; on les nomme *jardiniers*. Plumage blanc, le bout des ailes noir.

A quatre heures après-midi, rencontré un trois-mâts et un brick courant à l'ouest-nord-ouest.

Mercredi 15 *janvier* 1817, *à la mer. Trajet de la Nouvelle-Orléans à la Havane.*

A la pointe du jour, nous étions en vue de la belle île de Cuba. Tandis qu'on discutait

sur la désignation des divers points de la côte, j'ai reconnu le Pain de Matance, que je n'avais pas revu depuis trente-six ans.

A six heures trois quarts, le soleil s'est levé dans toute sa majesté. Nous étions précisément sous la ligne du tropique nord : il semblait que cette idée d'une part, et d'autre part le noble aspect d'une des plus belles îles du globe, ajoutait à la pompe de l'astre du jour au moment d'éclat où son disque d'or s'élevant radieux au-dessus de l'azur des flots, était salué dans toutes les forêts du Nouveau-Monde, et sur les monts sourcilleux, et sur les plages arides, par les chants variés et la mélodie de l'innombrable famille des oiseaux, et par la voix des nations, et par les nuages d'encens qui, de leurs temples antiques, va montant aux voûtes célestes; religieux hommage au maître de la nature.

A onze heures, nous longeons les rians coteaux à l'est de la Havane. Ils sont parsemés d'habitations dont les cases dominent au midi l'intérieur de l'île, et au nord cette vaste étendue de mer par où les eaux du

golfe mexicain se dégorgent avec tant de rapidité vers le canal de Floride.

A la vue seule de Cuba, il semble que cette île porte le cachet d'une terre privilégiée; mais quand on vient de la Nouvelle-Orléans, quand on a eu le bonheur de laisser derrière soi, depuis cinq à six jours seulement, les bouches du Mississipi et les hideuses vases du bord de mer aux environs de la Balise, on se croit transporté dans une île Fortunée; et l'on a vu, dans un rapprochement extraordinaire, ce que la nature a de plus révoltant, et les images les plus gracieuses que son magique pinceau puisse offrir en contraste à nos yeux émerveillés.

Le capitaine du bateau s'est amusé à mettre en panne cette nuit, depuis onze heures jusqu'à cinq heures du matin, quoiqu'il eût plus d'un degré à parcourir dans cet espace de temps, et qu'il n'y eût aucune espèce de danger à continuer route, surtout avec une côte aussi saine que celle de Cuba, aux environs de la Havane.

Au contraire il s'exposait, si le calme l'avait pris entre les Tortugas et la Havane

(précisément arrêté au milieu du courant), à être entraîné irrésistiblement et porté au nord dans les *débouquemens*.

J'ai fréquemment remarqué à Paris que les plus habiles connaisseurs du théâtre, ces hommes qui joignent à un goût exercé la pratique nécessaire, qui peuvent comparer divers acteurs dans les mêmes rôles, qui connaissent les bonnes traditions, le contre-sens d'un geste, la justesse d'une inflexion, le plus ou moins de véhémence, de réserve ou d'abandon, de naïveté, de franchise, de dissimulation, enfin les plus subtiles nuances qui sont le propre des divers rôles (au-delà et en-deçà desquelles il est totalement dénaturé); ces hommes, dis-je, qui, depuis le Kain, ont vu toute la série de nos premiers acteurs, sont très à plaindre en assistant à des représentations où leur habileté consommée trouve le personnage en faute à chaque scène, à chaque vers.

L'expérience est-elle donc un bien si précieux, lorsqu'elle sert uniquement à désenchanter tout ce qui est soumis à notre jugement?

A dix heures et demie, nous passons sous le canon du fort de Cochyma, situé sur une petite anse de ce nom. Ce fort, bâti en maçonnerie, est très-élevé au-dessus de la mer, et présente la forme d'un carré. Des casernes sont au-dessous, à proximité. Cochyma est à une lieue vers le nord-est du fort More, qui protège l'entrée de la Havane.

Les environs de Cochyma sont encore couverts de bois, à très-peu de points près.

A onze heures et demie, nous sommes sous le fort More; il est assis sur un plateau de roc vif, précisément au-dessus de la passe du port de la Havane, et se joint à la citadelle de la Cavagne, qui le domine, dans l'est, à un quart de portée de canon.

Il semble que l'entrée de la baie de la Havane ait été taillée dans le roc à main d'homme. En face du More, à droite de l'entrée du bassin, est le fort de la Pointe, qui protège l'entrée de ce côté.

Cuba.

Cuba, grande île de l'Amérique septentrionale, à l'entrée du golfe du Mexique et à l'ouest de Saint-Domingue.

Longitude occidentale, 76° 30′—83° 38′; latitude nord, 19° 46′—3° 21′.

Cette île a environ deux cent trente lieues de longueur sur quarante à cinquante de largeur. Elle est bordée, au nord et au sud, par un grand nombre de petites îles appelées : celles du nord, *Jardin du Roi*; celles du sud, *Jardin de la Reine*. Une chaîne de montagnes la traverse de l'est à l'ouest; mais les terres près de la mer sont, en général, basses et inondées dans les saisons pluvieuses, lorsque le soleil est vertical. On y nourrit beaucoup d'abeilles, et quantité de gros bétail qui fournit ces cuirs connus sous le nom de *cuirs de la Havane*, qui est le port le plus commerçant de l'île. On en tire du sucre, du café, du tabac dit *d'Espagne* et des cigarres; des suifs, des confitures sèches, du gingembre, de la casse, du mastic,

de l'aloès, de la salsepareille, beaucoup d'yucas ou manioc, ainsi que d'écailles de tortue.

Colomb la découvrit dans son premier voyage, après avoir reconnu les îles de Bahama. Mais, quoique charmé de la beauté du paysage et surpris de l'extrême fertilité du sol, il l'abandonna bientôt pour Haïti, appelée ensuite Hispaniola, et, plus tard, Saint-Domingue, où il espérait trouver plus d'or; car ce métal, ainsi que les pierres précieuses et les épices, formaient le principal objet des expéditions des premiers navigateurs. Dans l'empressement qu'il eut de faire d'Hispaniola une factorerie qui assurât la possession de tant de trésors, il ne prit pas le temps de vérifier si Cuba était une île ou une portion du continent. Ce ne fut qu'en 1508 qu'Ocampo en fit le tour. En 1511, trois cents Espagnols, sous les ordres de Valasquez, la conquirent. Il est à présumer que les écrivains du temps ont exagéré le nombre des habitans de cette île, comme il est arrivé de nos jours à l'égard d'Otahiti et d'autres pays nouvellement découverts. Sans

doute les Espagnols n'ont pas fait des miracles, et l'usage des armes à feu était alors trop imparfait pour que l'on puisse lui attribuer des effets aussi merveilleux. Les Malais, avec leurs poignards, défient nos fusils et nos canons. Les indigènes américains ne manquaient pas de courage, mais ils étaient en petit nombre; et l'on peut, sans crainte de se tromper, rabattre les neuf dixièmes de ce que l'histoire du temps assure avoir été moisssonné par la valeur ou par la cruauté des Espagnols. Ces réflexions ont pour objet de laver ces derniers du reproche d'avoir exterminé tous les habitans de Cuba. On peut remarquer que les familles indigènes s'éteignent partout également autour de toutes les colonies européennes. Les vrais exterminateurs de ces malheureux sont la petite-vérole et les liqueurs spiritueuses.

L'île de Cuba est une possession où la culture s'est prodigieusement accrue depuis quelques années, et on y fait une quantité considérable de sucre. Le tabac qui y croît est regardé comme le meilleur d'Amérique. Cette grande île est traversée par une chaîne

de montagnes qui se dirige est et ouest; par conséquent ses rivières, coulant au nord et au sud, ne peuvent pas avoir un cours très-étendu. Les terres près de la mer sont basses; il y a d'excellens ports.

Outre le sucre et le tabac, on compte encore parmi les produits de Cuba une immense quantité de café dont la culture est due à l'industrie des colons réfugiés de Saint-Domingue; du gingembre, le poivre long, le mastic, le cacao, le manioc, l'aloès, la cire, et une grande quantité de fruits que l'on transporte journellement à la Nouvelle-Orléans, à Charleston, à Baltimore et dans les divers ports des États-Unis. On y trouve de riches mines d'un cuivre excellent, qui sert à fournir les autres colonies espagnoles d'ustensiles domestiques : on y rencontre quelquefois de l'or dans les rivières.

Les forêts abondent en sangliers et en bétail sauvage; elles fournissent le bois d'acajou, de gayac, etc. Le sol y est excellent; le climat y est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de Saint-Domingue, par les pluies et les vents du nord et de l'est qui le

rafraîchissent. On y a même trouvé, au mois de janvier, dans un village au sud-ouest de la Havane, de la glace formée dans une auge de bois. M. de Humboldt y a aussi vu, le 4 janvier 1801, à huit heures du matin, le thermomètre à 7 degrés au-dessus de zéro. Cependant la température moyenne des mois de janvier et de février, dans les plaines de l'île de Cuba, est de 17 à 18 degrés. La population y est aujourd'hui de trois cent mille individus. L'île a un gouverneur général (aujourd'hui M. de Cienfuegos), duquel relèvent les deux Florides. Elle est divisée en dix-huit juridictions, dont chacune a ses magistrats. L'histoire naturelle de cette grande île est fort imparfaite.

La Havane est la capitale de Cuba; elle fut bâtie en 1519. Morgan, célèbre boucanier, la prit en 1669; elle se rendit aux Anglais en 1761. Ils y trouvèrent de grands trésors. Depuis cette époque, les Espagnols ont considérablement augmenté les fortifications de Cuba, dont ils sentent l'importance relativement à leurs possessions du Mexique. Cette ville a un port renommé qui peut

contenir mille vaisseaux. Elle fait un commerce considérable. C'est la résidence d'un capitaine général et le rendez-vous de toutes les flottes espagnoles.

A midi précis, nous entrons dans le port de la Havane, en rasant les rochers sur lesquels est majestueusement assis le fort More. Ces rochers, noircis par le temps, ont cela de remarquable, que leurs couches, actuellement en diagonales, annoncent qu'un bouleversement de la nature, une catastrophe antique ont dû causer un arrachement dans cette partie étroite qui s'ouvrit à l'irruption des eaux de la mer pour former l'un des plus beaux ports qui soient au monde.

Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsa ruinâ
(Tantùm ævi longinqua valet mutare vetustas),
Dissiluisse ferunt: cùm protinùs utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus, etc.

VIRG.

Le fort More présente un aspect redoutable: sa localité a quelque chose d'imposant qui se lie, dans l'imagination, aux inconcevables révolutions de notre globe. Quant au fort lui-même, sa solidité, la har-

diesse de ses murs, bâtis à la romaine, ses batteries en échelons, ses nombreux canons de bronze, ses bastions inexpugnables, ses noirs tourillons, le Castillan qui les garde, fidèle à son maître et à l'honneur, la grandeur du monarque souverain du Pérou et du Mexique, les pavillons qui flottent au-dessus des bouches à feu, porteurs de ses nobles devises : *A solis ortu usque ad occasum ; in utroque felix*, etc. ; l'oiseau de mer planant sur ces retraites solitaires, unique témoin de ce qui s'y passe ; enfin, la vue et la rumeur des flots qui se brisent avec furie, et qui, du pied des rochers, s'élèvent en écume, retombant en humides vapeurs sur les courtines silencieuses et dans leurs flancs noirâtres : cet ensemble de grands effets captive l'imagination, amie du merveilleux et de tout ce qui est empreint d'un certain cachet de magie et d'enchantement.

A deux cents toises, en face du fort More, est le fort de la Pointe, qui croise ses feux avec le premier pour protéger l'entrée de la baie. Il est peu élevé au-dessus du niveau de

la mer, et, de tout point, très-inférieur au More.

A cent cinquante toises en avant de ce dernier, on voit une balise qui indique l'endroit où les Anglais coulèrent un vaisseau de ligne lorsqu'ils s'emparèrent de la Havane en 1761.

Derrière le More, à trois cents toises seulement, est le fort de la Cavagne qui le commande. Son étendue, extrêmement vaste, occupe toute la crête du morne, qui lui sert de base. Il domine l'intérieur de la baie, et va communiquer avec le fort n°. 4, situé sur une hauteur plus élevée encore, au nord-est de la Havane.

Le fort Principe couronne une hauteur vers l'ouest de la ville, à quelque distance; enfin, le fort Santa-Clara est situé sur le rivage de la mer, dans le sud-ouest de celui de la Pointe.

A peine au mouillage, à peu de distance de l'entrée, le capitaine de port est venu recevoir les passe-ports des passagers. Les étrangers sont tenus de donner caution.

A cinq heures, les officiers de santé se

sont rendus à bord ; personne ne peut quitter le navire avant leur visite, et nul individu n'y est admis du dehors.

A cinq heures et demie, je suis descendu en ville, où j'ai pris logement.

Jeudi 16 *janvier* 1817. *Port de la Havane.*

Je fus désagréablement surpris, à mon entrée en ville, hier soir, de trouver les rues les plus sales qu'on puisse voir ; elles sont extrêmement étroites, non pavées, creusées dans le milieu ; et le très-petit espace où les allans et venans se pressent de chaque côté n'est pas même aplani. Les fanaux d'éclairage ne donnent aucune clarté. Le jour, on n'y voit point d'indication de noms. Enfin, elles sont littéralement impassables à pied, pour peu qu'il pleuve.

On trouve sur les places publiques de mauvais cabriolets, en front desquels est une tenture d'étoffe pour préserver de la boue et du soleil : ils sont attelés d'une mule seulement.

La ville de la Havane ne ressemble aucu-

ment à une ville ordinaire : la nouveauté de l'aspect qu'elle présente à tout autre qu'un Espagnol, le matériel de ses édifices publics et le genre de leur architecture, tendent les idées vers l'antique. Il me semblait que je visitais Herculanum ou Pompéia, dégagés des laves qui les ensevelissent il y a dix-huit siècles. L'heure à laquelle je faisais ma première entrée aidait encore à l'illusion.

Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, dont l'intérieur est à découvert jusqu'au faîte de la toiture. On n'y voit point d'ameublemens; le mur est à nu, peint partie en blanc, et le bas en jaune et bleu, bariolés. La terre, durcie en pouzzolane, tient lieu de parquet. Les chandeliers, les lampes sont en cuivre dégoûtant et de formes barbares; point de cheminées dans les maisons; la température y est cependant assez froide dans le moment actuel pour que l'on vît le feu avec plaisir, ne fût-ce que pour chasser l'humidité des appartemens.

Les fenêtres, élevées de douze pieds, n'ont ni vitrages ni jalousies ; elles sont

grillées en bois, comme dans les plus anciennes villes d'Espagne. Les femmes s'y portent sans cesse dans la journée ; on n'en voit point au-dehors ; le soir, on entend jouer de la guitare ou de la mandoline en passant dans les rues.

On y voit une multitude de blancs dont l'apparence indique un très-haut degré de misère.

La paresse et la saloperie sont à l'ordre du jour.

Mais ce qu'il y a de plus révoltant à la Havane, c'est de penser qu'on y est à chaque moment exposé à être assassiné. On n'entend parler que de coups de stylet donnés ; les enfans même s'exercent, dès le premier âge, avec des poignards en bois ; c'est leur jeu favori.

Il n'y a que très-peu de jours qu'une dame a été assassinée à coups de stylet.

Il est imprudent de se trouver dans les rues après sept heures du soir.

La jalousie et la vengeance sont les motifs ordinaires de ces actes de férocité. Il n'arrive presque jamais que la faim y donne

lieu; mais si l'un de ces hommes de sang, façonnés au meurtre et prêts à le commettre à prix d'or, a juré la perte d'un individu, c'en est fait de son existence; rien ne peut désormais le soustraire au fer de l'assassin; celui-ci l'attend de pied ferme, le veille nuit et jour, le guette en quelque passage : à peine a-t-il vu sa victime, qu'elle expire baignée dans son sang.

Ces exécrables scènes sont tellement fréquentes, qu'en se trouvant en compagnie avec plusieurs personnes qui auroient, pendant quelque temps, habité la Havane, il ne s'en trouverait pas une seule qui n'eût à raconter de pareils dangers qu'elle aurait courus et auxquels elle n'aurait échappé que par hasard, ou parce que l'assassin, trompé à la première apparence, aurait suspendu ses coups en s'apercevant de sa méprise.

Non illic vivere vellem !

Vendredi 17 *janvier* 1817. *Port de la Havane.*

Il fait ici un temps extraordinaire pour la saison : la pluie ne cesse de tomber depuis

quelques jours, quoique ce soit l'époque de l'année où il en tombe le moins. Il est de toute impossibilité de sortir autrement qu'en *volante* : néanmoins la température est douce. Les vents viennent de la partie du nord-nord-est. Les nuages sombres qu'ils nous apportent sont un empiétement du vilain hiver de l'Amérique septentrionale sur les rians domaines du soleil, quoiqu'il ait gravé en lettres de feu sur sa limite équinoxiale: *Hùc usque venies!*

L'église cathédrale de la Havane est un édifice en pierre, de mauvais goût, à l'extérieur, simple et noble au-dedans. On y a très-heureusement évité le surchargement des chapelles et ces immenses niches sous verre enchâssées dans une accumulation d'ornemens et de dorures dont il semblerait qu'un siècle entier n'a pu terminer le pieux travail.

La cathédrale n'a rien de semblable : les tableaux des chapelles sont supérieurs à ce que l'on voit communément dans les églises; les peintures à fresque, sous le couronnement des murs latéraux de la croix grecque,

sont d'un bel effet, de touche large et de main de maître : c'est de la composition de Peruagni, italien.

L'autel surtout est d'un style très-pur : sa simplicité antique, si long-temps le secret du bon goût, s'accorde avec ces nobles modèles échappés à la faux du temps et à la barbarie de vingt siècles.

Samedi 18 *janvier* 1817. *Port de la Havane.*

Le beau temps nous est revenu ; les rues, à moitié desséchées, permettent le passage aux malheureux piétons.

Entre six et sept heures du soir, lorsqu'on sonne l'*oration*, chacun s'arrête dans les rues ; les hommes se découvrent et restent en prières pendant cinq minutes. Dans les cercles, tout le monde se lève et prie de même : après quoi les demoiselles s'approchent de leurs pères, leur souhaitent le bonsoir avec baisement de mains.

J'ai vu aujourd'hui la place Saint-Francisco, sur laquelle est le café du Lion-d'Or : c'est le mieux tenu à la Havane. Il est parti-

culièrement fréquenté par les officiers espagnols.

Cette place, décorée d'une fontaine à trois chutes d'eau, vient d'être grandement embellie par une nouvelle calle de débarquement aussi étendue que l'ancienne.

Le coup d'œil est extrêmement beau, de cette plate-forme : on voit tout l'intérieur de la rade, peuplé d'une innombrable quantité de navires décorés de pavillons divers, et, pour encadrement de cet immense bassin, un amphithéâtre circulaire, offrant toutes les richesses d'un panorama rustique, sur des coteaux de hauteur moyenne, parés d'un riant mélange de culture, de maisons de campagne et de forêts, dont les teintes vert-sombre contrastent agréablement entre le cristal des eaux et les décorations successives d'un ciel brillant de faveur.

Dimanche 19 *janvier* 1817. *Port de la Havane.*

A midi, j'ai pris une volante (voiture du pays, attelée d'une mule), et je me suis

rendu chez dom Macedonio de Chavez, riche propriétaire de l'île.

En sortant par la porte de terre, j'ai été étonné de voir l'excellent état des fortifications; elles sont en maçonnerie solidement soignée; l'escarpe même est soutenue par des murailles de même genre, au bas desquelles une cunette en pierre reçoit un rapide courant d'eau, dont on détourne une partie pour l'agrément de la promenade publique dite *le Passeo*.

Rendu à la *chiuta* de D. M. Chavez, j'ai visité avec lui ses rians bosquets, ornés de bains, d'eaux courantes, d'arbres fruitiers et autres, dont la diversité de feuillage est d'un très-heureux effet. J'y ai revu avec plaisir des bouquets de bambous élancés à une prodigieuse hauteur.

La maison se trouve entre deux bosquets semblables. La partie la plus rapprochée de l'un d'eux est dessinée en parterre, ornée de fleurs et d'arbustes rares. Tout, dans ce local favorisé de la nature et que l'art sut embellir, annonce la résidence d'un enfant de Plutus. Le grand nombre d'esclaves de

choix, la santé, la propreté des enfans et l'air radieux des maîtres, achèvent la démonstration et la présentent en toute son évidence.

Le faubourg de la Salud ne brille ni par la régularité ni par l'élégance des maisons ; elles n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, mais on en voit qui sont spacieuses et embellies de jardins d'agrément à la proximité des eaux.

On prétend que ce faubourg est aussi peuplé que la ville ; celle-ci passe pour avoir quatre-vingt-dix mille ames; en tout cent quatre-vingt mille.

Je crois qu'il y a de l'exagération dans ce dénombrement.

En revenant en ville, j'ai trouvé la route et toutes ses avenues couvertes de piétons, de cavaliers et de volantes en très-grande quantité, où des dames, élégamment parées, prenoient commodément le plaisir de la promenade.

Cette scène, extrêmement animée, cette variété de mouvemens, la beauté du jour, l'air de parure et d'aisance dans les cos-

tumes divers, un point de vue admirable du côté de terre, une perspective majestueuse en face de l'Océan, la présence d'une cité du premier rang, ses tours altières, ses murs hérissés de canons de bronze, l'aspect d'une seconde cité flottant en regard de la première, l'effet enivrant de tous ces objets gigantesques m'éblouissait, malgré l'habitude que j'ai des grandes capitales, et produisoit peut-être sur moi cette sensation fatigante que faisait généralement éprouver, à Paris, le pompeux amoncellement de richesses que la peinture et la sculpture offraient aux yeux dans la galerie du Louvre et dans les salles où respiroient les chef-d'œuvres de l'antiquité.

Après-midi, je me suis rendu au Passeo. Cette promenade, située hors de la ville, près des glacis, est ornée de la statue en pied de Charles III, sculptée par Velasquez, directeur de l'académie de Madrid : elle est de l'année 1803.

La promenade est composée d'une grande allée de cocotiers et de palmistes ; celle-ci est destinée pour les voitures. Deux autres

allées latérales sont formées d'une très-grande variété d'arbres, parmi lesquels on voit beaucoup de citronniers. Elles s'étendent en droite ligne à plus d'un mille : vers cette distance elles forment un angle obtus, et s'étendent de ce point jusqu'à la mer. Ce dernier intervalle est embelli par deux fontaines très distinguées : la première a pour ornement un Neptune en bronze et des dauphins : on y lit le nom de Valentin et la date de 1797 ; la deuxième est décorée de sculptures gracieuses figurant des amours, etc.

On est agréablement surpris par ce prolongement inattendu : la surprise devient admiration en découvrant le fort More en face ; ses pavillons flottans, les vagues qui l'assaillissent, et une vaste étendue de mer jusqu'à l'horizon, tourmentent sa base de granit.

Lundi 20 *janvier* 1817. *Port de la Havane.*

Le chemin qui aboutit à la porte de terre sépare le faubourg de la Salud de ceux des Serres.

La population de ces deux faubourgs, d'après des renseignemens plus certains que ceux dont j'ai fait mention, serait de quarante mille ames; celle de la ville, cinquante mille : ainsi, le tout est au-dessous de cent mille ames.

De la porte de terre, en tournant vers le sud, on arrive à la troisième et dernière, appelée *porte de l'arsenal.* De ce point, un mur perpendiculaire à la ligne des fortifications forme la vaste enceinte de l'arsenal et des chantiers de marine.

Ils renferment des magasins, des ancres, des bois de construction, etc., etc. On voit, près du chantier, trois vieux vaisseaux de ligne que je suppose hors de service, et des débris de bâtimens de guerre.

De la porte, le rempart continue jusqu'à rencontre de la baie, formant de ce point, jusqu'à l'entrée du port (autant que j'en puis juger par aperçu), un quart de cercle.

Je me suis arrêté à cet angle des fortifications pour considérer la perspective de ce côté. En face est l'intérieur du port; sur le rivage opposé, on aperçoit le village de

Règle à une petite distance, une foule de mamelons cultivés, et de jolies maisons dont la blancheur les fait distinguer avantageusement sur l'éternelle verdure qui les entoure. A droite, le soleil, à peine sous l'horizon, dorait encore de ses feux les guérites et les bastions solitaires du fort del Principe, élevé sur les cimes d'un morne à peu de distance dans l'ouest de la ville.

Ce fort, en apparence environné de feux, me rappelait les grandes scènes de la guerre, les explosions et les arrachemens des mines, les incendies et les nocturnes éclairs de cent bouches à feu tonnant ensemble contre les citadelles orgueilleuses où retentissent les dernières raisons des rois.

De l'angle de l'arsenal, en suivant le rempart intérieur, on arrive à la promenade, à l'extrémité de laquelle est le lourd et informe édifice contenant la salle de spectacle.

A midi, j'ai rendu visite à M. de Cienfuegos, capitaine-général, gouverneur de l'île de Cuba, dont j'ai été accueilli avec des égards. Seul, en ville, il a le privilége

d'aller en voiture à deux chevaux. Deux dragons montés le devancent de quelques pas.

Mercredi 22 janvier 1817. Port de la Havane.

Une frégate anglaise est entrée ce matin dans le port, venant de la Jamaïque, pour réclamer plusieurs millions de piastres qui avaient été chargés à bord d'une autre frégate de la même nation, laquelle s'est perdue, il y a deux mois, sur la côte de Terre-Ferme, du côté de Vera-Cruz, où cet argent avait été embarqué en contrebande. L'argent ayant été sauvé de la frégate échouée, fut mal gardé; survint un bâtiment armé en guerre par le consulat de la Havane. Un des hommes de la frégate perdue donna connaissance, à ceux de l'équipage espagnol, du lieu où l'argent avait été caché : ceux-ci en retirèrent environ deux cent mille gourdes qui ne se retrouvent point, et le reste des caisses fut mis à bord du bâtiment de guerre espagnol et porté à la Havane.

Quand la frégate anglaise a paru près du fort More, et qu'on a su l'objet de sa mission, il lui a été proposé d'attendre qu'on lui portât les caisses sauvées formant la somme première moins deux cent mille piastres égarées.

Les Anglais sont entrés, exigeant la totalité de la somme qu'ils avoient déposée à terre. En cas de refus, ils menacent de prendre des mesures qui tendraient fortement à compromettre le gouvernement de Madrid et à troubler l'état de paix entre les deux nations.

Il paraît qu'on n'est point ici sans quelque embarras au sujet de cette démarche des Anglais. Rien n'a transpiré encore relativement à la décision de cette affaire.

Nous jouissons maintenant d'un temps admirable; la température est douce, le ciel serein, et la campagne riante.

Le commerce a de l'activité; chaque jour plusieurs navires entrent dans le port, et d'autres sont expédiés pour l'Europe et les diverses parties des deux Amériques.

La traite des nègres se poursuit avec

vigueur; elle se fait avec des bâtimens armés, et donne de grands profits aux armateurs. Le prix des nègres est d'environ trois cent cinquante piastres, au lieu de mille qu'ils coûtent à la Nouvelle-Orléans.

Je suis entré ces jours-ci au dépôt de ces malheureux. C'est ce qu'on nomme ici le *Baracon*. J'entendis le bruit du *tamtam*; j'entrai dans une cour, au milieu de laquelle étaient assis douze musiciens noirs autour desquels dansaient, ou plutôt marchaient en mesure, environ cinquante noirs affublés d'une couverture de laine. On leur avait rasé la tête par mesure de propreté. Ils devaient avoir souffert considérablement, à en juger par leurs jambes ressemblant à des fuseaux. Et cependant ces malheureux dansaient en s'accompagnant de la voix et proférant deux ou trois syllabes qu'ils répétaient éternellement et d'un air tellement brut, qu'il m'a été impossible, après les avoir considérés long-temps, de me convaincre qu'ils pussent donner aucun sens à ce qu'ils prononçaient ni concevoir aucune idée.

Je fus successivement dans trois ou quatre autres maisons qui étaient remplies de ces *bossales* de diverses nations. J'en comptai jusqu'à cinq cents dans une seule: les hommes étaient ensemble dans une vaste salle, et les femmes dans une autre. Entrait là qui voulait. Les jeunes gens s'amusaient à faire la revue et à rire avec les moins laides. Quelques-unes d'entre elles, quoique nues à peu de chose près, étaient parées de colliers et de bracelets.

Tout-à-coup le maître entra en disant: *Bacca!* A l'instant une d'entre elles entonna un air favori, et toutes chantèrent en chorus, battant des mains en mesure.

Jeudi 23 janvier 1817. Port de la Havane.

Huit bâtimens de guerre espagnols, dont deux frégates, formant la division de Carthagène, sont entrés aujourd'hui dans le port de la Havane. Une des frégates a salué en tirant onze coups de canon; le fort

More a rendu le salut par cinq coups seulement.

Le capitaine de la frégate anglaise, au cas où l'on ne satisferait pas à sa demande (laquelle tend au remboursement de la somme totale à bord de la frégate anglaise lorsqu'elle s'est perdue), menace d'abandonner sa frégate et de se constituer prisonnier avec son équipage. Il paraît qu'on a tenu une junte ou assemblée à ce sujet. Rien n'a transpiré sur les décisions qui y ont été prises.

La chaleur s'est fait sentir fortement aujourd'hui. Au désagrément de la boue a succédé l'inconvénient de la poussière; mais on a un peu d'ombre dans les rues, tant parce qu'elles ont peu de largeur que par l'élévation d'un assez grand nombre de maisons particulières et d'une vaste quantité d'églises, de couvens et d'édifices publics.

Dans les pays chands, les rues larges et tirées au cordeau ont cet inconvénient, qu'elles sont insoutenables à la vue et qu'on y est dévoré par le soleil, vers le milieu du

jour, dans toutes celles dont la direction va nord et sud; elles ont, de plus, une monotonie qui fatigue étonnamment. J'ai vu peu de voyageurs, parmi ceux qui ont visité Philadelphie, dont les idées ne soient parfaitement d'accord à cet égard, et qui n'aient été fatigués, jusqu'au dégoût, de cette fastidieuse et assommante uniformité, plus remarquable en cette ville qu'en aucune autre au monde.

Les rues de la Havane ont un autre inconvénient; c'est qu'on est forcé, à raison du peu de largeur des trottoirs, de passer extrêmement près des maisons d'un côté, sans être très-éloigné de celles du côté opposé; soit par le manque de propreté, soit par la nature des marchandises que renferment la plupart des boutiques, on est exposé à des exhalaisons choquantes provenant particulièrement de certaines boutiques et magasins où l'on dépose des viandes salées venues de Buénos-Ayres pour la consommation des nègres.

En outre, il règne infiniment peu de propreté en ville, soit en dedans, soit en

dehors des maisons. Il semble que ce défaut soit infiniment plus désagréable et plus nuisible à la santé, sous un ciel brûlant, que dans un pays froid ou tempéré.

Quoi qu'il en soit, et malgré les nombreux inconvéniens qu'un étranger peut éprouver à la Havane, c'est un paradis près des États-Unis, et pour la beauté du ciel, et pour le caractère des habitans, pour la bonne foi, *pour la liberté*, pour la tranquillité dont on jouit. L'absence du papier-monnaie, la différence en mieux dans le bien-vivre, l'agrément et la sociabilité des personnes qui composent la première classe, donnent à ce pays un tout autre aspect. Point de cette jactance comique, de cette hauteur sournoise antirépublicaine, qui est précisément en raison directe de la nullité des Américains dans tout ce qui tend à inspirer un noble orgueil, fondé non seulement sur une illustre naissance, mais sur des mœurs épurées, des sentimens délicats, sur une façon de penser élevée, une éducation soignée, sur le savoir-vivre, la politesse, l'instruction, un dévoûment désinté-

ressé, sur des principes sains, l'amour de la gloire sagement ordonné, transmis avec le sang et stimulé sans cesse par le souvenir d'une longue série de nobles aïeux et de leurs exploits chevaleresques, perpétués d'âge en âge sous des monarques révérés, tels qu'en présente la race antique des Capets, triomphant aujourd'hui de l'hydre de la démocratie, tandis qu'un de ses illustres rejetons est majestueusement assis sur son trône, à la vue et aux applaudissemens des nations et par l'immuable volonté de l'Être-Suprême.

Dimanche 26 janvier 1817. Port de la Havane.

Les germes d'insurrection que le temps a développés parmi les noirs dans les diverses colonies des Antilles, naîtront ici de la familiarité des esclaves avec leurs maîtres espagnols, et d'un système de loi très-impolitiquement à leur avantage, en ce qu'il empiète sur la propriété, qu'il ravit le prix de l'industrie, qu'il est subversif du bon

ordre, et qu'il inquiète le propriétaire autant qu'il peut donner d'arrogance à l'esclave, étouffer en lui tout sentiment de gratitude et de soumission, dégoûter ceux qui seraient portés à leur donner des talens à l'avantage du public, et donner lieu au scandale d'un nègre, déclarant impérieusement à celui qui l'acheta, le guérit et l'instruisit, etc., sa volonté expresse de changer de maître.

Telle est cependant la loi de Cuba; et comme si ce n'était point assez, en sens contraire, à la justice et au bon sens, la loi veut que le noir ne puisse être vendu au-delà du prix pour lequel il fut acheté; de sorte que tout ce qu'il acquit en surcroît de valeur sous un maître habile ou généreux est irrévocablement perdu pour ce dernier.

La loi veut plus encore : non seulement le maître est forcé de vendre son esclave sur la sommation de ce dernier; mais, quel que puisse être le prix qu'il en a donné, si cet esclave est possesseur de trois cents piastres, il peut, en les comptant à son maître, racheter à l'instant sa liberté.

Si l'esclave, par un bienfait particulier,

a été avantagé d'une somme quelconque, supposée de cent piastres, et qu'il soit estimé trois cents piastres, son maître ne peut le vendre au-delà de deux cents; et, pour cette même somme, le nègre peut se racheter à volonté.

Dans ce cas on dit : Tel nègre est *coupé* de cent gourdes ; c'est l'expression usitée dans le pays.

Un complot d'insurrection fut formé il y a quatre ou cinq ans ; mais on en eut connaissance assez à temps pour prévenir les désastres qui en seraient résultés. Depuis lors, l'île de Cuba a joui de la plus grande tranquillité. Le commerce y est dans une prodigieuse activité, et la culture y fait des progrès immenses. On cite une foule d'individus de divers pays venus ici sans moyens depuis environ douze à quinze ans, et qui sont aujourd'hui riches propriétaires d'habitations, la plupart cafétales.

Ces propriétaires sont formés en milice à cheval sous le nom de *moutères*. Ils sont braves, bien montés, endurcis aux fatigues, acclimatés, armés jusqu'aux dents, parfaite-

ment instruits des localités, et tellement redoutés, que la présence d'un seul en impose à une multitude de noirs.

Cette milice d'une part, d'une autre l'ascendant des moines et la force des pratiques religieuses sur la masse du peuple, composée presque entièrement des nègres et gens de couleur; enfin la troupe de ligne, le très-grand nombre de blancs de toute profession, garantissent les moyens de répression suffisans dans une île où la population noire est loin d'avoir atteint cette effrayante disproportion qui existait à Saint-Domingue entre les blancs et les nègres.

Mais la tendance naturelle est d'établir cette disproportion avec une étonnante rapidité. Il est entré à la Havane vingt-quatre mille nègres dans le cours de l'année qui vient de s'écouler.

La police est assez bien faite de nuit à la Havane: les nègres que les patrouilles trouvent dans les rues après dix heures du soir sont arrêtés et livrés le lendemain à leurs propriétaires, après que l'amende a été acquittée.

Lundi 27 janvier 1817. Port de la Havane.

Il y a un mois que deux Français, MM. Iguez et de Launay, l'un administrateur, l'autre majordome ou gérant d'une habitation, ont été assassinés tous les deux par les nègres de leur propre atelier. Peu auparavant, un Espagnol avait eu le même sort sur un autre bien. Cependant justice n'est point encore faite, quoique l'on ait saisi les meurtriers. Ils ont été découverts et arrêtés par des chiens dressés à la chasse des nègres marrons; ces chiens sont tenus en lesse, et conduisent ainsi leurs maîtres droit aux esclaves, en quelque retraite qu'ils puissent être cachés. Les armes dont le fugitif serait muni ne sauraient le soustraire à l'adresse et à la furie des animaux appris et excités à se jeter sur eux. Cependant la morsure est légère, et le chien lâche prise à l'instant au commandement du maître. Il y a des hommes qui font le métier de les dresser et de les conduire quand ils sont requis pour l'arrestation des marrons.

Ces événemens n'ont pas eu de suite ; la tranquillité existe dans divers quartiers de l'île, et la culture y est activement suivie. Il est vrai que cet avantage est dû en grande partie aux étrangers établis dans l'île depuis quelques années.

Les Français en formaient le plus grand nombre ; leur industrie avait été très-utile à la colonie ; la guerre infâme que l'usurpateur fit à l'Espagne eut pour eux les résultats les plus désastreux ; ils furent contraints d'abandonner le toit même de l'exil, de renoncer aux fruits de leurs pénibles labeurs, de vendre à tout prix pour éviter de tomber sous le poignard, et de chercher à travers l'Océan de nouvelles plages étrangères où ils pussent reposer leurs têtes et procurer quelque subsistance à leurs nouveau-nés, errant dès le berceau, et à des compagnes dont les plus sévères infortunes ne purent jamais égaler le courage.

Aujourd'hui, ces Français sont rentrés en partie ; mais leurs biens et eux-mêmes se ressentent fortement d'une émigration de plusieurs années. Les travaux ont été négli-

gés; la mortalité a enlevé des noirs, la misère a forcé d'en vendre; les propriétés manquent de bras, et le manque de crédit empêche de s'en procurer.

Néanmoins quelques planteurs ont évité ces désastres et jouissent encore de fortunes très-brillantes.

J'ai dîné hier avec le capitaine de la frégate anglaise qui s'est perdue sur la petite île d'Anucros, dans le golfe du Mexique, et avec un autre officier anglais lieutenant, d'un brick de guerre, également perdu depuis peu sur les Colorados.

Le capitaine espagnol, dont la conduite a été si répréhensible envers l'Anglais, vient d'être arrêté et mis au secret par ordre du commandant de marine.

Après avoir entendu le récit des naufrages de ces officiers, je leur dis que, d'après l'expérience que j'avais en mer, je riais de tous les longs calculs que je vois faire journellement sur les vaisseaux, et tout cela pour trouver des erreurs de cinq à six degrés de longitude en très-peu de temps. Il est impossible d'évaluer avec quelque précision la

violence des courans en tel ou tel temps, par tel ou tel vent, à telle distance des côtes ou à tel rapprochement, et surtout dans le golfe du Mexique.

Je prétends, et ces messieurs en furent d'accord avec moi, que nul commandant de navire ne devrait faire voile sans s'être muni d'un chronomètre; je les ai constamment vus d'une grande justesse et indiquer la longitude positive lorsqu'on a eu connaissance de terre, tandis que les approximations d'après calcul donnaient d'immenses erreurs.

Le capitaine anglais me dit alors: A Londres, un bon chronomètre ne coûte que quatre-vingts guinées; il s'est perdu six vaisseaux de guerre depuis un mois; la perte qui en résulte se monte à une somme qui suffirait, pendant un siècle, à fournir des chronomètres à chaque vaisseau allant en mer.

Jeudi 30 *janvier* 1817. *Port de la Havane.*

Avant-hier soir, au moment où les cloches sonnèrent ce qu'on nomme ici l'*oration*, je

revenais de la campagne et j'étais à cent toises de la porte de terre, dans l'endroit de la plus grande affluence des voitures, des cavaliers, des piétons, des allans et venans d'une cité vaste et populeuse, pour ainsi dire, à l'unique débouché qu'elle ait du côté de terre, les deux autres portes n'étant que très-peu fréquentées. Ce fut un coup d'œil curieux que de voir au même instant, et dès les premiers coups de cloche, toutes les mules s'arrêter, les passans suspendre leur marche et se découvrir, et la scène la plus animée et la plus bruyante que l'on puisse imaginer se changer immédiatement en un repos absolu tel qu'il a lieu aux heures les plus silencieuses de la nuit.

Après cinq minutes de prières ou d'inaction, tout repart ensemble, et le mouvement recommence comme auparavant.

Ces choses, de pure habitude, ne prouvent rien quant aux mœurs : à la même heure, hier soir, traversant une rue, je venais de m'arrêter, en imitation de toutes les autres personnes qui se trouvaient là, quand un individu, s'approchant de moi, me proposa

une fort jolie marchandise, ajoutant, suivant les nobles *us*, que si elle me plaisait, je le régalerais d'une piastre.....

.....Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames !

Vers les cinq heures après-midi, toutes les fenêtres sont meublées de demoiselles en toute leur parure; souvent vous apercevez de la compagnie dans le salon, tandis que les jeunes personnes, huchées à leur poste, tournent le dos à la société pour ne s'occuper que des passans; et, comme on tient cercle au rez-de-chaussée, le plaisir de se faire voir aux fenêtres est chèrement acheté par le désagrément de la poussière qui s'élève par flots à la suite des volantes qui se succèdent avec rapidité.

La sortie de la ville ést particulièrement désagréable à raison de cette poussière subtile formant un nuage épais depuis la porte de terre jusqu'à cent toises à la ronde, et dont on est incommodé en voiture comme à pied, les volantes étant à jour de toutes parts.

Le même inconvénient existe en ville, à peu de chose près. Les piétons y font triste figure; aussi l'usage veut-il que les dames ne sortent qu'en volante.

Les soirées sont d'une beauté extraordinaire. Le ciel brille de tout l'éclat de ses innombrables constellations, si radieuses sous la zone de l'écliptique ; et cet admirable énoncé des livres saints vient encore charmer la mémoire : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Croirait-on que cette richesse, cette pureté du ciel et l'idée de bonheur qu'elle fait naître, n'est qu'un tourment de plus pour l'être malheureux? Sans doute que le contraste est trop sensible à l'imagination, qu'elle est trop avertie d'un état de misère qui la révolte, et que les vapeurs errantes d'une atmosphère moins favorisée sympathiseraient mieux avec les nuages de la pensée et les dures émotions d'un cœur tourmenté.

Samedi 1[er] *février* 1817. *Port de la Havane.*

Romæ laudetur Samos et Chios et Rhodos absens.
HORAT., Ep. XI, L. I.

Il est curieux, mais il est triste d'observer dans cette innombrable quantité de familles françaises, jetées par les ouragans révolutionnaires aux États-Unis, à la Louisiane, à Cuba, à Porto-Rico, à la Jamaïque, à la Trinité espagnole, à la Côte-Ferme, et disséminées sur tous les points de la terre habitable, la plupart sans propriétés, n'ayant qu'une existence précaire; il est triste, dis-je, d'observer dans ces malheureuses familles, chez les femmes ainsi que chez les hommes, cette cruelle maladie de l'espèce humaine qui, nous portant au dégoût et à la satiété des pays que nous habitons, nous présente à travers un prisme trompeur ceux dont nous sommes éloignés, et ne nous laisse aucun repos jusqu'au jour désiré où nous bravons la mer et les tempêtes, heureux de voguer enfin vers le climat fortuné!

Ceux que soulève la coquinerie des Quakers de Pensylvanie, ceux que révolte le sombre fanatisme qui plane sur les forêts des États-Unis; ceux qu'indignent l'hypocrisie et l'immoralité; ceux qui voient avec le sourire de la pitié le comique orgueil du fédéraliste enrichi, l'ignorance du républicain grossier, l'avidité du marchand, l'astuce des hommes de comptoir, le ridicule des prétentions et de l'arrogance nationales; ceux qui redoutent un pays malsain, laid, humide, glacial et torride à la fois, dénué de toutes les douceurs de la vie, reculé de trois siècles avec l'insoutenable présomption d'être de trois siècles plus avancés que les premiers empires de l'Europe; ceux qui n'aiment ni les filles hommasses, ni les femmes pédantes, ni les lubriques scènes des méthodistes sylvains, faunes et satyres; ceux qu'humilie le ravalement de l'espèce humaine en société populacière, ignorante, fanatique, morose, avide, présomptueuse, misérable, tracassière, insolente, fourbe, en proie à l'horrible besoin d'injurier, de voler, de semer au-dehors le trouble et la

discorde, de s'assouplir à tous les rôles, s'il en doit résulter quelque profit, de trancher du grand avec Alger et Tunis, d'insulter le roi de Naples, de courber honteusement devant Christophe et Péthion ; ceux-là veulent, à Cuba, jouir en paix de sa délicieuse température. Mais les habitans de la Havane désirent la fange, les serpens et l'air démocratique des Etats-Unis ; ceux du Mississipi vont à Porto-Rico, d'où ils soupirent pour San-Yago, d'où ils passent à la Jamaïque, d'où les uns, regrettant le pays qu'ils ont quitté, s'exposent à de nouveaux périls pour s'y rendre de nouveau sans mémoire de tant de maux soufferts, des naufrages éprouvés, et de toutes les dures chances d'une navigation aventureuse ; d'autres, après avoir épuisé le cercle des émigrations, après avoir pesé, comparé, regretté, calculé, portant un dernier regard vers la mère-patrie, se décident enfin à lui rendre le tardif hommage de leurs vœux : quoiqu'ils n'y possèdent rien, ils ne rêvent qu'à elle ; elle absorbe toutes leurs pensées ; le temps s'écoule avec trop de lenteur pour ramener

la saison où l'imagination trompeuse ne promet que le sourire du soleil et la douce haleine des zéphyrs agitant mollement les vagues azurées. L'heure sonne; on traverse l'Atlantique en courroux, on revoit la terre de la patrie, et l'on va vieillir et mourir près de l'heureux pâtre qui, dans ses premiers ans, paissait le troupeau du bien paternel, et qui jamais ne quitta sa chaumière.

> Navibus atque
> Quadrigis petimus benè vivere. Quod petis, hìc est,
> Est Ulubris, animus si te non deficit æquus.
> HORAT., Ep. XI, L. I.

Mercredi 5 *février* 1817, *Port de la Havane.*

On est encore dans la barbarie, à la Havane, relativement aux douceurs de la vie. Rien n'étonne un Européen comme de voir l'intérieur des maisons de cette ville. Les salons de compagnie, de niveau avec la rue, lui sont assimilés quant au sol; on n'y voit ni boiseries ni parquets. Les pieds doivent poser douloureusement à terre : on y est au

martyre, et l'on ne tarde point à ressentir des atteintes de goutte, pour peu que l'âge ou l'organisation y disposent. Les murs de ces salons sont également à nu, exhalant l'humidité dont ils sont nécessairement imprégnés. Une bariolure de couleurs jaune, bleue et noire, d'un goût de cabaret, en fait l'unique ornement à hauteur de cinq pieds. Toute la partie supérieure est d'un blanc extrêmement dur à la vue. Les croisées, armées de barreaux antiques, ne connaissent point de vitrages. Quelques chaises très-communes et de vieux fauteuils à l'espagnole forment l'ameublement.

Les chambres sont dans le même genre, et présentent le même dénûment. Le lit consiste en un cadre pliant sur lequel pose le drap. La moustiquière est considérée comme superflue. Le locataire doit s'en procurer une à ses frais, s'il veut éviter d'être dévoré tout vif.

Le grand luxe de la Havane consiste dans les voitures dites *volantes*. Ce sont des cabriolets dont la voie est immense; leurs soupentes n'ont point de ressorts : on y est

ridiculement renversé plutôt qu'assis. La poussière y entre de toutes parts, et une triste tenture de drap bleu, verticalement posée en avant, intercepte l'air et la vue de la manière la plus désagréable.

Il n'y a rien de plus curieux que de voir, parmi ces volantes, celles qui paraissent pour la première fois, attelées d'une mule enharnachée à la mode du pays, et montée par un calécéro en livrée et en bottes dont la genouillère s'élève à hauteur des hanches.

Ce serait à Longchamp ou dans Hyde-Park le plus bizarre et le plus comique objet à considérer, comparativement aux calèches élégantes qu'on y voit en si grand nombre, et dont le bon goût a dirigé les formes et l'ornement accessoire.

Les individus tenant au commerce ou à des affaires quelconques sont les seuls qu'on aperçoive le jour dans les rues.

Vers cinq heures et demie, les femmes sortent en volantes, vont au Passelo ou aux environs de la ville, rentrent vers sept heures, passent une heure en conversation

ou à entendre de la musique. A huit heures, chacun se retire, la journée est finie; les rues, les places, tout est désert; les momens les plus voluptueux de la journée, la plus fraîche haleine des zéphyrs et le riche appareil du ciel sont abandonnés à la solitude et au silence des nuits pour se retirer sous de sombres toits où règne une insalubrité, fille de la paresse et de l'insouciance, en ce qui concerne la propreté.

Les enfans surtout présentent à cet égard un coup d'œil insupportable. On en voit en grand nombre entièrement nus, et mouchetés d'ordures comme ces animaux immondes dont elles semblent être l'élément naturel.

Vendredi 7 février 1817. Port de la Havane.

On est grandement dans l'erreur, en Europe, sur le luxe et les richesses de la Havane. A entendre les voyageurs, il semblerait que le numéraire y abonde et que le Pactole y roule ses flots : la vérité est que

l'argent y est rare; que les plus riches sont fréquemment sans une gourde à leur disposition; que le prétendu luxe y fait pitié; que l'intérieur des maisons est d'une nudité barbare; qu'on est reculé de quatre siècles sur tous les agrémens de la vie; que les Européens ne peuvent y vivre sans être dégoûtés et révoltés vingt fois le jour, et qu'on les entend se plaindre sans cesse de douleurs qu'ils éprouvent à raison de l'humidité, des courans d'air auxquels on est partout exposé dans les maisons, du mauvais air qu'on y respire par défaut de propreté.

La ville de la Havane occupe un terrain dont j'estime que la superficie est égale à celle d'un mille et demi en carré. La moitié de ce petit espace est occupée par des églises et de nombreux couvens d'hommes et de femmes. La plupart de ces couvens comprennent l'étendue de deux îlots. Le principal d'entre eux, et celui qui passe pour le plus riche, appartient aux capucins de Bélem. Leur fortune est évaluée deux millions de piastres. Ils possèdent plusieurs sucreries. C'est près de ce monastère qu'est situé

l'hôtel du marquis de Pénalvert, l'un des plus riches habitans de la Havane.

Cette ville a l'inconvénient d'être fermée de f rtifications. La porte principale, dite *porte de terre*, a deux issues, l'une par la demi-lune en face, l'autre par le flanc de cette même demi-lune. Toutes deux ont des inscriptions. La suivante m'a paru noble et en harmonie avec l'orgueil castillan :

A solis ortu usque ad occasum !
Des climats de l'aurore aux terres du couchant !

Le siége de la justice n'est point à la Havane; il est établi à Puerto-Principe, à cent lieues dans l'est de la capitale. Une route de terre traverse l'intérieur de l'île de la Havane à Puerto-Principe, et continue jusqu'à San-Yago de Cuba, situé à la côte sud, au nord et à très-petite distance de la Jamaïque.

Les affaires traînent prodigieusement en longueur à Puerto-Principe; on s'y hâte très-lentement, d'après l'axiome espagnol.

On a établi un courrier qui va régulièrement de la Havane à San-Yago; il emploie

quinze jours à faire le trajet. S'il faut en croire la renommée, les voyageurs, sur cette route, sont très-exposés à être volés et assassinés.

Lundi 10 *février* 1817. *Port de la Havane.*

Ce ne fut qu'avant-hier que j'eus enfin l'avantage de rencontrer le frère de mon ami de Marie-Galante : en le voyant, je jouissais par avance du plaisir que je me promettais en donnant de ses nouvelles à ceux qui le croyaient mort, et qui m'avaient si instamment prié de le voir, si la destinée me rapprochait de nouveau des terres de Cuba. Je le promis : la reconnaissance l'exigeait autant que l'amitié. Le succès a couronné mon zèle : ce n'est point en vain que j'ai traversé les mers, bravé les durs parages d'Hutteras, les noirs écueils de Bahama, les rochers des Martyrs, les courans des Florides, les fanges de la Louisiane, et les pirates sans nombre qui infestent le golfe mexicain.

Hier, après-midi, un combat a eu lieu sur mer, à vue du fort More, entre un brick de guerre du Consulat et deux goëlettes de Carthagène.

Vers les cinq heures, j'assistai par complaisance au spectacle du cirque, où la troupe d'un nommé Bréchard, Parisien, exécuta, comme je m'y attendais, les plus ennuyeuses pauvretés. L'assemblée n'était rien moins que distinguée, très-peu de dames, et pas une des hautes classes. Je ne conçois pas qu'on puisse tenir trois heures à voir galoper un cheval au bruit d'une musique monotone, et qu'on ne se sente point humilié en voyant un homme se dégrader au point de gagner sa vie en jouant le rôle d'ivrogne en vue du public, lorsqu'il aurait toutes les facultés nécessaires pour exister décemment de mille autres manières.

Mais comme si ce n'était point assez d'un tel spectacle, nous fûmes condamnés à voir une pantomime sous le titre de *Robinson-Crusoé.* Des coups de fusil de temps à autre, des cris de sauvages et des mouvemens de bras à perte de vue, formèrent tout l'agré-

ment et tout l'esprit de cette savante composition.

Au sortir de là, mon ami ayant rencontré le frère d'un Espagnol qu'il cherchait, celui-ci nous conduisit chez lui. Nous trouvâmes beaucoup de dames chez D. Dias; et, tandis que mon ami s'enfermait avec lui pour quelques affaires, j'entamai la conversation avec ces dames, sans qu'elles parlassent le français et sans que la langue espagnole me fût connue. A l'aide de peu de mots et en inventant le reste, nous nous comprîmes à merveille. La soirée fut gaie, d'autant que les demoiselles, avec qui je causais, usaient d'une grande liberté dans cet entretien; au point que j'en fus étonné, quoique prévenu à cet égard. J'étais néanmoins dans l'une des plus riches familles de la Havane, D. Dias possédant plusieurs cafétales avec des ateliers nombreux. Sa fortune est évaluée à six cent mille piastres, plus de trois millions de francs.

Jeudi 13 *février* 1817. *Port de la Havane.*

Nous sommes au plus fort du carnaval : c'est l'époque des plaisirs dans nos îles françaises; chaque jour amène un nouveau bal; les fêtes se pressent; la jeunesse même éprouverait le besoin du repos, si la passion de la danse permettait de s'y livrer un moment.

Ici, tout est calme; on y vit dans le silence des cloîtres.

Depuis quelques jours, les gens riches et ceux qui aiment le jeu (cette classe est ici extrêmement nombreuse, particulièrement dans la haute société), se rendent à grands frais à Bonâvaco, petit bourg à deux lieues dans l'est de la Havane ; on y joue très-gros jeu, et il s'y fait des paris considérables dans les combats de coqs. Le prix de quelques-uns de ces animaux s'élève parfois jusqu'à trois, quatre et cinq cents gourdes. Un officier de marine a perdu, ces jours derniers, vingt-quatre mille piastres.

En été, vers le mois de juin, ces plaisirs

recommencent à l'occasion des bains que l'on va prendre en ce même endroit. Ces courses sont d'une cherté prodigieuse.

Les dames se rendent aussi à Bonavaco, du moins celles qui jouissent de quelque aisance. Les autres restent tristement en ville, bornées à la monotonie des orations :

Gaudeant bene nati !

Il a fait aujourd'hui un vrai jour d'hiver ; le ciel était couvert, et le temps froid à supporter le feu. L'île de Cuba est la seule des Antilles où le froid se fasse sentir ; ces jours sont extrêmement rares : il arrive, au contraire, qu'en Europe, vers la mi-février, l'on a communément de très-beaux jours, quoique le mois de mars y soit détestable.

Les assassinats vont leur train à la Havane ; ils ont lieu presque journellement. Il est malheureusement trop commun de voir les blancs succomber sous le poignard des esclaves. Il n'y a de bon ici que le climat : nulle part moins de sécurité. La crainte et

l'inquiétude sont à l'ordre du jour en ville et dans les campagnes.

Non illic vivere vellem !

J'ai dîné aujourd'hui chez le marquis Duquesne, ancien officier de la marine royale, avec qui j'avais été embarqué dans l'escadre du comte de Grasse en 1781. Le marquis a épousé une Espagnole prodigieusement riche. Ils ont la plus belle maison de la Havane : elle leur a coûte soixante mille piastres, plus de cent mille écus.

Ils possèdent plusieurs habitations considérables. La principale est située au quartier de Saint-Marco. Le château est nouvellement construit. Cette résidence passe pour la plus agréable des environs de la Havane.

La fortune de M. le marquis Duquesne est immense ; mais on prétend qu'elle se trouve infiniment surpassée par son avarice et par celle de son épouse. J'en avais entendu parler, même avant d'être à Cuba.

C'était une chose digne de remarque, dans

le palais d'un millionnaire, de voir, d'une part, le costume misérable des enfans, et, d'autre part, le coup d'œil de la table pour un dîner où plusieurs convives étaient invités.

Linge sale, y compris les serviettes, couteaux antiques, les pointes en forme de clous, dépassant de deux pouces le peu qui restoit encore des manches primitifs.

Vaisselle plate armoiriée;

Couverts inégaux et dépareillés;

Dimension de cuillers à café.

Dessert: Sirop de batterie.

Parfait accord entre le maître et la maîtresse.

Lundi 17 *février* 1817. *Port de la Havane.*

L'étranger qui arrive à la Havane doit se garder des pensions tenues par les étrangers : il y sera en mauvaise compagnie et dupé. Il y trouvera de petits soi-disant négocians trotte-menu, dont l'esprit consiste à gesticuler le verre en main, se trouvant trop comprimés pour pouvoir, de quelque

autre façon, donner un libre cours à la lave révolutionnaire qui les calcine sans qu'ils puissent faire explosion. Les autres seront des pacotilleurs, de soi-disant médecins, soi-disant officiers ou généraux, montrant le petit bout de leurs grandes oreilles. Tous ces expulsés ont leur langage particulier et leurs termes d'argot. Ils appellent pompeusement les *cent jours* l'époque entre le retour du Corse et son humble prière pour être reçu à bord d'un vaisseau anglais. Heureux de trouver encore des *frères* en pays étrangers! ils exhalent leur joie à double sens, en attendant qu'ils puissent mordre en serpens réchauffés.

Je me suis logé dans une maison espagnole où, dès le premier jour, j'ai été témoin de l'inconcevable insolence des nègres envers les Espagnols. J'entendis, pendant plus d'une heure, les vociférations d'un noir libre, loué en qualité de calécéro ou cocher au service de la dame de la maison. C'était avec elle qu'il en avait: on l'eût entendu au bout de la ville. Il tenait tête à sa maîtresse, qui avait la sottise de se prendre de paroles

avec ce nègre. La scène se passait devant ses propres esclaves, très-portés à profiter de cette leçon. C'est ainsi que les Espagnols gâtent cette classe d'hommes; et de là les fréquens assassinats qu'ils commettent avec autant d'aisance que d'impunité envers les étrangers, accoutumés à les traiter de toute autre façon.

Le calécéro eut le dernier mot avec sa maîtresse, qu'il insulta en vomissant toutes les plus infâmes sottises qu'il soit possible de proférer, et la chose finit là.

On prétend que ces calécéros sont effectivement les plus insolens parmi les noirs; et, pour en donner l'explication, l'on assure que les dames espagnoles étant généralement très-galantes, se servent d'eux dans leurs intrigues amourenses, et que, témoins de leurs faiblesses, ces hommes, abusant de l'avantage que leur donnent des secrets dont ils sentent l'importance, s'en prévalent pour parler et agir en despotes, chose à laquelle ils sont déjà préparés par la tolérance inouie de leurs maîtres espagnols.

Les coups de nord sont ici très-fréquens

dans la saison actuelle : il fait alors assez froid pour qu'on ait besoin de feu ; mais on ne sait pas ce que c'est qu'une cheminée. Cuba est la seule île où l'on éprouve, même en plaine, la sensation du froid ; la chose est facile à concevoir, parce que n'étant qu'à quelques minutes en dedans du tropique nord, le soleil, au solstice d'hiver, se trouve à quarante-sept degrés de distance du zénith, tandis qu'au solstice d'été nous n'en sommes éloignés que de vingt degrés au midi de la France.

Le moindre grain rend les rues impraticables aux piétons. Malheureux qui n'a point de volante à la Havane !

Dans ce moment, on en voit sans nombre sur la route de Bonavaco : on y va passer la nuit à jouer et à danser. C'est le rendez-vous des personnes riches.

J'ai retrouvé hier un *padre* avec lequel j'avais dîné chez le marquis Duquesne : il se met en bourgeois et fait l'état d'avocat. Le soir, il part dans sa volante, va passer la nuit à Bonavaco, perd ou gagne deux ou trois cents quadruples, repart au jour, et revient dire

sa messe à la Havane. C'est le père Cardenas. *O tempora ! ô mores !*

Mardi 18 *février* 1817. *Port de la Havane.*

J'étais invité, hier soir, au bal chez la marquise Duquesne. On s'y est rendu vers huit heures, et la danse a commencé peu après. Il y avait environ cent cinquante personnes, dont moitié dames et demoiselles parées et costumées dans le goût français; dans ce nombre, trois ou quatre jolies personnes.

La société était fort distinguée: madame de Cienfuego, femme du capitaine-général et gouverneur de Cuba, figurait parmi les danseuses les plus zélées. On y voyait les hommes des premières familles, généraux, colonels, officiers de marine, et aussi de riches propriétaires.

J'y ai renouvelé connaissance avec le comte O'Relly, dont je fus le condisciple au collége de Sorèze.

Il arrivait de son habitation de Los-

Guines, pour amener son fils, qui était débarqué le jour même, venant de France.

Le bal a été fort triste et d'une insupportable monotonie. Qu'on se figure le même pas d'allemande et le même air pendant six heures consécutives, point de bonnes danseuses, point de gaîté, point de jeu, et enfin point de souper, on se fera une idée de ce bal à l'espagnole. Ces pas d'allemande se dansaient sur deux lignes, à la manière des anglaises.

La danse a fini à une heure après minuit.

L'hôtel du marquis Duquesne est situé presque en face de celui qu'occupaient les princes d'Orléans durant leur séjour à la Havane. Ils y arrivèrent un peu embarrassés, venant de la Nouvelle-Orléans; madame la comtesse Maria C....., ayant appris qu'ils n'avaient point de maison, leur céda la sienne pour tout le temps qu'ils séjourneraient à Cuba.

Les princes ayant envoyé M. de........ en Espagne pour solliciter des subsides et un asile, la réponse fut négative; on proposa

seulement le couvent de Saint-Augustin pour la retraite de ces illustres exilés. Le roi d'Espagne, intimidé par le pouvoir de Buonaparte, n'osa protéger et traiter libéralement ceux de son propre sang.

Les princes se determinèrent alors à quitter la Havane. Le duc de Santa-Clara, avec une générosité digne de sa naissance et de son rang élevé, remit aux princes une bourse d'environ quinze mille piastres.

Le gouvernement fit armer un bâtiment qui porta les princes d'Orléans à la Providence, d'où les Anglais facilitèrent leur retour en Europe.

Les trois princes d'Orléans arrivèrent à Londres, où j'étais alors. Leur raccommodement eut lieu avec les autres membres de l'auguste famille royale, alors en Angleterre.

Il ne reste aujourd'hui que le duc d'Orléans, prince sage, éclairé, plein de connaissances, et encore au-dessus de tout le bien que l'on dit de S. A. R. partout où l'on a l'avantage de le connaître.

Dimanche 23 février 1817. Port de la Havane.

Avant-hier, un convoi venant de la Vera-Cruz est entré à la Havane, escorté par quatre bâtimens de guerre, l'un d'eux ramenant l'ex-vice-roi du Mexique, nommé Galiégas. Un navire du convoi s'étant séparé, a été pris par les insurgés, ayant à bord trente mille piastres.

La tranquillité continue de régner à Mexico, quoi qu'en disent les Américains et autres révolutionnaires de tous les pays, maçons et archimaçons, pesans espiégles dont l'esprit et l'amabilité consistent à frapper une table en y joignant un signe de suffisance dévoilant très-maladroitement le prétendu secret de la secte obscure et jalouse :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis !

Misérables, qui, n'ayant point assez de nerf pour se montrer les armes à la main, s'exercent lâchement à saper les fondemens

de la société, daus l'espoir d'échapper à leur bassesse, aux reproches du sang, à l'humiliation des emplois, à l'inconsidération héréditaire, etc., et de secouer enfin, à tout prix, cette fange dans laquelle ils ont tant de regrets de se voir plongés jusque par-dessus la tête.

La devise de ces prétendus apôtres de la liberté, de l'égalité, de la fraternité...... ou la mort, est celle-ci :

Tentanda via est quâ me quoque possim tollere humo !

Le petit bout d'oreille est trop facile à voir, messieurs les illuminés ; on vous veille, et bien maladroite l'autorité qui se laissera prendre à vos sourdes manœuvres.

La communication est toujours libre entre Mexico et la Vera-Cruz.

Il y a maintenant quinze batimens de guerre à la Havane.

Jeudi 27 février 1817. Port de la Havane.

Plaire aux fiers Castillans n'est point chose facile.

Ceux que leur mauvaise étoile entraîne dans la péninsule sous les drapeaux de l'usurpateur n'ont pas de brillans titres pour être bien vus des Espagnols. Le brigandage et le viol ne se font aimer nulle part; si la victoire même ne peut couvrir des crimes de cette nature, à quels sentimens doit-on s'attendre quand ils sont accompagnés de déroutes successives?

Mais un homme sage, ami de cet ordre de choses qui avait enrichi la France et lui assignait incontestablement le plus haut degré dans l'échelle des nations, comment sera t-il vu par les Espagnols, après avoir maudit la guerre injuste qu'on leur a faite et le chef stupide qui l'avait hypocritement suscitée, après avoir mille fois rompu des lances pour eux chez leurs plus arrogans ennemis, les Américains?

Il sera vu de mauvais œil comme ennemi

des idées révolutionnaires qui fermentent dans toutes ces têtes volcaniques, matières homogènes que le voisinage du cratère a soumises à l'incandescence durant l'effroyable éruption qui plongea l'Europe dans le deuil et dans le sang, et fut sur le point de l'ensevelir de nouveau dans les ténèbres de la barbarie.

L'immense majorité de tout ce qui habite outre-mer, relativement à l'Europe, est imbue des mêmes principes désorganisateurs. Les Français de Cuba ne me démentiront point, eux que la protection des lis et l'amour des *onces* ne compriment qu'en public, et qui savent s'en dédommager dans leurs assemblées entre *frères*.

Comme nul n'est parfait, et que le plus sage pèche sept fois le jour, les Espagnols me pardonneront de les accuser d'avarice et de fausseté, deux choses très-mal sonnantes avec la noble fierté qu'on se plaît à leur supposer. Leurs femmes passent les jours entiers dans une profonde inaction sur des fauteuils, enveloppées dans leurs mantilles, se laissant injurier par des esclaves,

ou passant à l'extrémité opposée en les maltraitant avec cruauté. Rien n'est si choquant, si malsain et si incommode que leurs maisons. Quelle différence de ce tableau d'après nature et des idées que l'on se forge en Europe sur le luxe de la Havane et la quantité d'or qu'on y voit circuler! Les temps, à cet égard, sont grandement changés : le numéraire devient rare ici de plus en plus. Cette rareté ne peut qu'aller *crescendo*, par les désordres du Mexique. Les insurgés de ce pays ont comblé plusieurs des mines principales, et il ne se fait plus annuellement qu'un seul envoi d'argent de Mexico à la Vera-Cruz, borné à six ou huit millions de piastres.

Si vous ajoutez à cette peinture, trop parfaitement exacte, la fureur des procès, l'impossibilité de s'y soustraire, et de se trouver sans cesse exposé à une ruine imminente, par une masse de frais dont la rapidité s'accroît en raison directe de leur pesanteur; si vous y ajoutez au moins deux assassinats par jour (du moins je n'ai pas vu dépasser ce nombre depuis le peu de temps que j'habite la Havane), on conviendra qu'il peut exis-

ter un pays plus heureux, une police mieux organisée, des femmes plus aimables, des hommes plus francs, et une société infiniment moins arriérée.

Samedi 1er mars 1817. Port de la Havane.

Les cendres de l'intrépide Colomb sont précieusement conservées ici dans une urne déposée dans un local attenant à la cathédrale. Elles furent portées de Santo-Domingo pendant la guerre de la révolution française.

L'hôpital des Enfans-Trouvés de la Havane fut fondé par D. Valdez, évêque de cette ville. Philippe V accorda, dit-on, les prérogatives de la noblesse à ces malheureux enfans dont le libertinage peuple les hospices de cette nature. Je vois parfaitement ce que cette mesure a de choquant pour le premier corps de l'État, et l'affront gratuit qui en résulte pour elle; mais j'avoue que je n'ai point assez de perspicacité pour

découvrir la profondeur et l'habileté de la politique sur laquelle elle est basée.

Les filles, à l'âge de huit ans, passent à l'hospice de bienfaisance, où elles reçoivent une éducation convenable à leur sexe.

Les procès sont la recréation des Espagnols : froids et lents pour toute autre chose, les dédales de la chicane leur rendent le mouvement et la vivacité. La campagne n'en est pas plus exempte que la ville; malheur à celui sur qui tombe ce fléau ! Sa fortune est dévorée en un clin d'œil, et nul ne peut se flatter d'en être à l'abri, sa propriété fût-elle incontestable et dégagée de toute dette. Il y a en ville une armée de gens de loi et d'*escrivanos* qui vivent aux dépens des malheureuses victimes qui ont besoin de leur encre et de leur papier.

L'étranger ne trouve ici aucune carte, aucun document qui puisse lui donner avec exactitude ni même par approximation des notions exactes de l'intérieur. On n'a point de plan des environs de la Havane. Il faut, pour ainsi dire, deviner les localités, et les

classer dans sa tête à force de questions ou en parcourant à grands frais le pays.

Les principaux quartiers des environs de la Havane sont : à l'est, Matance; au sud-est, Los-Guines; au sud, San-Marco. Ce dernier passe pour le plus beau et le plus riche; c'est celui qui contient le plus de sucreries. Au sud-ouest, San-Antonio, Alquissan et Saint-André. Ceux-ci sont presque entièrement en cafétales.

Il y a sur les habitations un administrateur et un majordome ou gérant. Le premier est payé suivant ses talens et la valeur du bien, depuis six cents jusqu'à douze cents gourdes.

Les nègres sont à peu près nus sur les habitations espagnoles : les femmes se couvrent de feuilles, à la manière de notre mère commune, après son expulsion du paradis terrestre.

On ne leur donne point de terrain pour leurs vivres, parce que la loi, leur donnant le droit de se racheter moyennant trois cents gourdes, on craindroit qu'ils ne fussent

trop promptement en état de former cette somme.

Ils reçoivent journellement une ration de bœuf salé de Buénos-Ayres et des bananes.

Le propriétaire regretterait aussi le temps qu'ils emploieroient à la culture de leur terrain et les forces qu'ils y perdraient. Les nègres n'ont point, comme aux Iles-du-Vent, le samedi et le dimanche, mais ce dernier jour seulement.

Ils sont forcés de travail et l'on en perd un grand nombre; néanmoins

Plus on en tue, et plus il s'en présente.

Dimanche 2 mars 1817. Port de la Havane.

Je viens de voir l'unique monument à la mémoire de l'illustre Colomb. J'ai dû me le faire montrer par un ecclésiastique; avec la certitude qu'il existe dans la cathédrale, on serait exposé à l'y chercher pendant des heures entières sans le trouver, tant il est mesquin et de peu d'apparence.

J'avoue que j'ai éprouvé un sentiment pénible en voyant cette nouvelle marque de l'ingratitude dont ce grand homme fut victime de son vivant, et qui semble s'attacher encore à sa dépouille précieuse.

Le tombeau de Colomb était à Santo-Domingo, premier établissement qu'il forma dans le Nouveau-Monde, à son second voyage en 1493.

Durant la guerre de la révolution française, ses cendres, enfermées dans une urne, furent transportées à la Havane et déposées dans la cathédrale de cette ville.

Elles sont à gauche du chœur, indiquées par une inscription tracée sur une pierre ovale de deux pieds et demi dans son grand diamètre, et quinze pouces petit diamètre. Ce ne sont point des vers latins, mais de la prose en mots coupés, très-insignifians et infiniment au-dessous de ce que l'imagination a droit d'attendre d'après l'immense mérite de ce géant navigateur. La voici :

D. O. M.
CLARIS. HEROS LIGUSTIN.
CHRISTOPHORUS COLOMBUS
A SE REI NAUTIC. SCIENT. INSIGN.
NOV. ORB. DETECT.
ATQUE CASTELLÆ LEGION. REGIB. SUBJECT.
VALLISOL OCCUB.
XIII KAL. JUN. A. MDVI.
CARTUSIANOR. HISPAL. CADAV. CUST. TRADIT.
TRANSFER. NAM IPSE PRÆSCRIPS.
IN HISPANIOLÆ METROP. ECCL.
HINC PACE SANCIT. GALLIÆ REIPUB. CESS.
IN HANC V. MAR. CONCEPT. IMM. CAT-LOSSA TRANSF.
MAXIMA OMN. ORD. FREQUENT. SEPULT. MAND.
XIV KAL. FEB. A. MDCCXCVI.
HAV. CIVIT.
TANT. VIR. MERITOR IN SE NON IMMEM.
PRÆTIOS. EXUV. IN OPTAT. DIEM TUITUR.
HOCC. MONUM. EREX.
PRÆSUL ILL. D. D. PHILIPO IOSEPH
TRESPALACIOS.
CIVIC. AC MILIT. REI GEN.P.P.Æ.E.
D. D. LUDOVICO D. LAS CASAS.

La pierre ovale portant l'inscription forme écusson sur une seconde pierre figurant une pyramide de cinq pieds de hauteur.

Celui qui découvrit un nouvel hémisphère et traça la route du Mexique et du Potosi; celui par qui l'Europe fut inondée de métaux précieux, et qui changea ses fleuves en autant de Pactoles roulant des flots d'or; celui qui sut ravir le trident de Neptune, et, par une audace au-dessus même du Grandiose, éleva la dignité de l'homme et fit tant d'honneur à son espèce........, ce mortel, d'immortelle mémoire, était destiné à recevoir de la postérité reconnaissante..... le sacrifice d'une once d'or, valeur du monument en son honneur et à sa gloire!!!

Les dames espagnoles sont assises par terre dans les églises. Leurs esclaves y portent de petits tapis sur lesquels elles se posent avec infiniment de grâce et de décence, sans qu'on aperçoive l'extrémité de leurs pieds.

J'ai revu avec plaisir les peintures de la cathédrale. La fresque à gauche du chœur représente la *Cène du Christ;* celle du fond, derrière le maître-autel, est une *Ascension.* Les figures secondaires annoncent un goût très-exercé.

6*

J'ai regretté de ne pas voir les vitraux peints en manière gothique : la teinte qu'ils donnent a quelque chose de religieux. Les fenêtres sont à petits carreaux bourgeois, d'un effet détestable.

Lundi 3 mars 1817. Port de la Havane.

Choqué de voir les cendres de l'immortel Colomb privées d'un noble mausolée en rapport avec son mérite éminemment transcendant, j'ai composé le distique latin qui suit, en expiation de cette ingratitude. Il est censé au bas de sa statue, et je l'aurais volontiers inscrit sur la misérable pierre qui indique aujourd'hui le précieux dépôt de sa cendre. Voici le distique :

Illius æs triplex nobis dedit aurea regna :
Extinctoque viro insigni monumenta negantur !

Les mœurs, à la Havane, sont d'une liberté effrénée : il n'est pas rare de voir une demoiselle bien née quitter sa famille et accéder aux propositions du premier qui lui

offre de l'entretenir. Le point décisif est la *volante.*

Le marché fait, elles se mettent en chambre particulière; et, sans le moindre obstacle de la part de qui que ce soit, elles vivent ainsi avec leurs amans. Les enfans sont baptisés à l'hospice des Enfans-Trouvés ; ils portent le nom de *Valdez*, jouissent des priviléges de la noblesse, et sont admis à l'âge convenable, soit en qualité d'officiers des troupes de terre ou de la marine royale, soit partout où les gentilshommes auraient droit de prétendre.

On est tenu de rapporter les enfans de temps en temps, afin que l'on puisse s'assurer, à l'hospice, que ces enfans sont de race blanche, plusieurs femmes de couleur ayant audacieusement profité de la facilité qui existait à l'origine de l'institution.

Les principales familles de la noblesse à la Havane, parmi les grands propriétaires de l'ile, sont: le comte d'Arauque, le marquis de San-Phelipe, le comte de Lorette, maire de la ville ; les Péñaranda, les Péñal-

vert, les d'Arcos, les Barrett, Casa-Calvo, comte O'Relly.

Parmi ces propriétaires, il en est d'une fortune immense en argent comptant et en revenus de denrées coloniales. Tel d'entre eux a quatre ou cinq cents mille gourdes enfouies dans son coffre-fort, et n'en vit pas moins comme un misérable.

D'autres ont de nombreuses habitations, et particulièrement des sucreries. Celle de madame d'Arcos, située dans le sud de la Havane, au quartier de Rio-Blanco, a trente *cavaleries* (près de mille arpens de terre) plantées en cannes, donnant annuellement douze mille cinq cents quintaux (douze cent cinquante milliers) en sucre terré.

Le sucre se fait en pains de cinquante livres. L'habitation ci-dessus en fabrique conséquemment vingt-cinq mille.

Pour peu que les propriétaires négligent de visiter leurs biens, ils sont grandement volés, comme il arrive partout. Ici, les nègres emportent les pains de sucre tout entiers, et vont les vendre à des gens avec

lesquels ils s'entendent, et qui les leur payent six escalins.

Le temps froid a été extrêmement fréquent depuis six semaines, plus qu'il n'a coutume d'être les autres années. La beauté habituelle du climat a fait tellement négliger de se mettre à l'abri des intempéries et de l'humidité, que l'on a beaucoup à souffrir de ces inconvéniens. Les étrangers surtout sont très-sujets à prendre des douleurs; elles proviennent de la multiplicité des courans d'air auxquels on est continuellement exposé; de plus, les pieds posent très-insalubrement sur la terre, dans les salons comme dans les appartemens, où l'on couche, sans matelas, sur un mauvais cadre dont la toile seule vous défend de la mortelle fraîcheur de la terre; tandis que le voisinage d'un mur humide vous glace en infiltrant dans vos membres les tristes germes de la perclusion.

Mercredi 5 *mars* 1817. *Port de la Havane.*

Un convoi venu de Cadix, escorté par une frégate espagnole, est entré hier dans le port. Il a transporté le régiment de Navarre, destiné pour le Mexique.

Ce surcroît de force navale n'empêchera pas les pirates d'insulter le pavillon espagnol et le littoral même de Cuba.

Le nommé Piré (de Nantes) a le commandement de trois corsaires forbans, dont l'un croise entre la Jamaïque et la côte méridionale de Cuba; celui que monte ce flibustier est un *balaou* construit et armé à Charleston; il est monté de cent brigands, et tient sa croisière dans le vieux canal de Bahama, où il captura dernièrement un négrier et un bâtiment séparé du convoi de la Vera-Cruz, ayant à bord trente mille piastres. Le troisième pirate rôde sur le grand banc de Bahama, ancienne galerie de ses nobles prédécesseurs, lesquels finirent en haute sta-

tion.... sur les gibets de l'île de la Providence.

Piré a pour second, ou du moins pour compagnon de ses hauts faits le nommé...., ci-devant de la garde nationale de Nantes, fanatique révolutionnaire que sa sûreté d'une part, et d'autre part la nullité d'aucune chance favorable sous un gouvernement de paix, ont forcé au métier d'écumeur de mer.

Le feu prit avant-hier au faubourg de la Salud: soit qu'il eût été mal éteint, ou que des incendiaires l'aient renouvelé (car on en trouve ici comme des assassins), il fit hier plus de ravages encore, et consuma quatre îlots de ce malheureux quartier. On fut obligé, pour arrêter les progrès de l'incendie, d'abattre plusieurs maisons, afin d'ôter aux flammes leur aliment. Ces incendies ont lieu, dit-on, chaque année à la Salud, où l'on est d'autant plus exposé à ce fléau, que les toitures sont extrêmement basses et en chaume très-épais. C'est un contraste assez singulier que de voir journellement sous ces

huttes des dames dont l'extérieur et le genre de vie annoncent beaucoup d'aisance.

Jeudi 6 *mars* 1817. *Port de la Havane.*

On voit aujourd'hui chez les Espagnols ce qui existe en France depuis la révolution ; sur vingt personnes que le hasard rassemble, les opinions se trouvent diamétralement opposées. La présence de la force autorise les uns à s'exprimer dans le sens du gouvernement, mais elle a peine à comprimer totalement les autres.

Ces derniers appartiennent à toutes les classes ; ils se renouvellent comme les têtes de l'hydre, toujours d'autant plus forts, qu'il n'y a point chez eux de faux frères ; tandis que l'autre parti, composé de nobles, de prêtres et d'officiers, se voit journellement trahi, et que ses rangs s'éclaircissent par les plus honteuses défections.

L'Espagne a déjà payé bien cher la démence de ses voisins. Peut-être n'est-elle encore qu'à l'aurore de ses infortunes.

Le marchand de Cadix a la vue blessée par les décorations accordées par la cour de son maître. Tous ces hommes qui, sous la protection d'une classe plus généreuse, n'ont à suivre en ce monde que leurs intérêts personnels et les menues affaires du négoce, uniquement occupés de sols et de deniers, au lieu de vivre en paix dans l'heureuse nullité qui leur fut dévolue, voudraient passer le niveau de toutes les têtes et devancer cette classe première dont les siècles ont sanctionné la supériorité, non seulement par d'immenses sacrifices, de hauts talens et de signalés services rendus à la chose publique, mais par le plus noble désintéressement, versant son sang; dédaignant la fortune, sans jamais s'écarter du sentier de l'honneur; tandis que ces hommes, honteusement jaloux de distinctions obtenues à si justes titres, dévouaient tous leurs momens aux soins d'une existence obscure, mais adoucie par cette même fortune dont ils doivent la jouissance à ceux qui se sacrifièrent pour la préserver.

Hic niger est; hunc tu, Romane, caveto!

Vendredi 7 mars 1817. Port de la Havane.

Christophe Colomb mourut le 13 juin 1506. Il avait exprimé le désir d'être enterré à Santo-Domingo. Son corps y fut transporté et inhumé.

Lors de la guerre de la révolution française, il fut exhumé, comme je l'ai dit, et transféré à la Havane, où, suivi d'un grand concours de monde, il fut déposé dans le chœur de la cathédrale de cette ville.

Ce fut sous le gouvernement de dom Luis de Las-Casas, le 14 février 1796.

Tel est à peu près le sens de l'inscription latine en l'honneur de celui qui découvrit le Nouveau-Monde en 1492.

Derrière la pierre où cette inscription est tracée, on a pratiqué une cavité dans l'épaisseur du mur : c'est là qu'est déposée une petite caisse en plomb contenant les précieux restes du héros navigateur ; ils se composent de quelques petits ossemens exhumés de sa tombe à Santo-Domingo.

La caisse de plomb renferme aussi une partie de la terre qui se trouvait mêlée avec ces ossemens.

Le fort de la Cavagne a coûté plus de vingt-cinq millions de piastres. Il fut commencé l'année qui suivit la prise de la Havane par les Anglais; ce qui le fait remonter à l'année 1762.

Il communique, par un souterrain, avec le fort More.

Une partie de ses fortifications est taillée dans le roc vif.

Il contient des casernes pour la cavalerie et pour plus de vingt mille fantassins.

Ses remparts sont montés de canons de bronze. La quantité en est évaluée à deux cents.

On a permis, hier, pour la première fois, aux navires marchands, de se placer contre la nouvelle cale, en front de la place Santo-Francisco, d'y débarquer leurs cargaisons et de les renouveler.

Trois nègres, accusés d'avoir mis le feu au faubourg de la Salud, ont été arrêtés.

Les assassinats continuent leur taux modéré de deux par jour.

La place de la cathédrale, près mon logement, est le passage réputé le plus dangereux de la ville.

Le quartier Saint-Juan de Dios a presque aussi méchante renommée.

La campagne n'offre pas plus de sécurité. Les blancs doivent être sans cesse sur leurs gardes dans leurs habitations.

Un administrateur, M. Bourgeois, a été sur le point de tomber sous le fer d'un esclave de son atelier.

En voyageant dans l'intérieur de l'île, on est exposé à rencontrer des malfaiteurs apostés aux encoignures des bois. Ces assassins fondent sur vous, au nombre de trois à quatre, en criant : *Boca-Baxo* (*bouche dessous*). Cet ordre est appuyé de la présentation de leurs traboucs, espèce d'espingoles prêtes à vomir la mitraille au moindre signe de résistance.... Force est de se laisser dépouiller.

Beaucoup de personnes sont attaquées de

douleurs dont la cause n'est autre que d'habiter des rez-de-chaussée humides, et d'y être exposé aux courans d'air et aux fréquentes altérations dans les degrés de chaleur de l'atmosphère.

Nature a tant gratifié ce climat, que l'homme n'a voulu rien faire du tout :

Lethifer indè malorum series.

Samedi 8 *mars* 1817. *Port de la Havane.*

Je rencontrai hier un ci-devant officier au régiment du Port-au-Prince, qui se trouvait présent à l'assassinat de mon ancien compagnon d'armes, le chevalier Duplessis-Mauduit, le 4 mars 1791.

En songeant à cet intrépide militaire, j'ai mille fois réfléchi à cette bizarrerie fortuite qui déroule le champ de nos destinées à l'aide des plus légères circonstances, et, pour ainsi dire, par la seule influence d'une feuille qui tombe, d'un pas à droite plutôt qu'à gauche, d'où naissent telle rencontre, telle conversation, tel projet, et enfin l'enchaînement de cette multitude d'événemens

dont notre trame est tissue jusqu'au moment où la parque Atropos tranche le fil de nos jours. Fatalité ou prédestination, selon quelques-uns, et, suivant d'autres non moins avisés, simple résultat de ce tourbillon de hasards, de cet *inbroglio* de chances diverses, de mouvemens croisés et recroisés en tout sens, concordans et discordans, de cohésion, d'antipathie et de désordre; inextricable labyrinthe où notre frêle existence est, dès l'origine, en butte à toutes les révolutions, à tous les jeux, à tous les cas fortuits de la matière inerte et de la matière animée, et de ce miracle d'organisation qui admet le développement intellectuel en raison de son plus ou moins de perfection.

Ce fut au siége d'Yorck-Town (Virginie) que je vis Mauduit pour la première fois, en octobre 1781. J'étais en garnison à Hennebon, où j'avais particulièrement connu sa famille.

Mauduit, plein d'honneur et de courage, excité par une ambition noble, avait sollicité et obtenu du roi la permission de servir en

Amérique, où ses talens et son zèle le firent promptement remarquer.

Pendant le siége dont je viens de parler, il fut chargé de brûler un double rang d'abatis en bois de pin, que les Anglais avaient élevés autour d'une forte redoute (*Funtier's redoubt*), défendue par le colonel, aujourd'hui général Johnston, qui y commandait un régiment des gardes anglaises. Cette redoute, isolée et séparée du corps de la place par un *creek* profond (petit bras de mer où la marée remontait), se trouvait en face et seulement à soixante toises de la tranchée, exclusivement occupée par le régiment où j'avais l'honneur de servir en qualité d'officier de chasseurs.

Ma compagnie fut choisie pour exécuter le projet de Mauduit. Il eût difficilement trouvé de plus braves soldats. Chacun d'eux portait, outre son armement, un fagot préparé avec des matières combustibles; les sous-officiers s'étaient chargés de petits barils de poudre. Mauduit à notre tête, nous quittâmes la tranchée vers minuit, pour nous approcher des abatis de la re-

doute anglaise, où nous posâmes les artifices et les barils de poudre, d'après les instructions données.

Les flammes éclatèrent à l'instant et donnèrent l'éveil aux Anglais, qui firent feu sur nous, tandis que nous rentrions à la tranchée au bruit de la mousqueterie ennemie, dominée de moment en moment par la foudroyante intonation des barils de poudre.

Nous n'eûmes que quelques chasseurs de blessés.

On s'attendait, à la pointe du jour, à trouver l'abatis totalement incendié. La surprise fut grande lorsqu'on le vit presque intact, les branchages de bois de pin n'étant que noircis et nullement consumés, quoiqu'il semblât que la résine qu'ils contenaient dût en faciliter la destruction.

Sept années s'écoulèrent sans que je revisse Mauduit. Je le rencontrai à Paris en 1788. Le roi lui offrait alors le commandement d'un régiment de ligne, ou, à son choix, le régiment du Port-au-Prince. Après m'avoir appris cette bonne nouvelle, il me demanda mon avis, incertain, me dit-il, de

la détermination qu'il devait prendre, et sachant que j'avais résidé long-temps à Saint-Domingue.

Je ne balancerais point à votre place, lui répondis-je, d'après mon intime conviction : le rang de colonel, en France, exige beaucoup de fortune pour l'occuper avec la dignité convenable ; à Saint-Domingue, ce même rang vous donnera toute la considération qu'il mérite, et en même temps il vous procurera la richesse, en vous permettant de choisir parmi les plus opulentes héritières de cette colonie.

Je vous dirai, de plus, que je connais le régiment du Port-au-Prince; il n'en existe pas un autre dont la tenue puisse être comparée à la sienne: c'est, en toute vérité, l'un des plus beaux qui soient au service de Sa Majesté. Quant aux autres qualités, les soldats sont Français; de braves officiers font avec eux des miracles.

J'étais loin de penser qu'en ce moment même une armée de meneurs procédait, dans l'ombre, au développement mons-

trueux de tous les germes d'insurrection et de désorganisation sociale.

L'heure sonna bientôt après : ce que la sagesse humaine avait religieusement établi sous la sanction des âges s'écroula tout-à-coup avec le plus horrible fracas ; l'ébranlement se fit sentir jusqu'aux confins de la terre ; les humains consternés craignirent la dissolution des empires et de leurs potentats ; l'édifice social disparut sous un amoncellement de ruines :

Et la cendre des rois qui triomphait des temps,
Se perdit profanée et le jouet des vents !

Mauduit, suivant mes conseils, ayant pris le commandement du régiment colonial du Port-au-Prince, avait passé à Saint-Domingue en 1789, à cette désastreuse époque où l'enfer déchaîné ouvrit la boîte de Pandore, et versa tous ses fléaux sur notre belle France, alors si miraculeusement florissante.

Le vaste espace des mers ne fut point un obstacle aux venins et aux poignards des perturbateurs.

Après avoir porté les premiers coups à la mère-patrie, la bande parricide s'occupa des colonies. Le mot de *liberté*, prononcé avec une criminelle et astucieuse emphase, abattit le brillant colosse de Saint-Domingue.

Les tigres révolutionnaires sourirent au récit de leurs ministres de sang, lorsque ces derniers leur apprirent que les femmes créoles ou europeennes avaient été sciées par suite de leurs exécrables machinations.

Blanchelande commandait alors au Port-au-Prince, où se trouvait Mauduit. Plusieurs vaisseaux de guerre venaient d'arriver dans cette ville, ainsi qu'un bataillon d'Artois, un de Provence, et un troisième d'un autre régiment.

Les soldats, endoctrinés d'avance, trouvèrent d'ardens coopérateurs de leur plan diabolique, non seulement parmi la classe dite des petits blancs, mais, il faut l'avouer, à la honte de la colonie, dans les têtes volcaniques des habitans de toute catégorie.

Déjà Blanchelande intimidé avait fui, cherchant à entraîner l'intrépide Mauduit, à qui

le péril même eût donné, s'il est possible, un plus haut degré de courage.

Ce dernier, en juillet 1790, averti que mille à douze cents factieux s'étaient rassemblés dans une maison à étage dite la *maison Fabre*, où ils étaient armés jusqu'aux dents, fit la faute de ne point la cerner totalement, et de n'emmener avec lui que la compagnie de grenadiers et cent cinquante hommes de son régiment. Les demi-moyens perdent tout.

Mauduit s'étant approché, suivi de Desbrosses et d'un nommé Clarke, fidèle à son roi, reçut le feu des brigands à brûle-pourpoint. Clarke tomba mort à son côté; Desbrosses fut grièvement blessé; soixante-sept soldats perdirent la vie. Les assassins se retirèrent par l'issue qu'ils s'étaient ménagée.

Cette inconcevable faute devait coûter cher à son auteur.

Dès le 1er mars 1791, à l'arrivée des bataillons dont j'ai parlé, les soldats du régiment du Port-au-Prince abandonnèrent

lâchement leur chef. Celui-ci fut conduit, le 4 mars, devant cette même maison Fabre, du haut de laquelle un insolent rebelle, interpellant le colonel Mauduit, le somma de demander pardon de son crime.

Le colonel, sans peur et sans reproche parmi la foule furibonde de ces sanguinaires factieux, répondit noblement : *Je n'ai point à demander pardon ; j'ai fait mon devoir et rempli mes ordres.*

Il dit :... L'infâme Schleger, Allemand, lui partagea le visage d'un coup de sabre. Mauduit fut haché en morceaux. L'horreur du désordre qui suivit cette scène de carnage ne pourrait se décrire. Quelques officiers, pleins de respect pour Mauduit, rassemblèrent ses membres épars et les inhumèrent.

Jeudi 13 *mars* 1817. *Port de la Havane.*

Un hasard bien extraordinaire me plaça hier, à table d'hôte, près d'un ancien grenadier d'Agénois, en toute probabilité le seul vivant parmi ces hommes d'élite qui se

dévouèrent avec tant d'héroïsme dans ce combat dont j'ai parlé en détail à l'article de *Saint-Christophe*, lorsque les Anglais, protégés par l'escadre de l'amiral Hood, effectuèrent une descente à Frigate-Bay, sous les ordres du général Prescott, commandant quinze cents grenadiers, le 28 janvier 1782.

Ce fut un renouvellement de l'action des Thermopyles, si l'on considère que nous n'avions pas au-delà de deux cent cinquante combattans, à sept lieues de tout secours, ayant contre nous la population noire du pays et deux escadres anglaises, dont une encourageait grandement les siens, comme témoin de l'engagement, tandis qu'une escadrille de frégates nous incommodait fortement par son feu à mitraille avant le commencemnt de l'action.

J'ai donné à connaître le résultat.

Le grenadier d'Agénois, que j'ai rencontré, par un si grand effet du hasard, se nomme Jacquinet. Il était resté à Saint-Domingue après le départ de son régiment, et y était devenu propriétaire. La révolution l'en

chassa. Réfugié à Charleston, il tenta sans succès tous les moyens de se tirer d'affaire. Après quelques années de séjour, il passa à la Havane, où il fut placé sur l'habitation d'un Espagnol de mes amis, D. Macedonio Chavez.

A peine eus-je reconnu que ce brave homme était au combat ci-dessus, et rappelé à ce sujet quelques détails où nous ne pouvions nous méprendre, que Jacquinet eut une espèce de transport; sa voix prit plus de force, son débit plus d'action, ses yeux plus de vivacité; il redevint pour un moment, à soixante-cinq ans, ce qu'il fut à trente, à la terrible épreuve dont il ne peut entendre parler sans être hors de lui-même, en dépit de toutes les scènes de carnage et des actions meurtrières dont il a été fréquemment témoin et victime dans la longue et désastreuse suite de la révolution.

Vous êtes, me dit Jacquinet, le seul que j'aie jamais revu de cette poignée d'hommes qui triomphèrent des Anglais à Frigate-Bay.

Mille fois j'ai voulu parler de cet illustre fait d'armes; nul ne voulait y ajouter foi : on m'a constamment pris pour un imposteur. Je faisais feu, continuait-il, avec la conviction que je me défendais sur ma propre tombe. Puis nous parlâmes des braves qui succombèrent si glorieusement, des peines inconcevables que nous eûmes à notre retour par un revers de montagne à pic où les soldats entraînaient, sans le vouloir, des blocs de pierre roulant avec fracas sur ceux qui se trouvaient placés au-dessous. Nous parlâmes de la fuite précipitée des Anglais, de la perte énorme de près de de cinq cents hommes qu'ils laissèrent sur le champ de bataille, de ceux qui se noyèrent dans le désordre du rembarquement, de l'honneur du drapeau sans tache, et de la victoire à jamais célèbre des braves grenadiers d'Agénois et chasseurs de Touraine, commandés par l'intrépide comte de Fléchin.

Vendredi 14 mars 1817. Port de la Havane.

On voyait ce matin, près de la comédie, le cadavre d'une fille blanche de quinze à seize ans entièrement nue. Les jambes et l'un des seins étaient coupés. Elle avait reçu sept à huit coups de poignard.

Tel est le spectacle à peu près journalier dans cette malheureuse ville de la Havane.

Vers dix heures, la justice a ordonné l'enlèvement du cadavre. On l'a déposé dans l'église de Spiritu-Santo.

Si l'on observe que les assassinats sont *réduits à deux par jour,* depuis que la ville a été soumise à quelque apparence de bon ordre par la police dite *Cienfuegos*, du nom du capitaine-général, on pourra se faire une idée de ce qu'était naguère la Havane, relativement à la sécurité personnelle, et des mille et une chances d'assassinats auxquelles se trouvait exposé chaque jour un homme que la société ou les affaires appelaient à la vie active.

J'entrai hier, près le café San-Franciseo, dans la maison où est la principale partie de jeu de la Havane. On y voyait confondus et nivelés le marquis, le négociant, le planteur, le commis, le marin, l'officier, le bourgeois, etc. Le contraste le plus bizarre provenait d'un général bordé de décorations, pa é d'une plaque brillante, et assis précisément en face d'un moine affublé de bure grisâtre, lequel porteur d'un Christ de huit pouces et de je ne sais quelle plaque en cuivre en l'honneur de la Vierge, totalement déhonté et livré aux pompes de Satan :

S'abandonnait, maniant un trésor,
Au plaisir d'étancher l'ardente soif de l'or.

Ab uno disce omnes.

On s'imagine, en Europe, que l'or se roule en bariques dans les rues de la Havane. Cette belle partie, la première et la plus distinguée de la ville, se composait d'une banque de quinze à vingt doublons en or et de cinq à six piastres.

La misère est extrême ici; c'est en grande

partie à ce fléau que l'on doit attribuer ces coups de poignard que la jalousie, la vengeance et de féroces amours causaient, dit-on, exclusivement au temps.... *heureux*.

Le jeu favori des Espagnols se nomme le *Monte*. C'est, comme dans tous les pays, un filet tendu pour les dupes.

Tutto il mundo e fatto come la nostra famiglia.

La langue espagnole est tellement aisée que, sans l'avoir jamais apprise, je lis chaque jour la gazette et n'en perds pas un mot.

Je dîne à une table d'hôte avec vingt-cinq Espagnols, officiers ou commerçans, et je suis chaque jour à même d'observer les nombreux rapports de caractère entre les deux nations, et combien la nuance est légère, au moral comme au physique, en suivant de degrés en degrés, de Paris à Tours, à Bordeaux, à Pau, à Bayonne, Saint-Sébastien, Burgos, Madrid et Cadix.

Il est curieux aujourd'hui de voir un régiment espagnol venant d'Europe : ce sont, pour l'apparence, au teint près, les hommes

de Buonaparte; il n'y manque absolument que l'aigle en guise des lions et des tours de l'antique Ibérie, tant on a copié minutieusement le costume, les marques distinctives, les uniformes, le maintien, les commandemens, les shakos, etc., etc.

Servùm pecus imitatorum!

Que diraient le duc d'Albe et Pizarre vainqueur
De voir le Castillan servile imitateur?

Lundi 17 *mars* 1817. *Port de la Havane.*

Le convoi de Cadix est parti depuis deux jours : environ quarante bâtimens ont fait voile; douze d'entre eux étaient destinés pour la côte d'Afrique. La rade fourmille encore de navires de toute description. Ceux qui ont transporté le régiment de Saragosse destiné pour le Mexique, ont appareillé ce matin, se rendant à la Vera-Cruz, escortés de la frégate de guerre la *Sabine*.

Mon départ est aussi très-prochain. Je me trouve un peu désorienté depuis quatre à

cinq jours, qu'une famille française de Saint-Domingue a quitté la Havane pour la Nouvelle-Orléans.

Ayant eu occasion de revenir dans la maison qu'elle occupait, je trouvai son logement pris par une Mexicaine de quinze ans, nouvellement débarquée de la Vera-Cruz avec sa mère. Quelque libre que soit la conversation des dames espagnoles, il me fut néanmoins très-facile de juger, dès l'abord, à quelle classe appartenaient ces dernières.

Quant à la fille, élégamment formée,
Jeune et jolie, et d'agréable humeur,
Dommage était qu'à l'amour voyageur
Elle se fût accoutumée.
Ce dommage est un bien ; et les autorités,
Depuis un temps qui remonte à l'antique,
Ont toléré l'abus de la femme publique
Et sa débauche utile à l'ordre des cités.
Ce monde est plein des plus bizarres choses ;
Au physique, au moral, que de métamorphoses !
Cent traits à ce propos pourraient être cités :
De l'engrais le plus vil mille fleurs sont écloses,
Et du tourment d'amour naissent les voluptés
Que nature nous donne en si mesquines doses.
Quoi qu'il en soit, par suite d'embarras
Provenant de tous ces désastres

Dont la démagogie inonde tant d'états,
La belle mit humblement ses appas
En balance avec quelques piastres.
Aux jeux d'amour et du hasard
Courte folie est la meilleure :
Ce n'est pas tout que de passer une heure;
Encor faut-il être à l'abri, plus tard,
Des médecins et du poignard.

Mercredi 19 mars 1817. Port de la Havane.

La chaleur augmente sensiblement, et le soleil, à vingt-trois degrés de nous, ne doit être que dans trois mois au zénith de la Havane. Il est impossible de se faire une idée des flots de poussière dont on est assailli, voilé et flétri dans l'intérieur et aux approches de cette détestable cité. L'habiter sans voiture est une véritable galère. Avec cet adoucissement et dix mille piastres par an, en toute liberté, je ne voudrais pas être condamné à y vivre. Les personnes les plus riches s'y consument d'ennui. Madame Ramos, l'une des plus belles femmes de la Havane et aussi l'une des plus riches, se plaignait dernièrement à moi de la tristesse et de l'in-

soutenable monotonie de son genre de vie. Sa sœur, madame de Cardenas, me faisait même confidence. Le public est mordant ici comme dans toutes les villes au-dessous de cinq cent mille ames. Une dame reçoit-elle quelqu'un, la chronique la maltraite. Un homme a-t-il entrée dans une famille où se trouve quelque jeune demoiselle, on prête au premier des intentions de mariage : il part, s'éloigne ou disparaît; les propos nuisent à l'établissement de celle qu'il a courtisée.

Les gens riches à cent millions de piastres ne peuvent avoir d'autres jouissances que ceux qui n'en possèdent que vingt mille. Dîner fort mal, dormir, s'il se peut, sur un mauvais cadre, en un vilain logement, se promener tristement en volante, voilà le *nec plus ultrà* de la jouissance des Crésus de la Havane.

Les dames dont j'ai parlé tout-à-l'heure me disaient que si elles n'avaient de la mer une crainte insurmontable, elles se seraient embarquées mille fois pour l'Europe.

La plus complète indifférence règne ici

entre les plus proches parens. Un Espagnol me racontait que, fréquentant une maison depuis cinq ans, il y vit entrer un jour un frère de la maîtresse, dont il n'avait jamais entendu parler, quoique ce dernier eût constamment vécu près de sa sœur.

Malgré ce que j'ai dit de la gêne qu'éprouve le beau sexe à la Havane, il n'en est aucune pour les femmes au-dessus du préjugé. Mille volantes toujours prêtes, des calecéros (cochers) complaisans, les promenades nocturnes dans ces mêmes volantes, enfin les maisons tierces, donnent une immense latitude à celles dont l'obstacle n'est point dans la solidité de leurs principes.

On voit, chaque jour, entre sept et huit heures du soir, une fourmilière de jeunes demoiselles, dont quelques-unes fort jolies, inondant les boutiques de la rue de la Muraille (c'est là que sont les principales).

Dans quelques-unes de ces *timdas* ou boutiques, on voit ces demoiselles en aussi grand nombre qu'il en peut tenir, serrées les unes contre les autres, et accoudées sur

le comptoir : décentes Callipiges....., à un fil près.

Il y avait, hier soir, dans quelques églises, des illuminations dont on se ferait difficilement une idée. Plusieurs milliers de bougies allumées arrêtaient le monde en dehors, comme spectacle extraordinaire.

C'est pour subvenir à ces frais désordonnés que des moines entrent à chaque instant dans les maisons, porteurs d'une image qu'ils présentent à baiser....., moyennant rétribution.

On doit, en traversant la ville, se résigner à deux ou trois génuflexions, chemin faisant, non pas lors du passage du prêtre portant le viatique, mais dès que la cloche est entendue, ce qui s'étend à un très-vaste rayon. Tous ceux qui s'y trouvent compris doivent se découvrir et s'agenouiller, en quelque endroit qu'ils puissent être.

Les mêmes causes qui, dans tous les pays, rendent les femmes si habiles à dissimuler, la faiblesse et l'oppression, exercent leur influence sur les Espagnols et leur enseignent le même art dans toute sa profondeur.

Néanmoins il est de toute évidence que la révolution française leur a donné une violente secousse: le virus est en fermentation. L'Espagne est un malheureux pays destiné au calme plat ou à des explosions dévastatrices. Il paraît hors de doute que les hommes supportent impatiemment l'ennui et la compression morale, et que l'espoir du mieux idéal les porte au mépris des catastrophes les plus réelles.

Lundi 24 mars 1817. Port de la Havane.

A huit heures du matin, je me suis embarqué à bord de la goëlette l'*Ann-Suzan*, capitaine la Chicotte, allant à Charleston.

Le vent debout nous empêche d'appareiller. C'est un bonheur que de respirer l'air frais de la rade, et d'être débarrassé de l'horrible poussière qui vous aveugle en ville.

La Havane est littéralement inhabitable; il s'y trouve une telle masse de choses souverainement révoltantes, qu'il ne semblerait

pas croyable qu'elles pussent avoir lieu simultanément dans un seul et même endroit.

Point de société; l'obligation d'être armé d'un sabre; celle d'être retiré à sept heures, sous peine de la vie; la chance journalière de plusieurs assassinats; des logemens malsains et d'une nudité barbare; la négraille la plus insolente qui ait jamais obscurci le sol d'aucune cité; des flots de poussière comme au grand désert de Lybie; en temps de pluie, une boue dont il serait impossible de se faire la moindre idée; des rues étroites à l'excès, embarrassées de voitures, de charrettes, de chevaux de la campagne, de brouettes, de marchandises de toute sorte, et de passans de toutes les couleurs; une chaleur insupportable; de mauvais traiteurs; une malpropreté dégoûtante; d'insupportables odeurs le long des boutiques; la duplicité à l'ordre du jour; la misère la mieux prononcée au prétendu pays du numéraire; le monde renversé; des blancs demandant l'aumône, ou gagés par des noirs opulens; des usages, des mœurs auxquels on ne peut se faire avec la meilleure volonté du monde et quelque phi-

losophie qu'on puisse avoir; disette de jolies femmes; la masse féminine (dans ce qui est réputé blanc) de taille trapue, cou dans les épaules, teint revers de bottes ou surchargé de blanc et de peinture; membrures énormes, point de maintien, nul agrément, propos sans limites, etc., etc., etc.

Voilà quelques faibles traits du hideux tableau que présente la Havane.

Aujourd'hui, en commémoration de la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, la frégate de guerre s'est pavoisée et a tiré vingt-un coups de canon, répétés par les batteries des forts, à six heures du matin, à midi et à six heures du soir.

Mardi 25 *mars* 1817. *En rade de la Havane.*

Il y a quelques jours qu'on pendit six nègres appartenant à l'Oïdor Ramos, l'un de ceux qui se signalèrent par leur haine contre les Français au temps où ces derniers furent expulsés de Cuba. Ces nègres

avaient assassiné les deux Français dont j'ai parlé dans le temps.

L'exécution s'est faite dans le local ordinaire, hors ville, près la porte de la Pointe. Il eût été mieux d'en faire un exemple sur l'habitation même où le crime s'était commis.

Tandis qu'on mettait à mort ces malfaiteurs, un individu fut assassiné et volé au milieu de la foule.

Avant-hier, deux autres Français ont été tués par les noirs dans le même quartier et proche l'habitation où pareil événement eut lieu il n'y a pas trois mois.

L'on enseigne aux nègres à dire qu'ils ne veulent pas être conduits par des Français. La plupart des cafétales sont gérées par ces derniers. On n'en voit point sur les sucreries. La jalousie des Espagnols ne leur permettrait pas d'y résider; et, de plus, la manière de faire le sucre n'étant pas la même qu'à Saint-Domingue, il n'y aurait aucun avantage à les employer.

Les Français n'ont point le droit de tenir boutique à la Havane. Les affaires y sont

très-mauvaises. Les Espagnols étant extrêmement avares, ne veulent acheter qu'à très-bas prix. Les marchands et pacotilleurs perdent cinquante pour cent sur les objets qu'ils portent d'Europe.

Pendant quelques années, le sucre et le café ne se vendant point, les propriétaires s'étaient réduits à faire le moins de dépense possible. Lorsque les denrées ont pris faveur, ils ont continué le même mode de vivre. Les sommes qu'ils reçoivent ne refluent point dans le public : aussi la misère est-elle excessive à la Havane.

La route de terre qui va de la Havane à San-Jago-de-Cuba se dirige par l'est à Matanze, et de là par le sud-est à Villa-Clara et Spiritu Santo, qui occupe le centre de l'île; Villa del Principe, où est le siége de la justice; San Salvador del Bayamo, situé dans la partie la plus large de l'île ; et enfin San-Jago-de-Cuba, sur la côte sud en face de la Jamaïque, à la distance d'environ douze heures.

Les autres villes de Cuba sont Batabano, port de mer entouré d'écueils, à dix-huit

lieues sud-ouest de la Havane; la Trinidad, également à la côte sud, quarante lieues sud-est de la Havane; Baracoa, à la tête de l'île, côte nord, près le cap Maisy; Matanze ou San-Carlo, à vingt lieues dans l'est de la Havane, et Bayra-Houdas, à vingt-cinq lieues vers l'ouest.

Les voyages de l'intérieur se font par caravanes, ou au moins plusieurs personnes réunies. On y éprouve de grandes misères. Il faut vivre de *tasso* (bœuf à moitié pourri, préparé à Buénos-Ayres). On y est exposé à la vermine dans les cases et au stylet en pleine campagne. Je suis avec un Français qui, sachant la langue du pays, s'est dit Espagnol, et a obtenu un passe-port comme tel. Il a fait la traversée par terre de San-Jago jusque par-delà Villa del Principe, d'où, ayant gagné la côte nord, il s'est embarqué sur de petits bateaux qui naviguent entre les Cayes dans la partie connue sous le nom de *Jardin du Roi*, d'où il est arrivé à la Havane après deux mois et demi du plus rude voyage qu'on puisse faire. Bien lui en a pris de se mettre en règle et de savoir la

langue. Les officiers publics l'ont fréquemment interrogé : ce qui prouve qu'un étranger ne tenterait pas impunément ce trajet.

Mercredi 26 mars 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

A six heures du matin, on lève l'ancre.

A sept heures, nous passons sous le fort More, d'où l'on hèle le navire.

A sept heures et demie, nous sommes au large. Beau temps, petite brise de l'est; le cap au nord-nord-est; trois nœuds.

Je vois avec plaisir que nous nous éloignons de ce détestable séjour de la Havane. Bientôt nous aurons entièrement perdu de vue ses tours, ses couvens et ses forts, et les hauteurs pelées qui les environnent. Un immense nuage de poussière s'élève déjà de ses rues immondes et de ses approches desséchées. Tel paraît un volcan dont le cratère vomit de noirs tourbillons de fumée, lugubres avant-coureurs de la lave qui fermente dans ses flancs, et de l'horrible éruption qui va suivre, et des catastrophes sans

nombre qui en doivent être l'affreux résultat!

L'île de Cuba s'étend depuis le soixante-quatorzième degré vingt minutes de longitude ouest, méridien de Greenwich, jusqu'à quatre-vingt-cinq degrés vingt minutes; total, onze degrés ou deux cent vingt lieues en longueur. Sa largeur commune est de vingt-cinq lieues. Vers la partie orientale, elle a deux degrés ou quarante lieues de largeur. La pointe d'Icacos, située le plus au nord, est par vingt-trois degrés vingt minutes de latitude nord. Le point le plus avancé vers le sud-est le cap Cruz, vers dix-neuf degrés quarante minutes de latitude.

En quittant la Havane pour aller aux États-Unis, on fait route, au nord-est, jusqu'à l'entrée du détroit de Floride, où l'on dirige au nord-nord-est, favorisé par l'un des plus rapides courans que l'on connaisse, portant au nord avec la vélocité de cent milles en vingt-quatre heures en calme plat, comme j'en ai vu la preuve en août 1781 dans l'escadre du comte de Grasse, lorsque nous nous rendions en Virginie pour y faire

la campagne qui décida l'indépendance de l'Amérique.

L'île de Cuba n'a point de quadrupèdes indigènes. Ceux d'Europe s'y sont multipliés au point qu'on en voit un très-grand nombre dans les bois, où ils ont perdu les habitudes domestiques. Les chiens sont particulièrement dans ce cas; ils ont alors la finesse et le goût du renard; et, de même que ces derniers, ils sont le fléau des basse-cours dans les campagnes.

Parmi les oiseaux de Cuba, on distingue le flamand, oiseau pêcheur aux pattes palmées, élevé de quatre à cinq pieds sur des jambes extrêmement grèles : son plumage est rose; les ailes ont une bordure noire de quatre pouces de large.

On y voit aussi des perdrix à tête bleue, des ramiers à tête blanche avec collier, beaucoup de petits oiseaux bleus et d'autres couleurs mélangées.

A midi, nous sommes sous le tropique nord : la Havane nous reste dans le sud; à dix lieues, et sur la même direction, paraissent au loin les deux pitons dont la

forme heureuse et la parfaite ressemblance de l'un avec l'autre leur ont valu la dénomination de deux charmans demi-globes (1).

A deux heures après-midi, nons avons viré de bord pour courir à l'est-sud-est.

A quatre heures, nous revoyons les côtes de Cuba.

Jeudi 27 mars 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

En sortant de la Havane, nous avions à nous jeter dans l'est, à distance de plus d'un degré, pour gouverner ensuite vers le nord. Le vent d'est, très-tenace, ne nous a permis d'avancer qu'en courant *au plus près*, navigation d'enfer, comme j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le dire. Il m'a fallu payer durement le tribut comme un novice, et je suis encore très-souffrant. Néanmoins le temps est beau, et la mer serait agréable, si notre route permettait d'*arriver* de quelques *airs-de-vent*.

(1) La carte anglaise les nomme *Maidens Pops*.

A midi, nous étions par 24° 12′ de latitude nord, et 81° 30′ de longitude occidentale, méridien de Greenwich.

Cet après-midi, nous avons vu un vol de très-grands oiseaux blanchâtres se dirigeant vers *double-headed-shot-Bank*.

Nous sommes à présent engagés dans le canal de Floride, où le courant porte avec tant de vélocité vers le nord.

Une circonstance particulière me prouva clairement, il y a quatre mois, qu'on peut le dompter avec un vent favorable. Je le traversai alors en plein canal, au plus fort de sa vitesse, le capitaine ayant tenté cette route à la sortie du grand banc de Bahama, par crainte des pirates qui infestaient les approches de la Havane. Les courans ne nous firent rien perdre du tout, à ma grande surprise et contre un préjugé très-anciennement enraciné.

A quatre heures, nous avons vu les roches des Martyrs, et l'on a viré de bord, gouvernant au sud-est pour éviter ces redoutables écueils.

Iles de Bahama.

Les îles de Bahama, qu'on nomma îles Lucayes lorsque la découverte en fut faite, sont une suite de petites îles qui s'étendent depuis le golfe de la Floride et presque tout le long de l'île de Cuba. La plus septentrionale de toutes est la grande île de Bahama, située au vingt-septième degré de latitude nord. Ces îles sont au nombre de plusieurs centaines, et la plupart fort petites. Il y en a environ dix des plus grandes, qui ont depuis vingt jusqu'à cinquante lieues de tour. On les nomme la Grande-Bahama, Andros, l'île Lucaye, Ilathère, l'île de la Providence, l'île Crochue et l'île du Chat.

L'île de la Providence est au vingt-cinquième degré de latitude nord; elle a dix-huit milles de long et environ dix milles de large : Nassau, qui est la capitale de toutes ces îles et le lieu de la résidence du gouverneur, est située au nord de l'île : vis-à-vis de cette ville est l'île du Cochon, qui n'est qu'une petite bande étroite de terre,

couverte de palmiers et d'autres arbres; elle a environ quatre milles de long; et, comme elle est parallèle à la côte de l'île de la Providence, elle forme devant la ville de Nassau un port capable de contenir des navires de quatre cents tonneaux. La plupart des maisons de cette ville sont bâties de feuilles de palmier. Il y en a peu qui soient bâties de pierre. La maison du gouverneur est à un quart de mille de la ville, sur le haut d'une montagne escarpée qui a vue sur la ville du côté du nord, et commande le port et la mer, qui, dans cet endroit, est hérissée d'une multitude innombrable de rochers et de petites îles. Il y a un port à l'extrémité occidentale de la ville.

La grande île de Bahama est la plus considérable des îles Lucayes; elle est basse, humide, et pleine de fondriers et de marais. Les îles d'Andros et de Lucaye (1), quoique très-peu meilleures, sont utiles et fréquentées pour la chasse et la pêche, et à cause de l'abondance d'excellent bois de charpente

(1) Aujourd'hui Abaco.

et d'autres bois utiles qu'elles produisent. L'île d'Exume et l'île Crochue sont très-fréquentées pour le grand nombre de leurs salines. On dit que ces deux îles, aussi bien que l'île du Chat, sont les plus riches de toutes les Lucayes en bon terroir, surtout la dernière, qu'on nommait autrefois *San-Salvador* ou *Guanahani*.

Mais ce qui la rend le plus remarquable, c'est qu'elle est la première terre que Christophe Colomb ait découverte en Amérique. Le point où il aborda est situé vers le sud-est de l'île, formant une espèce de rade foraine, par vingt-quatre degrés de latitude nord et soixante-seize degrés de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Il y a entre la grande île de Bahama et l'île de Cuba, sur le golfe de la Floride, un peloton de petites îles qu'on appelle les *Bémines*, et qui abondent en veaux marins. Les Bahamiens les y vont tuer, et y portent les ustensiles et les vaisseaux nécessaires pour faire bouillir et mettre en barils la graisse qu'ils en tirent.

Les îles dont nous avons parlé ci-dessus

sont les principales des Lucayes, tant pour l'étendue que pour la bonté du terroir: toutes les autres sont petites, pleines de rochers, et ont si peu de terroir, qu'elles ne valent pas la peine qu'on s'y établisse. Selon l'opinion des Bahamiens les plus habiles et les plus intelligens, l'île Crochue et l'île du Chat, qu'on estime les deux meilleures, n'ont tout au plus qu'un dixième ou un huitième de terroir plantable, et pour la plupart assez mauvais.

Les habitans les plus entreprenans s'occupent à bâtir des navires qu'ils chargent de sel à Exuma et à l'île Crochue, pour le porter à la Jamaïque et à Saint-Domingue. Ils fournissent aussi à la Caroline du sel, des tortues, des oranges, des citrons, etc.; mais la plupart des Bahamiens se contentent de pêcher, de tuer des tortues de mer, de chasser des iguanas et de couper du bois de Brésil, de la chaquerille, et de l'écorce de l'arbre de canelle sauvage. C'est pour cela qu'ils vont sans cesse d'une île à l'autre; et ils s'enrichissent souvent en trouvant sur les rivages de ces îles de gros morceaux

d'ambre gris qui y était autrefois en plus grande abondance. Leur principale nourriture est le poisson, les tortues et les iguanas. Il y a dans ces îles quelques bestiaux et des moutons, mais ils n'y multiplient pas tant que dans des pays plus septentrionaux, surtout les moutons. Les chèvres s'accommodent mieux de ce climat.

Les habitans font leur pain de maïs et de froment : ils cultivent le premier ; on leur apporte du nord le froment en farine. Le pays produit en abondance des pommes de terre et des ignames, qui, s'accommodant d'un terroir stérile, n'en viennent que mieux dans ces rochers.

Vendredi 28 mars 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Continuation de vent contraire et d'une navigation détestable.

Confiné dans ma cabane, où je souffre le martyre sans pouvoir rien prendre, il me sera impossible d'écrire aujourd'hui.

Nous continuons à courir des bordées

entre les écueils de Floride et ceux de la partie occidentale du grand banc de Bahama.

A midi, nous étions par 25 degrés de latitude nord et 81 de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Quelques grains dans l'après-midi, ciel couvert. Les passagers, encombrés dans la chambre, se perdent en projets philosophiques. A peine rendus à leur destination, l'ardente soif de l'or les ramènera de nouveau sur le perfide élément.

Samedi 29 mars 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Nous sommes enfin débarrassés de la marche *au plus près*. Les mouvemens du navire, moins désordonnés, nous laissent jouir de quelque repos. Le mal de mer se passe, nous faisons bonne route, le cap au nord-nord-est, les vents à l'est, belle mer, temps superbe.

A midi, la hauteur a donné 26 degrés

53 minutes de latitude nord, et 81 degrés de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Nos passagers ne s'entretiennent que des mauvaises affaires qu'ils ont faites à la Havane, des désagrémens qu'ils y ont eus, et des dangers qu'ils ont courus d'y être volés et assassinés.

Il y a quelques jours qu'un de ces *occasinangues* (c'est ainsi qu'on baptise ceux de la classe des assassins) ayant suivi dans la rue une dame parée d'un diamant de prix qu'elle portait au doigt, l'atteignit et lui coupa le bras, qu'il emporta froidement pour le dépouiller à loisir.

Pas un de ces passagers qui n'ait eu quelque mésaventure et que l'on n'ait tenté d'assassiner pendant son séjour à la Havane ou dans l'intérieur du pays.

Quant à moi, j'y suis resté soixante-dix jours, et, par une singularité fort bizarre, j'ai eu, chaque soir, en me retirant à neuf heures, à traverser trois endroits de la ville les plus renommés pour les assassinats; savoir, la place Santo-Francisco, les rues contre l'église San-Juan de Dios et la

place de la cathédrale. Je ne portais aucune arme ; et, dans ce cas, les malfaiteurs supposent que vous avez des armes à feu qu'ils redoutent souverainement.

Ils craignent aussi les sabres, et beaucoup de personnes marchent ainsi armées le soir; mais, en sortant au jour, il y aurait du ridicule et infiniment de gêne à se charger d'un sabre; deux heures après, quand cette arme serait utile, on est loin de chez soi, on ne sait où en prendre.

Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup d'imprudence à se retirer tard, à marcher sans armes, et à traverser certains quartiers déserts où l'assassin a plus de chances pour échapper au glaive de la justice.

Dans l'intérieur, on assassine avec plus de hardiesse encore. Plusieurs personnes que j'ai vues arrivant de Santo-Jago de Cuba et d'autres points sur la route de cette ville à Villa del Principe et la Havane, m'ont rapporté que le chemin est presque bordé de croix à très-petite distance les unes des autres, indiquant autant de meurtres commis sur des voyageurs.

L'esprit vindicatif des Espagnols est tel, qu'un de ces individus venant par terre de Santo-Jago et Puerto del Principe, s'embarqua avec un particulier du pays, qui, le prenant pour un Espagnol, lui confiait que des Français l'ayant pillé sur un navire, il avait juré d'assassiner le premier qu'il rencontrerait.

Il y a d'immenses plaines vers la partie de Villa del Principe; au contraire, le voisinage de Santo-Jago de Cuba est très-montagneux.

C'est à la côte nord de Cuba, vers la hauteur de Villa del Principe, que sont les écueils du Jardin du Roi, et, vers le sud, à la même hauteur, le Jardin de la Reine, autre assemblage d'écueils plus vaste encore. Vers l'ouest, aux environs du cap Santo-Antonio, sont les Colorados, plus dangereux encore que les deux autres par les courans et contre-courans qui y portent, soit en sortant du golfe du Mexique, soit en y entrant. C'est là que se perdit, il y a peu de temps, un brick de guerre anglais dont je vis le capitaine à la Havane.

Entre Villa del Principe et la Havane est une ville nommée Villa-Clara, située au cœur des terres. On y permet la culture du froment, qui y vient très-bien.

La Havane est un pays où les négocians font la contrebande à outrance. Dans un instant, l'accord est fait avec les douaniers : quelque objet que ce puisse être, le tarif est connu. Mais à trompeur trompeur et demi : quelques barils de farine passent en premier, les douaniers tournent le dos (dès qu'ils ont fait cette manœuvre, leur conscience est en parfait repos; ils ne craignent plus de faire serment) ; mais un embarras survenant à propos, retarde la queue du convoi ; un signal avertit le directeur, qui survient à l'instant où l'on entre dix mille gourdes de marchandises sèches. Confiscation subite au profit du roi, qui ne laisse pas que d'y perdre ses droits. Ainsi le négociant souffre encore plus qu'il ne profite par cette honteuse manœuvre, conduite avec effronterie pour faire tort au souverain qui le protège....

Auri sacra fames.

Dimanche 30 mars 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Ce matin, la mer est forte. Nous sommes vivement secoués, quoique le vent, plus favorable, nous ait débarrassés de la navigation *au plus près*. La différence de climat est déjà sensible avec la Havane. Quoique le temps soit doux, le ciel devient nébuleux et grisâtre : loin d'en être contrarié, j'y trouve plus d'harmonie avec ma situation, et conséquemment moins de contrariété, moins de peine morale. Qu'importe l'horizon radieux de la Havane et le pompeux éclat de la voûte céleste, si la terre y est un enfer anticipé, si les hommes y sont détestables, si la vie est un amoncellement de privations, de dangers, et des plus dégoûtantes habitudes dont on puisse être le douloureux témoin ?

A midi, nous sommes par 29° 6′ de latitude nord, et 79° 45′ de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Nous voilà hors des bancs et des écueils. Celui de Matanilla-Reef, à la pointe nord-

ouest du petit banc de Bahama, est en arrière de nous dans le sud-est.

Dans le canal entre la Floride et le petit banc de Bahama, le courant va en direction nord au milieu du détroit et vers le nord-nord-est près du banc.

Après-midi, les vents ont passé au sud et nous favorisent, conjointement avec la lame et le courant.

Notre route serait le nord direct pour Charleston ; mais le courant commençant à porter vers le nord-est, on doit gouverner au nord-nord-ouest pour obtenir le nord.

Lundi 31 mars 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Hier soir, à dix heures, nous fûmes assaillis de grains qui tuèrent le vent de sud à la faveur duquel nous avions fait si bonne route pendant vingt-quatre heures. Le vent n'est jamais de longue durée dans cette partie. La houle étant très-forte, nous avons été horriblement ballottés toute la nuit. Les lames nous assiégeaient jusque dans la

chambre, et par les sabords de l'arrière, et par l'ouverture en front.

Ce matin, le temps est encore désagréable et la mer extrêmement agitée. Les vents sont au nord-nord-est. Le temps est froid, surtout pour des personnes qui viennent de la zone torride.

A midi, nous sommes par 30° 30′ de latitude nord et 80° de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Mardi 1er avril 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Ce matin, beau temps, petite mer, vent nord-nord-est contraire.

Ce même vent nous ayant forcés de gouverner hier au nord-ouest pour éviter, sur l'autre bord, d'être portés vers l'est par le courant dit *Gulf-stream*, qu'il eût fallu repasser avec difficulté, il en est résulté que nous nous sommes trouvés ce matin sur les Sondes par trente brasses.

Nous portons le cap à l'est. Un trois-mâts est en vue, courant au sud.

A midi, nous sommes par 31° 30′ de latitude nord et 80° 40′ de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Mercredi 2 avril 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Cette nuit, nous étions en calme plat.

A huit heures du matin, la brise s'est levée obstinément contraire nord-nord-est, et de nouveau nous courons *le plus près* sans pouvoir porter le cap en route. Du reste, beau temps, moins froid qu'hier.

A midi, nous sommes par 32° 6′ de latitude nord et 80° de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Le port de Savanah nous reste dans l'ouest à vingt lieues; pareille distance nous sépare encore de Charleston.

Savanah, capitale de la Géorgie, fut l'objet d'une expédition malheureuse, en 1779 sous le comte d'Estaing.

Cette ville est aujourd'hui très-commerçante, quoique insalubre, de même que le pays qui s'étend à cent milles en re-

montant la rivière de Savanah jusqu'à Augusta.

Cette partie est exclusivement en rizières.

A commencer d'Augusta, le terrain s'élève sensiblement, l'air devient pur, le pays est sain. Les cotonneries sont extrêmement multipliées et s'étendent à deux ou trois cent milles dans l'ouest d'Augusta.

Le coton y est de belle qualité, mais inférieur à celui qui croît à Amelia-Island et autres îles situées le long des côtes de Géorgie. Ce dernier réunit tous les avantages du coton supérieur, et son prix, dans le commerce, est fixé au *maximum*.

L'île d'Amelia est située par 30° 30′ de latitude nord. Son extrémité septentrionale touche les limites qui séparent la Géorgie de la Floride orientale, et conséquemment, dans cette partie, le territoire des États-Unis de celui des Espagnols.

Les principales de ces îles sont au nombre de dix-huit ou vingt; elles ont, la plupart, cinq à six lieues d'étendue.

L'île de Cumberland, au nord d'Amelia,

laisse entre les deux un passage nommé *Saint-Mary's Inlet*, qui conduit à la rivière de même nom et au port de New-Lown, territoire de Géorgie.

Les Américains ont près de leurs frontières, sur ce point, le fort Saint-André.

Les autres îles sont Talbot-Island, Jekyl, Saint-Simon, Sapello, Sainte-Catherine, Obesaw, Skedoway, Tybee, Wilmington, Dawfoskee, Frechs, Beaufort, Santa-Helena Lady's-Island et Royal-Island, sur une étendue de côte d'environ soixante lieues entre le trentième et le trente-troisième degré de latitude nord.

A trois heures, la couleur de l'eau indique les Sondes; on a le fond par vingt-quatre brasses. Nous voyons des oiseaux blancs avec les ailes bordées de noir.

Jeudi 3 avril 1817, à la mer. Trajet de la Havane à Charleston.

Ce matin, à six heures et demie, nous voyons la terre, au nord de Long-Island, dans l'est de Charleston.

Nous avons passé cette nuit à portée du fanal ou *light-house* de Charleston, situé à la pointe sud de l'entrée de la baie; la brume n'a pas permis de l'apercevoir.

A huit heures, le pilote est à bord.

Les approches de la baie sont couvertes de brisans.

Le calme nous a surpris au moment d'entrer dans la passe.

A une heure, nous jetons l'ancre en face de la *light-house*, pour attendre la marée montante.

Le temps est froid et embrouillardé, bien différent de la température qu'on supposerait en avril par 33° de latitude.

L'aspect des rivages, le même que sur les autres côtes de l'Amérique; terre basse, ensablée et triste.

Nous sommes au milieu de vingt-cinq pirogues montées chacune par quatre noirs qui font une pêche abondante, telle qu'on peut la désirer la veille du vendredi-saint. Il ne se passe pas dix minutes sans que, dans chaque pirogue, on ait halé des poissons de douze à quinze livres. Après les avoir pris à

la ligne, on les monte au niveau de la mer, où l'un des nègres pêcheurs les pique avec la *fouane* (espèce de trident).

A trois heures, on lève l'ancre. Nous passons peu après contre le fort de Sullivan's-Island. Les vaisseaux entrés dans la passe sont obligés de s'approcher de ce fort; il n'y a que vingt-un pieds d'eau dans la passe; les vaisseaux de ligne n'y passeraient point, et les frégates seraient hors d'état de résister aux batteries.

C'est à Sullivan's-Island que les gens riches de Charleston se rendent en été pour y respirer le bon air. On y voit quelques maisons de plaisance d'assez mauvaise mine sur une plage sablonneuse et aride, sans végétation et sans ombrage.

Sur la rive opposée à James-Island est un autre fort croisant ses feux avec celui de Sullivan's. Ce dernier rendit de grands services et coula plusieurs bâtimens de guerre anglais durant la guerre de l'indépendance.

En face est un autre fort situé dans Pinkney's-Island.

La ville de Charleston est située au con-

fluent de Ashley's-River et Cooper's-River, dans une position à peu près semblable à celle de New-Yorck.

A sept heures, nous avons jeté l'ancre devant la ville. Je suis descendu à terre immédiatement, et j'ai pris un appartement dans la pension de madame Oleron.

Vendredi 4 avril 1817. Charleston. (Caroline du sud).

C'est une chose assez piquante d'avoir quitté le nord des États-Unis à la fin d'octobre, quand l'hiver commençait à fondre sur ce pays disgracié, d'avoir passé cette rude saison près du tropique, et d'arriver à Charleston (par 32° 45′ de latitude) aux premiers jours d'avril; le bourgeon s'entr'ouvre aux haleines des zéphirs, à cette époque heureuse où la nature embellie va rayonner des plus brillantes couleurs de l'espérance.

L'hiver a été extrêmement sévère cette année aux États-Unis, et s'y est prolongé

beaucoup plus tard qu'on ne l'avait éprouvé depuis trente ans.

Aujourd'hui, vendredi-saint, n'ayant pu trouver l'église catholique, je suis entré dans le temple principal des protestans.

Ce temple est neuf, de forme carrée, sans ornemens dans l'intérieur, mais extérieurement décoré d'un péristyle à colonnes et de pilastres sur les côtés.

Je ne sais pourquoi j'éprouve un sentiment très-pénible chaque fois qu'il m'arrive d'assister à une séance religieuse dans les temples protestans anglais ou américains. J'y souffre beaucoup, et par des causes diverses.

Ma première idée se porte vers la présomptueuse témérité des rêve-creux qui se sont crus capables de réformer l'antique et vénérable édifice de la religion catholique, apostolique et romaine.

Quand des hommes ont été téméraires à ce degré, des chef-d'œuvres de conception et de perfectionnement seraient de rigueur, et suffiraient à peine pour faire pardonner une entreprise de cette nature.

En entrant dans une de ces salles carrées indécemment assimilées à celles des réunions littéraires, académiques, clubiques, révolutionnaires, maçoniques, etc., etc., j'éprouve une première atteinte de cette pitié de mépris qu'on ressent involontairement pour celui qui se montre mille fois au-dessous de ce qu'il prétendit impudemment réformer et améliorer.

Nulle grandeur, nulle majesté. Les dehors parlent avantageusement à la pensée : en s'élevant vers l'Être-Suprême, vers le dominateur des sphères célestes, elle aime à percer les sommets de ces voûtes gothiques, monumens de la foi de nos pères, *nec plus ultrà* de leur puissance physique, et par cela même visible hommage envers le créateur.

J'aime à voir ces nuages d'encens à de vastes hauteurs au-dessus de ces légions de fidèles dont ils semblent protéger les têtes prosternées.

J'aime la milice de ces prêtres en vêtemens antiques, de ces lévites en tuniques de lin, uniforme des siècles; leur ensemble est

un acte d'humilité convenable où l'unité ne doit se rapporter qu'à Dieu seul.

J'aime le chant inexprimablement ravissant des enfans de chœur.

J'aime que la prière à haute voix, les cantiques, les hymnes et l'inépuisable série des louanges du Seigneur ne soient point en langage populaire; ces accens trop familiers nuisent au respect et à l'effet du Grandiose.

L'appareil des cérémonies religieuses plus pompeux aux fêtes solennelles; ces chants si beaux de simplicité mariés aux sons enivrans de l'orgue des temples, la foi pure et d'abandon, le double charme qui s'y attache et par cette religion même et par la douce idée qu'elle fut la consolation de nos pères, et que nous sommes sur leurs traces vénérées et chéries.

Cet ensemble de sensations extatiques et de gigantesques effets, en harmonie avec la majesté du Tout-Puissant, est la plus digne action de grâces qu'il nous soit donné d'offrir aux pieds de son trône éternel.

Dans les temples protestans, le ministre

paraît, parle, récite, prêche, lit et agit trop longuement et trop exclusivement : il en résulte une trop forte attention donnée à sa personne et l'inculpation d'insoutenable orgueil involontairement, mais secrètement prononcée contre celui qui ose si constamment occuper la société chrétienne sous les voûtes sacrées au-dessous desquelles les mortels ne devraient que chanter en chœur des hymnes d'amour ou demeurer muets, prosternés sur le parvis du temple.

Que sera-ce si la lecture se fait en langue anglaise? Dans cet idiome si emphatique, orgueilleux jusque dans sa prononciation ordinaire, mais détestablement révoltant au prêche, et par le mode et la monotonie, et par le contraste malheureux de sa prétention sans mesure et de la choquante dissonnance de ses accens barbares, triple supplice de l'oreille et de l'esprit.

Le ministre lisait aujourd'hui les détails du crucifiement : ce n'était point ce pasteur vénérable plein d'onction et brillant de pauvreté, dont le chef est blanchi par un demi-siècle de travaux évangéliques ; ce

n'était point ce vicaire aux mœurs patriarcales dont la trace est empreinte sur la neige des champs villageois, lorsque, dans les nuits d'hiver, il quitte son foyer pour porter au campagnard agonisant les derniers secours d'une religion consolante.

C'était un acteur à prétentions, jouant son rôle avec méthode et (en apparence) plus occupé d'obtenir des suffrages que pénétré d'augustes vérités qu'un saint respect devrait peut-être tenir ensevelies dans un silence religieux, chose plus particulièrement convenante devant une certaine classe d'auditeurs et dans certaines localités, et dont l'effet est de donner lieu à des pensées difficiles à chasser, si l'on veut être de bonne foi envers autrui comme envers soi-même.

Ce soir, je suis entré à l'église, ou plutôt à la chapelle catholique. Les offices étaient achevés; plusieurs personnes, particulièrement des femmes, se tenaient autour de la grille du chœur. L'image du Christ, exposée à l'adoration, était étendue à terre contre les marches. La foule augmentait sensiblement. Cinq à six jeunes demoiselles améri-

caines et autant d'échappés de collége venaient d'occuper les bancs proche le chœur ; l'un d'eux avait le chapeau sur la tête ; tous les autres, sans exception de sexe, déroulaient et mangeaient des bonbons à devises comme dans une loge au spectacle. En ce moment divers individus, plus particulièrement des femmes et presque exclusivement des négresses, entraient une à une dans le chœur, s'agenouillaient aux pieds du Christ, et, le baisant en divers points, chacune suivant son caprice, exécutaient une momerie que le respect pour la religion aurait dû prévenir, mais qui, quelle qu'elle fût, devait être regardée avec une contenance décente et grave, telle qu'il est convenable dans le lieu saint. Ces Américains riaient et faisaient leurs réflexions assez haut pour que leurs voisins les entendissent.

Néanmoins il est bon de dire, en passant, que les Américains seraient plus offensés que tout autre peuple, si des étrangers se permettaient dans leurs temples cent fois moins que ce dont je viens de parler : de même qu'en société, l'homme le

plus caustique, le plus enclin à la raillerie, est souvent le plus susceptible et le plus prompt à s'en offenser.

Peu après, l'église fourmillant de monde, on a chanté un peu longuement des cantiques sur un air de romance, et ensuite le *Stabat*, défiguré par un chanteur que la gravité du sujet pouvait seule exempter du ridicule.

Quant à la momerie dont j'ai fait mention, j'avais quelque idée que, par des moyens quelconques, on a tendu ce piége à la simplicité....

Ad majorem protestantûm gloriam.

Samedi 5 *avril* 1817. *Charleston.*

Quoique les villes des États-Unis soient généralement d'une grande ressemblance entre elles, on aperçoit néanmoins quelque différence à Charleston.

Le plan n'en est pas aussi généralement tracé : nul édifice public n'y fait remarquer le goût de l'architecture. Les rues sont larges

et ornées de trottoirs, mais non pavées. La poussière y incommode prodigieusement en été. Les maisons de bois y sont très-multipliées; les autres sont en brique. Beaucoup d'entre elles ont le pignon sur rue. Les temples sont nombreux, et, comme dans le nord, environnés de cimetières parsemés de pierres tombales.

Je visitai hier celui de l'église catholique; toutes les inscriptions indiquaient des Français, la plupart de Saint-Domingue. Ce sont des *tristes* moins élégans que ceux d'Ovide, mais plus tristes encore, puisque c'est *usque ad mortem:* La plupart ont le cachet de cette mélancolie qui tient à l'exil, aux illusions évanouies, aux regrets du champ des aïeux et du doux rivage de la patrie.

Les rues sont ornées d'arbres d'un riant effet, avant que le sable n'en ait flétri les feuilles printanières.

La bourse est insignifiante : on y distribue les lettres (1).

(1) Il n'y a point, comme à Philadelphie et à New-Yorck, de salle où l'on puisse lire les papiers-nouvelles.

Les boutiques et magasins paraissent abondamment fournis des plus belles marchandises d'Europe.

Les voitures sont en assez grand nombre : on en voit d'élégantes, ainsi que des cabriolets. L'espèce de chevaux est belle et abondante.

On entend parler le créole français à tous les coins de rue ; il semble que la population blanche et noire de Saint-Domingue ait été versée sur les plages continentales depuis New-Yorck jusqu'aux bouches du Mississipi.

Les familles blanches de Saint-Domingue sont ici, comme partout ailleurs, languissantes et peu fortunées. On compte trois mille Français à Charleston.

Cette ville me paraît, par estimation, avoir une étendue de deux milles sur un mille de largeur. Ses plus grands ornemens sont Broad-Street, allant est et ouest, et Meeting-Street, nord et sud. Le point d'intersection, indiqué par l'église neuve, est d'un bel effet.

Les maisons de plus belle apparence, non

par leur architecture, mais par l'agrément de longues galeries couvertes à chaque étage, et par de fort jolis jardins, sont situées dans les quartiers qui avoisinent les dehors.

Ces jardins sont d'un heureux effet, particulièrement à l'époque actuelle, où la verdure a toute sa fraîcheur. Quelques-uns sont plantés en gazons, d'autres en potagers; mais ils sont généralement embellis de rosiers parés de leurs triomphantes couleurs, de figuiers, de lilas du pays et de pêchers en fleurs dans tout l'éclat de leur parure.

C'est un grand charme, venant de la Havane, de songer, en traversant le soir, n'importe quel quartier, que l'on y est parfaitement en sécurité, et de ne point avoir à se défier du stylet de l'individu que l'on entend derrière soi.

Les nègres et gens de couleur, libres ou esclaves, sont tenus, par ordonnance, d'être rentrés à dix heures du soir: les contrevenans sont arrêtés.

Dimanche 6 *avril* 1817. *Charleston.*

La Caroline fut découverte vers l'an 1500, sous le règne d'Henri VII, par le chevalier Cabot, natif de Bristol ; mais les Anglais ayant négligé de s'y établir, on y transporta une colonie de protestans français, à la sollicitation de Gaspard de Coligni, amiral de France. Ceux-ci, voulant faire honneur à leur roi Charles IX, donnèrent le nom d'Arx-Carolina au lieu de leur premier établissement dans ce pays-là. Peu de temps après, cette colonie fut entièrement détruite par les Espagnols ; et aucune des puissances de l'Europe n'avait fait de nouvelles tentatives pour s'y fixer, lorsque huit cents Anglais abordèrent, le 29 mai 1664, au cap Fear, et prirent possession du pays.

En 1670, le roi Charles II, usant du droit qui lui était acquis en vertu de la première découverte, donna, avec de très-grands priviléges, ce pays à quelques personnes de qualité, comme on le voit par la patente que ce roi accorda à George, duc

d'Albemarle, à Edward, comte de Clasendon, à Guillaume, comte de Craven, aux lords Jean Berkley et Jean Collinton, qui furent déclarés, par ladite patente, seigneurs et propriétaires absolus de la province de Caroline, pour être ladite province par eux, leurs héritiers et ayant-cause, à jamais possédée et tenue comme fief relevant immédiatement de la couronne d'Angleterre.

Extrait de l'histoire naturelle de la Caroline, etc., par Marc Catesby.

De l'air de la Caroline.

La Caroline est comprise entre le trente-deuxième et le trente-troisième degré trente minutes de latitude nord. Elle est bornée à l'orient par l'océan Atlantique, à l'occident par les montagnes Apalaches, au nord par la Virginie, et au midi par la Géorgie.

Les mois de juin, juillet et août, y sont en partie étouffans; mais dans les endroits où le pays est ouvert et sans bois, les vents

qui y ont un passage plus libre, y tempèrent beaucoup les chaleurs, et l'air y devient de jour en jour moins malsain. Vers le milieu d'août, on commence à s'apercevoir de la diminution des chaleurs par la fraîcheur des nuits; et, depuis le mois de septembre jusqu'à celui de juin, l'air y est aussi tempéré qu'en aucun pays du monde. Les mois d'hiver y sont si doux et l'air y est alors si serein, qu'on est par-là suffisamment récompensé des chaleurs de l'été : en quoi la Caroline a l'avantage sur toutes les autres provinces situées plus au nord, y compris même la Virginie, qui lui est contiguë; car les hivers y sont froids à un tel excès et les gelées si fortes, que la rivière de James y gèle quelquefois en une seule nuit, dans les endroits où elle a trois milles de large, de manière à pouvoir être traversée à pied. Les vents les plus froids dans la Caroline viennent ordinairement du nord-ouest, et produisent en décembre et en janvier quelques jours de gelée; mais l'élévation du soleil y met bientôt fin et adoucit tellement l'âpreté du vent, que les jours y sont passablement chauds,

quoique les nuits y soient froides. A trois ou quatre jours d'un pareil temps succèdent ordinairement des jours chauds où le soleil luit, et cela dure plusieurs jours avec des intervalles d'un temps nébuleux qui est suivi de pluies douces et pénétrantes. Il arrive souvent que ces pluies ne durent pas plus d'un jour ; après quoi le temps s'éclaircit par le changement subit du vent qui souffle du sud jusqu'au nord-ouest, et ramène ordinairement des jours chauds, et ainsi de suite.

Quoique l'on voie dans les forêts, au commencement de février, quelques arbres et certaines plantes ornés de fleurs, le printemps n'y fait que peu de progrès jusque vers le commencement d'avril ; et alors les pluies fréquentes y font accélérer la végétation d'une manière surprenante.

Il pleut rarement, mais à verse, dans les mois de mai, juin et juillet : ces pluies sont accompagnées de beaucoup d'éclairs et de tonnerres affreux qui fendent un grand nombre d'arbres depuis le haut jusqu'au bas ; mais le pays n'étant pas encore très-

peuplé, les habitans sont rarement exposés aux terribles effets de ces météores.

Vers la fin de juillet ou d'août, il pleut ordinairement quinze jours ou trois semaines de suite, et en si grande abondance, que tout le plat pays et les terres basses sont inondés. On voit alors paraître des oiseaux sauvages de plusieurs espèces, et surtout des oiseaux aquatiques, qui se retirent lorsque l'eau vient à baisser.

Pour l'ordinaire, ces pluies sont accompagnées, une fois en sept ans, de violentes tempêtes et d'inondations qui arrivent communément vers le temps des ouragans qui font de si terribles ravages dans les îles Antilles et Caraïbes, entre les tropiques, et qui paraissent provenir de la même cause que ces pluies.

Ces ouragans s'affaiblissent considérablement en approchant de la Caroline, et plus encore en avançant vers le nord. Cependant on a vu des vaisseaux chassés du lieu où ils étaient à l'ancre, et jetés bien avant dans les terres.

Le continent de l'Amérique septentrionale

est beaucoup plus froid que les parties de l'Europe qui ont la même latitude. Cela est évident par les effets mortels que les gelées produisent sur plusieurs plantes de la Virginie, qui croissent en Angleterre et y résistent à l'hiver, quoiqu'elles y soient à quinze degrés de plus vers le nord; ce qui se trouve encore confirmé plus fortement par la rapidité et la violence avec lesquelles de larges rivières sont prises de glace.

Quoique les gelées de la Caroline et de la Virginie soient fréquemment interrompues par des intervalles de temps plus chauds, elles ne laissent pas de priver ces pays de plusieurs productions utiles dont on jouit dans les pays d'Europe qui sont sous la même latitude, comme le vin, l'huile, les dattes, les orangers, et plusieurs autres choses qui ne peuvent résister au grand froid.

Il y a cependant des orangers dans la Caroline, mais ce n'est qne dans les parties maritimes, et jamais à dix milles de la mer.

Un grand nombre des arbres et des arbrisseaux de la Caroline conservent leur verdure pendant tout l'hiver. La nature s'y

repose pourtant dans la plupart des plantes basses et de l'espèce herbacée; de sorte que, depuis le mois d'octobre jusqu'à celui de mars, la verdure et tout ce qui est sur la terre paraît fané et brunâtre.

Arbres de la Caroline.

Le chêne (diverses espèces),
Le pin (*idem*),
L'acacia (deux espèces),
Le tilleul,
Le châtaignier,
Le guignier,
Le hêtre,
L'orme,
Le saule,
Le sureau,
Le coudrier,
Le charme,
La vigne, extrêmement multipliée dans les forêts.

La vigne.

Le raisin vient de lui-même non seulement à la Caroline, mais dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale, depuis le vingt-cinquième degré jusqu'au quarante-cinquième de latitude nord. Les bois en sont tellement remplis, que, dans quelques en-

droits, la terre est couverte, pendant plusieurs milles, de vignes qui embarrassent les voyageurs, en arrêtant les pieds des chevaux par l'entrelas de leurs branches rampantes, dont une partie monte au sommet des plus grands arbres, et les couvre entièrement en s'y attachant.

Il paraît néanmoins, par tout ce qu'on a tenté jusqu'ici pour la cultiver tant en Virginie qu'à la Caroline, que ces pays ne jouissent pas d'une température d'air aussi propre à faire venir le vin que les pays d'Europe situés sur les mêmes parallèles. Dans ces derniers, les saisons sont plus égales, et le printemps n'est pas sujet, comme à la Caroline, aux vicissitudes du temps et à l'alternative du froid et du chaud, qui arrêtent et précipitent successivement la sève dans les branches, de manière à faire périr les rejetons.

Ajoutez à cela les mauvais effets que peuvent produire les pluies excessives qui tombent souvent à la Caroline vers le temps de la maturité du raisin, et le font pourrir ou crever.

Le coton.

Le coton cultivé dans les îles ou près des côtes de la Géorgie et de la Caroline se nomme *coton à graines noires* ou *coton long* (*Black seed, or long staple cotton*). C'est le plus beau de tous ; il est particulièrement recherché pour former le tissu des plus belles étoffes de ce genre.

La laine est facilement séparée des semences par des rouleaux qui ne l'endommagent nullement.

Une de ces machines à rouleaux, mue par un seul ouvrier, donne par jour environ vingt-cinq livres de coton.

Le coton, généralement cultivé dans l'intérieur du pays, se nomme *coton à graines vertes*. Il est moins soyeux et plus laineux, et il adhère à ses grains avec tant de ténacité, qu'il n'en peut être séparé que par une machine à scies.

Cette machine coupe les soies du coton ; mais comme celui de cette espèce n'est point employé dans les belles manufactures, il

n'en résulte aucun dommage. La qualité de ces deux espèces est très-différente : la laine du coton à graines vertes est infiniment moins chère ; mais cette espèce produit beaucoup plus que l'autre. Un acre de bonne terre donnera communément cent cinquante livres de coton pur. La longue soie à pareille étendue de terrain, de même qualité, produira deux cents livres de coton à graines vertes.

Outre ces deux sortes de coton, l'on cultive aussi le jaune et celui de couleur nankin. Ils servent à l'usage domestique.

Deux habiles artistes, Millen et Whiteney, du Connecticut, ont inventé une nouvelle machine à scies (*saw-gin*) pour séparer le coton de ses graines. Cette machine facilite l'opération au plus haut degré.

La législature de la Caroline du sud a acheté leur droit de *patente* pour la somme de cinquante mille gourdes, et en a généreusement abandonné le bénéfice au public.

Terroir de la Caroline.

Toute la côte de la Caroline est basse, de même que les autres parties du littoral de l'Amérique septentrionale. Elle est à couvert de la mer, et défendue par des bancs de sable qui sont ordinairement à cent ou cent cinquante toises de l'endroit où l'eau est la plus basse, le sable s'élevant peu à peu de la mer vers le pied du banc, qui arrive jusqu'à la hauteur de quatorze ou quinze pieds. Ces bancs sont formés par la mer qui les accumule; ils lui servent de digue pour la contenir dans ses bornes; mais, dans les ouragans, et lorsque des vents violens soufflent vers la côte, ils sont inondés, et élèvent plus avant dans les terres une multitude de petites montagnes de sable mouvant, dans le creux desquels on trouve souvent, quand l'eau se retire, une variété infinie de coquillages, de poissons, d'os, et d'autres choses que la mer rejette. Il est rare que la mer cause aucune révolution soudaine et remarquable sur cette côte, où elle gagne

et perd du terrain alternativement et par degrés.

A environ un demi-mille au-delà des bancs de sable dont nous venons de parler, le terrain commence peu à peu à devenir meilleur, et produit des lauriers et d'autres arbrisseaux. Il est cependant sablonneux jusqu'à quelques milles de là, et peu propre pour le labourage, ne consistant qu'en petites hauteurs qui semblent avoir été autrefois quelques-unes de ces montagnes de sable que nous avons dit que la mer formait, quoiqu'elles en soient à présent à quelques milles de distance.

La plus grande partie de la côte de la Floride et de la Caroline ne consiste, pendant plusieurs milles dans les terres, qu'en îles basses et en marais spacieux divisés eux-mêmes en une multitude innombrable de criques ou petites baies, et de canaux étroits et bourbeux dans lesquels il ne peut passer que des barques, des canots et des pirogues.

Le terroir de la Caroline varie; mais la partie qu'on a coutume de cultiver est prin-

cipalement de trois sortes, qu'on distingue par les noms de *terre à riz*, *terre à chênes et à noyers* (de l'espèce appelée *hiccord*), et *terre stérile à pins*.

La terre à riz est la plus considérable, quoiqu'elle ne produise que ce grain, étant trop humide pour produire autre chose. Sa situation varie; mais elle est toujours basse, et communément à la source des criques et des rivières. Avant que les terres de cette espèce soient dégagées de bois, on les appelle *swamps;* ces *swamps* étant imprégnés par les eaux qui descendent des terrains plus élevés, sont devenus, au bout d'un certain nombre d'années, extrêmement riches et d'un terroir profond, qui consiste en une terre grasse et sablonneuse d'un brun foncé. Avant qu'ils soient préparés pour y semer du riz, ils sont couverts de taillis épais devenus très-grands, et d'arbres d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses, qui, en écartant les rayons du soleil et en empêchant l'évaporation de ces eaux croupissantes, fait que la terre est toujours humide; mais, en abattant le bois, cette humidité s'évapore en

partie, et la terre en devient plus propre à faire venir le riz.

L'eau est d'environ deux ou trois pieds de profondeur au milieu des swamps, et diminue par degrés de chaque côté. Il croît sur ce terrain humide une grande variété d'arbres et d'arbrisseaux toujours verts : la plupart sont aquatiques, comme l'alcea floridana, le laurier rouge, le tupelo d'eau, l'alaterne, l'airelle ou mirtile, le smilan, le cistus de Virginie, le chèvre-feuille droit, le magnalia ou laurier de la Caroline, etc.

Les swamps, ainsi remplis d'une multitude de belles plantes odoriférantes, sont délicieux pour les sens, et surpassent en cela les autres parties du pays ; ils sont, en hiver, par leur épaisseur et leur ombrage, l'asile et l'abri d'un grand nombre d'oiseaux de marais et aquatiques. La terre de ces endroits est grasse, noire et sablonneuse ; on l'a reconnue propre à produire du riz ; mais la peine d'en arracher les arbres et le taillis, pour l'en dégager, a ôté jusqu'ici l'envie de la cultiver.

Le riz.

Ce grain bienfaisant fut semé pour la première fois à la Caroline, vers l'an 1688, par M. le chevalier Johnson, qui en était alors gouverneur; mais l'espèce qu'on sema étant petite et peu profitable, on ne la multiplia pas beaucoup.

En 1696, un vaisseau, qui venait de Madagascar, y aborda par accident, et y apporta de cette île environ un demi-boisseau de riz d'une espèce beaucoup plus grosse et plus belle; c'est de cette petite provision que le riz s'y est multiplié, comme nous le voyons aujourd'hui.

La première espèce de riz est barbue; le grain en est petit et ne croît que dans l'eau. Le riz de la seconde espèce est plus gros, plus clair, et multiplie davantage; il croît et dans l'eau et dans des terres assez sèches. Il n'y a, à la Caroline, que ces deux espèces de riz qui soient essentiellement différentes; il y arrive seulement quelques petits changemens qui proviennent des différens ter-

roirs, ou bien le riz dégénère et devient rouge lorsqu'on sème continuellement la même espèce dans la même terre.

On le sème aux mois de mars et d'avril, dans des sillons peu profonds faits avec la houe; on en a vu de grandes récoltes sans autre culture que celle de jeter la graine sur la terre et de la couvrir, ou de la mettre, sans autre soin, dans de petits trous faits pour la recevoir.

De tous les terroirs, celui dont le riz s'accommode le mieux, c'est le terroir gras et humide, qui d'ordinaire est deux pieds sous l'eau au moins pendant deux mois de l'année. Il faut sarcler plusieurs fois le riz non seulement avec la houe, mais même avec la main, jusqu'à ce qu'il ait plus de deux pieds de haut. Vers la mi-septembre, on le coupe et on le serre, ou bien on le met en monceaux jusqu'à ce qu'on le batte avec le fléau ou qu'on le fasse sortir, en le faisant fouler aux pieds des chevaux et des bestiaux. On se sert d'un moulin à bras pour en ôter la bourre ou peau extérieure qui ternit le brillant du grain : pour en ôter cette saleté, on

le bat dans de grands mortiers de bois avec des pilons de même matière : les esclaves nègres font cet ouvrage, qui est très-fatigant.

On a inventé depuis peu des machines qui facilitent et accélèrent considérablement cette opération.

Toutes les parties basses qui sont aussi les parties habitées de la Caroline, forment un pays plat et sablonneux. Le terrain s'élève imperceptiblement jusqu'à une distance d'environ cent milles de la mer, où l'on aperçoit quelques pierres détachées, et enfin des rochers, dont le nombre et la grandeur augmentent à mesure qu'on approche des montagnes. Ces rochers forment des collines qui augmentent aussi par degrés en hauteur, et offrent des perspectives fort étendues et très-agréables. Ces collines raboteuses servent de bornes à un grand nombre de prairies spacieuses, couvertes d'herbes de six pieds de haut. Quelques-unes de ces vallées sont remplies de fossés et de ruisseaux d'eau claire dont les bords sont couverts de cannes à perte de vue, qui

gardent leurs feuilles toute l'année, et fournissent ainsi aux chevaux et aux bestiaux une nourriture excellente; elles sont, en particulier, d'une grande utilité aux marchands *indiens*, dont les caravanes voyagent dans ces pays inhabités.

Dans les chaleurs excessives, une multitude de troupeaux de buffles se retirent dans ces touffes épaisses de cannes, où, trouvant une eau claire et courante pour étancher leur soif, ils jouissent en secret de la plus délicieuse fraîcheur.

Le plus excellent terroir du pays est sur les bords des grandes rivières qui ont leurs sources dans les montagnes, d'où, par la suite des temps, est descendue avec les inondations une quantité de matière grasse et fructifiante qui s'y est accumulée à une hauteur considérable.

Aussi la quantité prodigieuse d'arbres monstrueux que ce terroir porte et toutes ses autres productions, démontrent assez qu'il est le plus profond et le plus fertile de tout le pays; mais cet excellent fond est exposé, tous les ans, à perdre de sa bonté,

par la même cause qui en a fait la richesse ; car les inondations auxquelles il est sujet en diminuent la valeur.

Les monts Apalaches ont le commencement de leur partie méridionale près le golfe du Mexique, au trentième degré de latitude septentrionale : ils s'étendent vers le nord, parallèlement à la côte des États-Unis, jusqu'au quarantième degré de latitude.

Comme les parties les plus basses du pays sont de niveau jusqu'à moitié chemin vers les montagnes, cette situation basse et unie fait qu'elles diffèrent considérablement des parties qui sont au-dessus d'elles ; ces dernières abondent, beaucoup plus que les précédentes, en tout ce qui peut contribuer à la santé et au plaisir ; mais comme les parties maritimes sont plus propres au commerce et favorisent davantage le luxe, ces délicieuses contrées n'ont encore qu'une population très-clair-semée ; après que les Indiens en furent chassés, elles demeurèrent longtemps exclusivement habitées par des loups, des ours, des panthères et d'autres bêtes féroces. Il n'y a pas encore cinquante an-

nées qu'on y forma les premiers établissemens.

Une grande partie de ces montagnes est couverte de rochers, dont quelques-uns sont d'une grosseur et d'une hauteur remarquables.

Le terroir qui est entre ces montagnes est ordinairement noir et sablonneux; en quelques endroits il est d'une autre couleur, et consiste en un mélange de morceaux de rochers brisés et de spath, qui ont une espèce de brillant, et semblent indiquer par-là qu'on y trouverait des mines et des minéraux, si l'on y faisait des recherches convenables.

En Virginie, l'on a découvert une mine de charbon propre à brûler.

Les principaux arbres qui croissent sur ces montagnes sont des châtaigniers, de petits chênes, quelques pins et de petits arbrisseaux.

Les rochers de ces montagnes paraissent occuper une moitié de leur surface : la plupart sont d'un gris-clair; quelques-uns sont d'un albâtre grossier; d'autres ont un bril-

lant métalliqne; il y en a qui ont la forme de l'ardoise et sa fragilité; d'autres sont durs et en blocs; quelques-uns ont des paillettes; d'autres sont parsemés d'une multitude innombrable de petites mouchetures brillantes comme de l'argent: on en voit souvent des couches à la racine des arbres que le vent a abattus.

Certains endroits de ces contrées, vers les sources des rivières, sont fortement imprégnés d'un sel nitreux qui y attire de plusieurs milles à la ronde une multitude de troupeaux et de bestiaux. Ils y viennent pour le seul plaisir de lécher la terre, qu'ils ont tellement creusée avec leurs langues en un lieu de la Virginie, qu'une église qui en est voisine a été appelée *Licking-hole-Church*, nom trop indécent pour le traduire en français.

Les animaux de l'Amérique septentrionale sont:

La panthère,	L'ours blanc,
Le chat sauvage,	Le loup,
L'ours,	Le buffle,

L'élan,
Le grand cerf,
Le daim,
Le daim de Groenland,
Le lapin,
Le connil de Bahama,
La marmotte américaine,
L'écureuil gris,
L'écureuil couleur de renard gris,
L'écureuil noir,
L'écureuil de terre,
L'écureuil volant,
Le renard gris,
Le raccoon,
L'opossum,
Le putois,
La belette,
Le minx,
Le castor,
Le loutre,
Le rat d'eau,
Le rat domestique,
Le mulot,
La taupe,
Le quick-hatch,
Le porc-épic,
Le veau marin,
Le cheval marin.

Animaux d'un genre différent de tous ceux qu'on connaît dans le monde ancien.

L'opossum,
Le raccoon,
Le quick-hatch.

Animaux de même genre, mais différens, dans l'espèce, de ceux de l'Europe et de l'ancien monde.

La panthère,
Le chat sauvage,
Le buffle,
Le cerf de Canada,
Le grand cerf,
Le daim,
Le renard gris,
L'écureuil gris,
L'écureuil couleur de renard gris,
L'écureuil noir,
L'écureuil de terre,
L'écureuil volant,
Le putois,
Le porc-épic.

Animaux dont on trouve les mêmes espèces dans l'ancien monde.

L'ours,
L'ours blanc,
Le loup,
La belette,
Le castor,
Le loutre,
Le rat d'eau,
Le rat domestique,
Le rat musqué,
La souris domestique,
Le mulot,
La taupe,
Le veau marin,
Le cheval marin.

Animaux qui n'étaient pas en Amérique, et qu'on y a apportés d'Europe.

Le cheval,
L'âne,
La vache,
La brebis,
La chèvre,
Le cochon,
Le chien,
Le chat.

Oiseaux terrestres qui demeurent à la Caroline, y multiplient pendant l'été, et la quittent en hiver.

Le coucou de la Caroline,
La tête-chèvre de la Caroline,
Le preneur de mouches rouge,
Le tiran,
Le pivert à tête rouge,
Le gros bec bleu,
La linotte bleue,
Le pinçon de trois couleurs,
Le mésange jaune,
Le martinet couleur de pourpre,
Le colibri,
Le preneur de mouches huppé.

Oiseaux qui viennent du nord demeurer à la Virginie et à la Caroline pendant l'hiver, et s'en retournent dans le nord aux approches du printemps.

Le pigeon de passage,
La grive brune de passage,
Le jaseur de la Caroline,
L'alouette,
Le moineau de neige,
Le pinçon violet.

Oiseaux terrestres européens, dont les pareils se trouvent en Amérique.

Le grand lanier,
Le martinet des rivages,
L'oxia,
La mésange noire (*certhia*),
Le roitelet huppé.

Oiseaux aquatiques européens, dont on trouve les mêmes espèces en Amérique, qui passent l'hiver à la Caroline, mais pour la plupart se retirent vers le nord au printemps pour y faire leurs petits.

Le canard sauvage,
La cercelle,
Le morillon,
Le canard à bec plat,
Le petit cormoran,
Le penguin,
L'alka hoieri,
L'anas arctica,
La bécasse,
Les deux espèces de bécassine,
La pie de mer,
Le héron gris,
L'alouette de mer,
Le pluvier vert,
Le pluvier cendré,
Le cygne sauvage,
Les plongeons,
Les mouettes,
Le chevalier aux pieds verts,
Le chevalier aux pieds rouges.

Les oiseaux américains suivans fréquentent, en hiver, les côtes de la Virginie et de la Caroline : on les appelle

Canard noir,
Voltigeur noir,
Siffleurs,
Col de taureau,
Sorcière d'eau.

Bâtard-Baltimore (*Icterus minor*). (*Oriolus spurius*).

Il pèse environ cinq drachmes. Son bec est fort pointu, sa gorge noire, sa queue brune, et ses ailes aussi, dont la plupart des plumes ont les extrémités blanches : tout le reste de l'oiseau est jaune; mais le jaune de la poitrine est le plus vif.

L'extrême beauté de la femelle, quoique fort différente du mâle en couleurs, m'a engagé à les décrire tous deux. Sa tête et la partie supérieure de son dos sont d'un noir luisant; sa poitrine et son ventre d'un rouge sale, de même que le reste du dos; le haut de ses ailes est rouge, et le bas d'un noir-brun; sa queue est noire.

Le mâle et la femelle ont les jambes et les pieds bleus.

Héron bleu (*Ardea cœrulea*).

Cet oiseau pèse quinze onces, et est un peu moins gros qu'une corneille. Son bec est bleu, mais plus foncé vers la pointe;

l'iris de ses yeux est jaune; sa tête et son col sont d'un violet changeant; tout le reste de son corps est bleu; ses jambes et ses pieds sont verts; il lui pend à la poitrine de longues plumes fort étroites; il en a de même au derrière de la tête et sur le dos; celles-ci sont d'un pied de long et passent sa queue de quatre doigts; elle est un peu plus courte que les ailes.

Ces oiseaux sont en très-petit nombre à la Caroline: on ne les y voit qu'au printemps.

On ignore d'où ils viennent et où ils font leurs petits.

Mésange-Pinçon (Parus fringillaris).

Cet oiseau pèse un peu moins de deux drachmes: la mandibule supérieure de son bec est brune, et l'inférieure jaune; sa tête est bleue; il a une tache blanche dessus, et une autre dessous chaque œil; le dessus de son dos est d'un vert-jaunâtre; tout le bas de son dos, ses ailes et sa queue sont d'un bleu obscur; les plumes qui couvrent la

partie supérieure de ses ailes ont quelques taches blanches ; son gosier est jaune : sa poitrine, qui est d'un jaune plus foncé, est divisée par une raie d'un bleu obscur; son ventre est blanc ; vers la poitrine, il a quelques plumes tachées de rouge; ses pieds sont d'un jaune obscur. Les plumes de la femelle sont noires et brunes.

Ces oiseaux grimpent sur le tronc des gros arbres, et se nourrissent des insectes qu'ils tirent d'entre les crevasses de leurs écorces. Ils demeurent pendant tout l'hiver à la Caroline.

Le Cardinal (*Loxia Cardinalis*).

Cet oiseau égale ou surpasse même en grosseur l'alouette commune. Son bec est d'un rouge pâle, très-épais et très-fort : une raie noire en entoure la base. Sa tête est ornée d'une grande huppe qu'il élève et abaisse comme il veut. Hors la raie noire qui est à la base de son bec, tout son corps est écarlate, quoique le dos et la queue aient moins d'éclat que le reste, parce

qu'ils sont d'un rouge plus foncé et plus obscur.

La femelle est brune : cependant elle a, dans la couleur de ses ailes, de son bec et du reste de son corps, quelques nuances de rouge. En cage, elle chante souvent aussi bien que le mâle.

Ces oiseaux sont communs dans toutes les parties de l'Amérique, depuis la Nouvelle-Angleterre jusqu'au cap de la Floride, et vraisemblablement encore plus vers le sud. On n'en voit guère plus de trois ou quatre ensemble. Ils ont une grande force dans le bec, avec lequel ils cassent aisément les grains de maïs les plus durs.

Ils sont robustes et familiers. On en apporte souvent de la Virginie et des autres endroits du nord de l'Amérique, à cause de leur beauté et de leur ramage agréable ; ils ont dans leur chant quelques tons approchant de ceux du rossignol : c'est pourquoi on les a nommés en Angleterre *rossignols de la Virginie*, quoique dans ce pays-là on les appelle *oiseaux rouges* (*coccothraustes rubek*).

Le Moqueur (*Turdus polyglottes*).

Cet oiseau est à peu près de la grosseur d'un merle, mais plus délié. Son bec est noir, l'iris de ses yeux est d'un jaune tirant sur le brun ; son dos et sa queue sont d'un brun obscur ; sa poitrine et son ventre sont d'un gris clair ; ses ailes sont brunes, excepté le haut des grosses plumes, dont les franges extérieures sont blanches, et quelques-unes des petites plumes, proche de l'épaule, qui sont bordées de blanc. Il est difficile de connaître le mâle d'avec la femelle par la couleur de leurs plumes.

Hernandès à raison de l'appeler le roi de tous les oiseaux qui chantent. Les Indiens, pour exprimer l'admiration qu'il leur cause, lui ont donné le nom de *cencontlatolli*, c'est-à-dire *quatre cents langues*. Les Anglais ne lui en ont pas donné un si magnifique, mais qui lui convient parfaitement ; ils l'ont nommé *mock-bird* (*oiseau moqueur*) ; car il possède dans un degré surprenant le talent de contrefaire le ramage de tous les oiseaux, depuis le colibri jusqu'à l'aigle.

Depuis le mois de mars jusqu'au mois d'août, il chante sans discontinuer jour et nuit; son ramage est varié à l'infini; il fait entrer dans la composition de ses airs les chants de tous les oiseaux, et répète leur ramage avec tant de justesse et de mélodie, qu'on en est également surpris et charmé. On peut dire de cet oiseau non seulement qu'il chante, mais aussi qu'il danse; car il s'élève peu à peu, les ailes étendues, de l'endroit où il s'arrête pour chanter, et puis il y retombe la tête en bas; ensuite, se tournant en rond, toujours les ailes étendues, il semble accorder ses mouvemens grotesques au son de sa voix.

Ces oiseaux sont familiers et aiment les hommes : ils ont coutume de venir se placer sur le haut des cheminées, ou de se percher sur des arbres au milieu des habitations. Ainsi on a le plaisir de les entendre pendant la meilleure partie de l'été.

Les fruits de l'aubépine, les cerises et quelques insectes sont leur nourriture. En hiver, lorsqu'ils ne trouvent pas autre chose,

ils mangent des baies de cornier mâle. (*Turdus minor, cinereo-albus, non maculatus*).

Poissons de mer et de rivière.

La baleine,
L'espaular,
Le requin,
Le chien de mer,
Le marsouin,
La raie à fouet,
Le grand nez,
L'épée,
La scie,
Le diable de mer,
Le cavalli,
Le poisson bleu,
Le tambour noir,
Le tambour rouge,
L'ange,
L'alose,
L'aiguille blanche,
L'aiguille verte,
Le mulet,
La sole,
La plie,
La raie à aiguillon,
La raie bouclée,
Le carrelet,
Le bar,
La lotte de mer,
La tête de mouton,
L'anguille,
Le congre,
La lamproie,
Le gros dos,
Le hareng,
Le tailleur,
L'éperlan,
La brème,
La truite,
La grenouille de mer,
La lune,
Le poisson noir,
Le poisson de roc,
Le crabe, etc.

Insectes de la Caroline.

Le ver de terre,
Le ver de Guinée,
Le limas,
La punaise,
La puce,
Le chégo,
Le pou,
Le ver qui ronge le bois,
Le scolopendre,
Le cloporte,
La demoiselle,
La cigale,
La sauterelle,
Le prie-dieu,
Le ravet,
Le grillon,
Le scarabée ou escargot,
La mouche luisante,
Le papillon de jour,
Le papillon de nuit ou la tigne,
La fourmi,
Les abeilles,
Le bourdon,
La guêpe,
La mouche,
Le moustique ou maringouin,
Le formica leo,
L'araignée.

Lundi 7 avril 1817. Charleston.

J'ai trouvé ici les pièces officielles formant la correspondance qui a eu lieu au Port-au-Prince, en octobre et en novembre 1816, entre les commissaires français et Péthion,

président d'Haïty; la lecture de ces pièces suffirait pour donner la fièvre.

Un mois entier se perd en complimens ridicules, en discours à perte de vue sur d'anciens événemens ; on va rampant et serpentant sans aborder franchement le sujet ; et lorsqu'enfin il faut se résoudre à entamer la question, c'est de part et d'autre un tas de *non-senses*, de barbarismes politiques, de lâches renonciations et de prétentions absurdes autant qu'effrontées.

De quel droit des esclaves en rebellion osent-ils prétendre à la propriété d'une terre française, quand ils n'ont pas même celle de leurs personnes?

N'est-ce point sanctionner cette rebellion et les scènes sanglantes qui la suivirent? n'est-ce point humilier les Français que de leur assimiler des Africains voués à la servitude, en les traitant de sujets du roi à l'instar de ceux qui les achetèrent de leurs deniers?

L'esclavage est fondé sur la force; la force est l'unique moyen pour le maintenir et soumettre des rebelles : tout autre serait

ridicule s'il était pris de bonne foi. L'idée d'une arrière-pensée, peu honorable, peut seule le soustraire à la première imputation pour le classer parmi ces mesures viles dont l'unique résultat est le mépris.

Comment n'a-t-on pas vu qu'en engageant, au pair, une discussion politique avec des commandeurs d'ateliers, on s'exposait à des soufflets sur les deux joues, à s'entendre tenir des propos tels que celui-ci :

« Après des crimes épouvantables com-
» mis par des Français, crimes qui rou-
» gissent les pages de l'histoire, etc. (1). »

C'est donc pour recevoir de pareils complimens que vous conseillez un armement dispendieux, et que vous mettez à exécution le plan le plus insensé qui soit jamais entré dans la tête d'aucun ministre?

C'est donc pour débiter par-delà les espaces de l'Atlantique ces brillans aveux :

« La France a été le théâtre de grands
« excès; mais ses erreurs, ses fautes, ses

(1) *Voyez* Lettre de Péthion, du 25 octobre 1816.

» crimes même, seront cachés, par l'his-
» toire, dans une forêt de lauriers! »

On expose au grand jour les lauriers de la Gloire ;
Ils sont le noble prix des guerriers généreux :
Quant aux faits des héros dits de la Forêt-Noire,
Echo va les conter aux antres ténébreux.

Enfin messieurs les commissaires en viennent charitablement à des concessions du bien d'autrui; et, tandis que, sans aucun droit, ils accordent tant de droits à l'esclave qui a rompu ses fers, ils plongent le poignard dans le sein des familles, assassinent pères et mères, enlèvent la dernière espérance de leurs rejetons voués à l'exil dès le berceau; et, comme si ce n'étoit point assez, le Français le moins intéressé à la conquête de la colonie est révolté de la honte qu'on lui fait boire et de l'humiliation à laquelle on l'assujétit en lui donnant connaissance des détails de la plus honteuse négociation qui ait jamais pu être tentée.

« L'esclavage aboli à Saint-Domingue. » *Art.* 1er *des concessions.*

« Droits civils et politiques à tous les ci-
« toyens, comme en France. »

« Armée maintenue sur le même pied et « officiers jouissant des mêmes honneurs et « distinctions dont jouissent les armées du « roi en France. »

« Sénateurs noirs; gouverneur jaune. »

« Anciens colons ne pouvant résider dans « la colonie qu'en se soumettant aux lois... « de leurs esclaves. »

Les nègres auraient-ils eu jamais l'effronterie de porter leurs prétentions à ce degré?

On lit, et l'on croit faire un songe tourmentant.

Mercredi 9 *avril* 1817. *Charleston.*

La Caroline passe pour la province la plus insalubre des Etats-Unis; ce n'est pas peu dire. Les variations dans la température sont telles, qu'en vingt-quatre heures le thermomètre éprouve quelquefois des différences de vingt-cinq degrés. Le sol y est encore plus ensablé que dans les autres parties de l'Amérique. Les habitations voisines de Charleston ne sont guère qu'en vivres; ce n'est qu'au loin que l'on peut cultiver

le riz, le maïs et le coton, productions du pays. L'esclavage est ici dans toute sa rigueur. Quoique l'hiver y soit parfois très-sévère, les chaleurs sont telles en été, qu'il serait impossible à des blancs de résister long-temps en s'adonnant aux travaux de la culture.

La capitale de la Caroline du nord est Rawley, dans l'intérieur des terres. Le seul port, un peu connu dans cette partie, est Wilmington, petite ville extrêmement malsaine; le teint cuivré de ses habitans blancs indique la maligne influence de son méchant climat.

Colombia, située au cœur des terres de la Caroline méridionale, est le chef-lieu de l'état des Carolines; sa population n'est que d'environ quatre mille ames. C'est là qu'est le collége de la province.

Charleston est le port principal des deux Carolines et de toute la partie méridionale des Etats-Unis, depuis la baie de Chesapeak jusqu'à la frontière de la Floride. La population de Charleston est évaluée à quarante mille ames.

Cette ville a une salle de spectacle; on en construit une à Savanah; la même troupe jouera six mois dans chacune de ces villes.

On s'occupe à former un muséum à Charleston, d'après l'exemple des villes du Nord. On a acheté à cet effet la collection d'un chimiste français, M. Lherminier, venu de la Guadeloupe.

On croit apercevoir ici une tendance vers le goût des plaisirs plus prononcée que dans le Nord; mais la nature du pays, la force des habitudes et la trempe du caractère national compriment le développement de ces heureuses dispositions.

On se plaint ici, comme ailleurs, de la stagnation du commerce et du mauvais état des affaires. Les planteurs sont plus heureux; il est dans la nature des choses que ce soit ainsi:

O ter quaterque beati sua si bona norint agricolas!

Il paraît qu'on s'adonne beaucoup à la connaissance de la langue française; elle est parlée par beaucoup du monde.

En général, les jeunes gens traduisent

trop la pensée d'après l'idiome anglais; les mots dont ils se servent sont français; le langage ne l'est pas.

Le général Pinckney, ancien militaire du temps de la guerre de l'indépendance, est gouverneur de Charleston.

La chaleur commence à se faire sentir fortement en ville; on ferait un excellent marché, si l'on pouvait échanger ses nuages de poussière contre un peu d'ombre qui la remplacerait à merveille.

Il y a ici des rues entières où l'on ne voit que des boutiques françaises, entre autres King-street qui est fort étendue; néanmoins presque tous les Français qui habitent Charleston, s'y déplaisent et désirent retourner dans leur pays.

Plusieurs familles doivent s'embarquer ces jours-ci pour revenir en France; en dépit des événemens, c'est toujours là que le Français, à qui la fortune a souri, se flatte de goûter quelques jouissances avant de mêler ses ossemens à la cendre de ses pères.

Vendredi 11 *avril* 1817. *Charleston.*

J'entendis parler hier de madame Prieur, créole de Saint-Domingue; ce nom m'était familier depuis longues années; je pensai que ce pouvait être l'ancienne amie de mon père, mais le grand âge qu'elle devait avoir m'en faisait douter.

Je me suis présenté aujourd'hui chez cette dame, et j'ai eu la satisfaction de la trouver remplie du souvenir de mon nom et de l'amitié que lui portait l'auteur de mes jours. Madame Prieur était riche propriétaire au quartier du Doudon, à l'époque où mon père commandait un des corps de la garnison du Cap-Français à Saint-Domingue.

Trois négresses, presque aussi âgées que leur maîtresse, sont entrées successivement avec des exclamations de joie, croyant retrouver en moi la ressemblance de celui qu'elles avaient connu il y a quarante-deux ans.

J'ai vu aussi les enfans de madame Prieur. Appelés en naissant à toutes les douceurs

de l'opulence, j'ai eu la douleur de les trouver dans un état voisin de la misère qu'ils supportent courageusement, après avoir eu dans leurs premières années l'exemple du noble emploi des richesses et de l'hospitalité généreuse.

On ne saurait croire ni définir parfaitement le charme que l'on éprouve en revoyant au-delà des mers, sur un sol étranger, des personnes que l'on connut en des temps reculés, particulièrement s'il y eut des rapports d'intimité, et si les pays, les circonstances et les époques que nous rappelle leur présence, reportent l'imagination vers des souvenirs enchantés, au printemps de la vie et dans ce tourbillon de plaisirs qui naissait de l'heureuse concordance de la fortune patrimoniale et d'un gouvernement paternel. Véritable âge d'or comparé au siècle de fer où nous vivons.

Madame Prieur, âgée de quatre-vingts ans, avait fait une chute qui la confinait sur son fauteuil depuis quinze mois. Une de ses filles, mariée à M. de Caen, tenait dans la même maison une petite boutique de peu de va-

leur. La seconde fille, non mariée, se vouait à de pénibles soins, afin de pourvoir à sa dépense, et procurer, par le travail de ses propres mains, quelque adoucissement aux infirmités et au grand âge de sa respectable mère....... Frappant exemple des vicissitudes de la vie humaine et de toutes les misères à redouter dans la plus brillante situation et au plus haut degré de fortune où nous puissions être placés!

Jouissez donc avec sagesse,
Vous à qui la fortune en donne le loisir;
Ne méprisez point le plaisir :
Trop tôt viendra le jour de la tristesse.
Lorsque les maux ou la vieillesse
Auront sur vous leurs mains de fer,
Adieu les amours, la tendresse ;
Sans eux qu'est la vie ?..... Un enfer.

Dimanche 13 avril 1817. Charleston.

Heureusement que le soleil se fait voir aujourd'hui. La nature, parée de sa robe de printemps, adoucit quelque peu le sévère aspect du dimanche ; mais quand l'atmosphère roule des nuages désordonnés et sans

couleur ; quand le vent de nord-ouest, arrivant des grands lacs glacés, vient forcer à la retraite le plus intrépide voyageur ; quand la mer mugit au loin, et sur ses bords solitaires, et sur les brisans redoutés du navigateur ; quand l'Amérique, abandonnée à toute sa disgrâce, établit une lugubre harmonie entre les sombres habitudes de ses enfans et le voile de crêpe dont la nature se plut à l'envelopper, c'est particulièrement en un tel jour qu'on pourrait dire en toute vérité : Les États-Unis d'Amérique forment le chaînon qui lie la tristesse de la terre à la tristesse des mers.

La manière habituelle de passer le dimanche, chez un peuple, indique assez positivement ses goûts et le genre de vie qui s'accorderait le mieux avec son humeur naturelle, si chaque individu se trouvait dans l'aisance au point de n'avoir pas à travailler pour vivre. Les Français le passent gaîment (quand ils peuvent) ; en Amérique, il atteint le *maximum* de l'aspect morose.

La ville de Charleston est entourée de marais au nord-est et à l'ouest. Dans l'inter-

valle qui les sépare, on a élevé des fortifications en terre composées d'un ouvrage à cornes et d'une ligne de redans dont le centre est traversé par la route de l'intérieur des terres.

Les planteurs de la Caroline émigrent dans le nord pendant l'été, pour éviter les fièvres et autres maladies qui règnent invariablement dans cette saison. A la même époque, les négocians riches quittent aussi Charleston pour aller à Philadelphie ou à New-Yorck. D'autres se réfugient à Sullivan's-Island pour y jouir de la brise du large.

J'ai déjà parlé de cet endroit de plaisance où l'on a bâti une douzaine de maisons au niveau de la mer, sur des sables dont la blancheur offense la vue, sans qu'il s'y trouve un seul arbre dont le feuillage puisse la récréer.

La Caroline forme deux états séparés: celui du nord a pour capitale Rawley, où se tiennent les sessions de la législature. Dans la Caroline du sud, la législature se rassemble à Colombia, situé dans l'intérieur.

J'ai vu ici une machine de nouvelle invention, fort ingénieuse, pour dégager le coton de sa graine. Elle n'est en usage que pour le coton de qualité supérieure, à graine verte, cultivé dans les îles qui bordent les côtes de la Géorgie et de la Caroline du sud.

Il faut plusieurs hommes pour la mettre en mouvement; on peut aussi se servir d'un cheval ou d'une chute d'eau : par ce moyen l'on peut nétoyer, en un jour, un millier de coton brut, et retirer trois ou quatre quintaux de coton pur.

Cette machine pèse trois ou quatre cents; son prix est de vingt gourdes.

Le coton ordinaire, dit *upland coton*, se nétoie de la même façon que dans les Antilles, en faisant tourner deux rouleaux en sens contraire. Un seul homme suffit à ce travail.

Cette machine ne pèse que quarante livres; le travail d'une journée ne donne que vingt-cinq livres de coton pur. Son prix est de douze gourdes.

Mercredi 16 *avril* 1817. *Charleston.*

Je dois, en conscience, dénoncer au public une abondante source d'ennui, laquelle peut, à bon titre, tenir son rang immédiatement après les trois fléaux recommandés à sa circonspection : la quatrième serait le *bal des écolières.*

Un bal de cette dénomination eut lieu hier au profit d'un des maîtres de danse de cette ville. Il se donnait dans la salle de spectacle. Dès six heures après-midi, les parens des jeunes personnes remplissaient la salle : j'arrivai à six heures et demie, au moment où la toile se levant laissa voir, au point le plus éloigné de l'orchestre, une centaine de demoiselles rangées en amphithéâtre. Le costume était blanc et assez simple, à l'exception de la chaussure exclusivement brune parsemée de paillettes, et dont l'étoffe peu ménagée augmentait encore des pieds qui eussent exigé l'effet contraire.

L'orchestre où primait le violon du maître intéressé, avait cette maigreur qui eût pu

disposer à une certaine gaîté, si l'infatigable ténacité des musiciens pendant cinq mortelles heures n'eût produit une inconcevable fatigue mêlée d'impatience et d'ennui.

Autant que je puis croire, ces messieurs avaient juré d'épuiser l'immense répertoire de tous les airs que la tradition nous a transmis, depuis *Madelon Friquet* et *Lison dormait* jusqu'à *Faire moi ton époux*, et la *Chanson que chantait Lisette*.

Au moment où l'un des airs de la sequelle tendait à sa fin et donnait l'espoir de prendre haleine, l'impitoyable chef d'orchestre le fondait dans un air nouveau, ramenant des danseuses nouvelles pour recommencer leurs petits chef-d'œuvres. Je conviens néanmoins qu'un chantre de village, le marguillier, voire même le coq, eussent été émerveillés du spectacle.

Il m'a paru que le petit progrès des pieds était aux dépens du corps, de la tête et des bras, négligés à un point qui crie vengeance.

Ce n'était pas tout que de voir le jeu des

paillettes; il a fallu essuyer la bordée des arcs de feuillages, couronnes et guirlandes de longueur, dessinées en ronds, en quadrilles, en rayons, etc., etc., etc., suivant les nobles *us*. Il est vrai que le premier acte n'a duré que cent vingt minutes, au bout desquelles la toile, tombant au bruit d'un sifflet, à double fin sans doute, j'ai eu le mot de l'énigme avec la preuve de ce que ces messieurs entendaient par ces mots qui y sont inscrits en grosses lettres :

Prodesse et delectare.

Un peu de latin ne gâte rien : c'était du moins une jolie promesse ; mais on la viole dans les villes de commerce comme ailleurs.

Tant y a qu'au second acte nous avons eu l'exacte copie du premier, avec le profit de trente minutes.

La toile baissée de nouveau, j'étais descendu pour cette fois avec le soulagement d'Atlas, qui trouverait où poser pour un moment l'épouvantable masse du globe dont ses épaules sont chargées ; mais ayant

vu que personne ne bougeait, je ne me suis plus occupé que de voir à quel degré pouvait parvenir la patience d'un public américain.

On a donc hardiment levé la toile une troisième fois; et une troisième fois, dans l'espace de quatre-vingt-dix minutes, on nous a donné la seconde copie du premier acte.

Enfin, comme il a paru à peu près indubitable qu'on le savait par cœur, ainsi que les traits, la taille, les formes, le maintien, les mouvemens de bras, de jambes et de pieds des écolières et de quelques petits débutans pour le pas d'anglaise, les bâillemens des spectateurs ayant donné le signal, un dernier coup de sifflet terminant la séance, m'a rappelé que la fin couronnait l'œuvre :

Finis coronat opus.

Vendredi 18 *avril* 1817. *Charleston.*

La salle de spectacle de Charleston ressemble extérieurement à une maison bourgeoise d'assez mauvaise apparence. Son intérieur est petit et mal disposé. Les côtés n'ont pas entre eux la distance de trois toises. Elle est composée d'un parterre à banquettes, avec galeries à l'entour, et de deux rangs de loges plus que suffisans pour les amateurs en résidence ou étrangers. Elle est située dans Broad-street, à une extrémité de la ville, où elle se présente tout de travers.

Dans la même rue, à peu de distance, est le Waux-Hall, nom pompeux donné à un enclos d'un tiers d'arpent, comprenant un café, des bains, et quelques toises carrées en gazons formant le jardin public.

C'est encore dans Broad-street que se trouve le Court-house, où siégent les tribunaux.

Le second étage de cet édifice a été destiné à la bibliothèque publique. Elle con-

tient plusieurs salles, dans l'une desquelles est une imitation de l'Apollon du Belvédère que la décence a voilé en partie d'un papier gris capable de résister à tout le charme d'une Madeleine, si la copie avait, comme l'original, le *flatus divinus*.

Cette bibliothèque est ouverte chaque jour au public depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures. Elle peut contenir vingt ou vingt-cinq mille volumes.

La banque de l'état de la Caroline du sud est vis-à-vis. L'édifice qui la renferme et porte son nom, n'a rien de remarquable ; le son des piastres résonne à la ronde ; ces malheureuses créoles du Mexique et du Pérou ne sortent plus de ces banques une fois qu'elles y sont entrées ; leurs coffres-forts sont pour elles les profondeurs du Ténare :

Nec datur ulli revocare gradum.

Ce bruit continuel des espèces rappelle assez le tapage de la montagne en travail : la banque, au bout du compte, accouche d'un

sale chiffon qui va se déchirer entre les mains des poissardes : c'est le *ridiculus mus* de la fable.

Ce n'est pas tout que de faire résonner l'argent aux oreilles d'un public affamé de numéraire ; il serait bon d'en régaler un peu sa vue après une si douloureuse privation :

> Segniùs irritant animos demissa per aures
> Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.........

Le bien est toujours lent à s'opérer : il faut convenir néanmoins qu'on vient d'effectuer un grand *improvement*, en fait de papier de banque, en mettant en circulation des notes qui ont cours dans les divers états de l'Amérique. Le voyageur éprouvait des difficultés et des pertes considérables avant cette amélioration si ardemment désirée. J'eusse éprouvé moi-même, dans mon excursion à l'ouest de la Virginie, l'été dernier, de nombreuses vexations provenant de la difficulté du change des billets à cette époque, si je n'avais pris très-sagement le parti d'acheter, à dix-huit pour cent de perte, le numéraire

dont je prévoyais avoir besoin ; c'est un merveilleux passe-partout, et la meilleure lettre de recommandation est d'en donner quand la loi autorise à payer en papier.

Les Français qui sont ici ne sont point heureux : la plupart viennent de Saint-Domingue. Ceux qui arrivèrent avec quelques moyens, avaient l'habitude du luxe. Espérant de rentrer d'une année à l'autre, ils vécurent suivant leurs premières habitudes, tant il est difficile d'y renoncer. Le temps a dévoré jusqu'à leur espérance dernière. Les autres, arrivés en naufragés, n'ont trouvé à la Caroline qu'un pays dur, où c'est beaucoup faire que de pouvoir suffire à vivre au jour le jour, en attendant qu'une maladie vous arrière pour trois années. Les marchands de rigaudons, deux ou trois croque-notes, et autant de *tueurs par conjectures*, ont seuls fait fortune.

Dimanche 20 avril 1817. Charleston.

La Caroline est peu sujette aux tremblemees de terre; mais il se passe difficilement dix années sans qu'on éprouve des ouragans. Il est remarquable que ceux qui ont eu lieu dans le cours du siècle dernier se sont fait sentir, sans exception, dans les premiers jours de septembre. Les plus terribles furent ceux de 1713 et 1754. L'île de Sullivan est ordinairement submergée par l'effet de ces ouragans. Quatorze chasseurs y furent noyés en 1754; beaucoup de personnes des premières maisons de Charleston y coururent de grands dangers en 1804.

On n'est pas moins adonné aux liqueurs spiritueuses à la Caroline que dans les autres parties de l'Amérique. Il en résulte fréquemment des querelles d'où naissent des duels. Le spadassinage s'accommode à merveille de l'effervescence des têtes dans les climats chauds.

Les fortunes doivent être fortement sujettes aux vicissitudes dans un pays où les propriétaires usent volontiers de tout le

crédit qu'ils peuvent avoir, où le négociant se livre passionnément à des spéculations illimitées, quels que soient les hasards de la mer, les chances de hausse et de baisse, les nouvelles inattendues, et enfin les décrets des puissances européennes dont la réaction se fait si vivement sentir dans le commerce des États-Unis.

Les lois relatives aux débiteurs facilitent et encouragent prodigieusement la mauvaise foi des banqueroutiers. Un homme, usant de son crédit, lève des marchandises pour une somme considérable; il déclare ensuite son bilan, n'offrant rien à ses créanciers; il est mis en prison, mais il a pris les mesures nécessaires pour assurer sa proie; il abandonne à ses créanciers toute sa propriété qui ne consiste qu'en des guenilles qu'on trouve chez lui, et dans l'instant il est mis en liberté.

La chasse est un des grands plaisirs des Caroliniens. Les chasseurs forment des *clubs* dans chaque district, et quelquefois ils s'y rassemblent à des repas où ils n'ont pas moins de plaisir à sabler le champagne qu'à

se dessécher dans leurs plaines de sable. Ces chasseurs sont extrêmement adroits au tir à cheval, par l'habitude qu'ils en ont dès leur jeune âge. Le pays fourmille de tireurs exercés ; en temps de guerre, le gouvernement pourrait trouver en eux d'excellens *rifle-men.*

Les planteurs (c'est ainsi qu'on désigne ici les grands propriétaires de terre) forment la haute classe des citoyens à la Caroline. Au moment actuel ils jouissent d'une grande aisance, leurs denrées se vendent avec avantage. Ils ont chez eux, en abondance, les choses nécessaires à la vie; le crédit et la considération sont à la fois le résultat de leur fortune et de leur mode de vivre.

Les fermiers jouissent peut-être d'une plus grande somme de bonheur, par cela même qu'ils vivent sans pompe et sans éclat. Ils ont peu d'esclaves; blancs et noirs travaillent ensemble, à peu près au pair; leurs revenus sont bornés; mais la vanité ne disposant point de leurs bourses, ils y trouvent

toujours des réserves contre les événemens imprévus.

Ceux qu'on nomme *cottagers* sont des campagnards isolés, vivant au jour le jour sous le chaume de leurs petites cahutes. Ces derniers n'ont point d'esclaves, et leur temps se passe assez misérablement entre les assauts d'un climat dur, les rigueurs d'une terre insalubre, le denuement absolu de moyens, et la privation de tous les avantages qu'offrent les villes.

Il existe une autre espèce de gens de campagne qu'on nomme *squattero*, ce sont des chasseurs vagabonds; ils s'établissent sur des terres sans valeur, pillent et volent à droite et à gauche. Lorsqu'ils ont porté leurs méfaits à un certain point, ils décampent comme l'arabe nomade, et vont recommencer ailleurs le même train de vie. Le mal est devenu assez sérieux pour que l'on en soit venu à leur envoyer des missionnaires pour les ramener à un genre de vie régulier.

Mardi 22 avril 1817. *Charleston.*

A Charleston, comme partout ailleurs, les belles femmes sont rares, mais on y voit de fort jolies demoiselles ; à peine âgées de vingt ans, ces roses se fanent avec une étonnante vitesse, semblables aux fleurs du nord transplantées sous le feu des tropiques.

Ce qui leur donne l'avantage de la grâce sur les femmes des provinces plus septentrionales, c'est qu'elles ont généralement le pied moins grand que ces dernières. Mais, quoique le climat ne tende nullement à favoriser l'embonpoint, la crainte d'engraisser les assujétit à la manie de prendre divers moyens pour éviter ce prétendu inconvénient ; en conséquence, ces dames ont pris la douce habitude de se régaler, en mangeant de la craie et buvant du vinaigre.

Du reste elles sont sages et vertueuses, et douées de cet heureux instinct qui, dans l'âge même des passions, les soumet au sentiment de leurs devoirs comme épouses, et les y attache invariablement. L'unique

charme de la vie, ou du moins le premier pour elles, est de s'étudier à faire le bonheur d'un mari, et de ne connaître d'autre volonté que la sienne.

Leur costume est élégant sans recherche extraordinaire. C'est un mélange des modes de Londres et de Paris, avec préférence marquée pour ces dernières.

Parmi les arts où les Américains réussissent le mieux, on peut citer les arts mécaniques, la menuiserie, et la construction des vaisseaux, particulièrement ceux du commerce.

Ils excellent surtout à faire des goëlettes où l'agrément des formes s'unit à une extrême célérité. Aussi les négocians de la Havane, qui font la traite des noirs à la côte d'Afrique, ne manquent-ils pas de s'en procurer à quelque prix que ce soit, à peu près sûrs d'éluder par ce moyen la vigilance et les poursuites des croiseurs anglais.

Ce fut vers 1740 que l'on s'occupa pour la première fois de construire des vaisseaux dans la Caroline.

Outre les ports dont j'ai déjà parlé, de la

Caroline du sud, cette province compte encore celui de George-Town. Sa population est au-dessous de mille habitans blancs. Il est situé par 33 degrés 40 minutes de latitude nord.

La ville qui porte le nom du général Lafayette (toujours en grande vénération chez les Américains) est dans l'intérieur de la Caroline du nord, sur Cap-Fear-River.

La route de Charleston à Augusta court parallèlement à la côte jusqu'à Beaufort, petite ville de l'intérieur de la Caroline du sud, d'où elle prend la direction de l'ouest-nord-ouest pour conduire à Augusta, seconde ville de Géorgie, sur la rivière de Savanah. D'Augusta on va par terre à Pensacola, ou à la Mobile, ou à la Nouvelle-Orléans; le voyage se fait sans le moindre danger à travers les peuplades indiennes. On y emploie vingt jours à cheval.

Les milices de la Caroline se montent à quarante mille hommes.

Elles se composent de deux divisions formant neuf brigades.

On y compte trente-neuf régimens d'in-

fanterie, huit régimens de cavalerie et un régiment d'artillerie.

Jeudi 24 avril 1817. Charleston.

On donnait hier soir, pour le bénéfice de mistress Waring, première actrice du théâtre de Charleston, un mélodrame intitulé *la Forteresse.*

Quoique je n'eusse aucun doute que je m'ennuierais fortement à cette représentation, ne voulant pas quitter le pays sans avoir assisté une fois au spectacle, j'y ai porté mon humble offrande, très au fait de la duperie de mon marché et de la dose largement soporifique dont il faudrait m'accommoder en échange.

Arrivé le premier dans la salle, je me suis placé de manière à voir défiler successivement toutes les dames; et, quoiqu'il y en eût un très-grand nombre, je n'ai rien vu de joli ni de distingué. L'apparence, quant à l'ensemble des spectateurs, était celle d'un de nos petits spectacles du boulevard ou de la rue Saint-Martin.

Il y avait là sans doute de très-honorables membres ; mais, quoique certains d'entre eux aient, à mes yeux, un prix infini, j'éprouve de vifs regrets lorsqu'ils se présentent sans tête, offrant aux regards attristés un corps mutilé, honteusement privé de sa plus noble partie, de ce miroir de l'ame que la Divinité se plut à former d'après son image.

Il n'y a ni bon ordre ni police dans un spectacle américain : l'arrière-partie des premières loges, au lieu d'être fermée, comme c'est l'usage partout, n'a qu'une demi-clôture qui offre, à trois pieds et demi de haut, un point d'appui au premier venu qui vient se placer derrière vous, et vous incommoder d'autant mieux que la plupart des honorables membres, à peine guéris de paralysie, usent assez grossièrement de facultés nouvelles pour eux, sans pouvoir les modeler d'après le jugement du *sensorium*, de cette partie pensante, de cet organe-roi, d'où découlent et la douceur des mœurs, et la délicatesse des procédés, et le sentiment des convenances, et le raffinement

des manières, et le plus haut point du savoir-vivre.

Enfin la toile s'est levée : un acte assommant s'est passé à entendre prononcer, avec un accent lamentable, cette exclamation: *O harris!* Ajoutez à cela des peintures de prisons, des bruits de chaînes et de cloches, des geoliers, des soldats, des ivrognes, le galimatias des pensées et un immense tas d'invraisemblances absurdes, on aura un échantillon de ces monstres qui, dans tous les pays, font naître l'admiration de la multitude et ses applaudissemens déhontés.

J'éprouvais de fortes envies d'échapper au dégoût et à l'ennui qui s'attachent à ces sortes de spectacles; ce que je ressentais pourrait se comparer à ces atteintes du mal de mer, à ces soulèvemens d'estomac causés par le tangage, au moment où l'on sent qu'il va y avoir impérieuse nécessité d'épancher sa bile.

Quoi qu'il en soit, la patience venant à bout de tout, nous avons enterré la pièce.

Dans l'entr'acte, à ma grande satisfaction, une jeune fille a dansé, non dans le

costume des nymphes de Therpsicore, mais à peu près vêtue en uniforme du sérail d'Ispahan ; un large pantalon servait de garantie à la pudeur des belles trans-atlantiques.

La seconde pièce, intitulée *Love laughs at Lock-Smiths* (*l'Amour se rit des verroux*), promettait quelques scènes plus gaies en compensation; mais si la tristesse des Américains est solidement conditionnée, leur gaîté n'a qu'un souffle de vie.

En général, il n'est rien au monde qui soit de nature plus revêche que le plaisir. Bien fou qui se flatte de l'attirer à commande; il aime à se présenter à l'improviste, à chercher qui le fuit, semblable à ces charmantes femmes dont il est la plus séduisante image.

Samedi 26 *avril* 1817. *En rade de Charleston.*

A six heures et demie du soir, après des courses tuantes, par des chaleurs et une

poussière excessives, je me suis embarqué sur le brick le *Jeune Jacob*, capitaine Henry.

Quelque chose que j'aie pu dire sur les Américains concernant la politique ou relativement aux mœurs de la masse qui, dans aucun pays, n'est exempte de graves défauts, je me plais à rendre justice aux personnes d'une certaine classe en Amérique. J'ai eu l'avantage d'en connaître de très-recommandables et desquels j'ai grandement à me louer, tant au nord que dans la Caroline; mais j'avoue que les habitans de ce dernier état m'ont paru sous un point de vue très-avantageux.

Il est facile d'observer que leur caractère dévie sensiblement de celui qui semble appartenir, généralement parlant, au peuple américain.

Le climat chaud de la Caroline a dû nécessairement influer sur le moral des habitans de cette province comme sur ses productions. Celles-ci diffèrent totalement de celles du nord ; et si la différence est moindre

relativement aux hommes, encore se fait-elle voir facilement aux yeux de l'observateur.

Ceux que j'appellerais ici les *gentlemen*, en dépit de la république, n'ont point cette teinte morose que l'on peut reprocher à ceux des états du nord. Leur air est franc et ouvert. La politesse a fait parmi eux de très-grands progrès. Les traits généreux leur sont familiers; ils sont hospitaliers à la campagne, sociables et obligeans en ville: ce sont presque les seuls Américains à qui le rire soit naturel et familier; je pense même que les nuances que le temps ne peut manquer d'amener encore parmi eux seront toutes à leur avantage.

Ce m'est une tâche bien douce de consigner ici mes sentimens de gratitude à MM. le major Garden, les docteurs Read et Findnay, MM. Kennedy, de Saussure, et beaucoup d'autres de mes anciens compagnons d'armes dans la guerre de l'indépendance.

Dimanche 27 avril 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

A six heures le pilote monte à bord et nous sommes sous voile. Légère brume, les vents à l'ouest.

A huit heures et demie nous jetons l'ancre devant la *light-house*, la marée descendante ne laissait que onze pieds d'eau sur la passe.

Je contemple des rivages que vraisemblablement je ne reverrai jamais, et je n'en éprouve aucun regret; ayant les yeux trop dessillés sur l'état physique et moral de l'Amérique.

A midi précis nous levons l'ancre, pas un homme de l'équipage qui puisse comprendre les commandemens du pilote; ils eussent été fort empêchés les uns et les autres, si je ne me fusse trouvé là.

Le pilote nous quitte à deux heures; notre navigation commence sous d'heureux augures; le cap à l'est-sud-est; la terre est hors de vue. Notre équipage n'est cependant pas des meilleurs : il a fallu prendre les

premiers venus qui se sont présentés, le navire ayant perdu tous ses matelots par la désertion.

Il y a dans les ports américains un embauchage qui s'exerce particulièrement envers les marins français; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, désertent d'eux-mêmes, par le seul attrait de la liberté dont ils se flattent de jouir en touchant la terre des États-Unis; ils songent qu'ils ne seront plus sujets à être classés pour le service du gouvernement. Les autres trouvent des gens qui les séduisent et leur font croire que, par cela seul qu'ils abandonneront leurs vaisseaux et qu'ils prendront résidence en Amérique, ils seront les plus heureux êtres du monde. Mais le matelot n'est bon qu'à l'état de matelot : à peine livré à lui-même à terre, il y sent le poids de l'existence, son heureuse incurie l'abandonne; il ne sait comment suffire aux besoins de la vie, particulièrement dans un pays où tous les travaux de la basse classe appartiennent exclusivement à la race noire et à celle de couleur,

L'ignorance de la langue est un surcroît d'embarras ; l'insalubrité du pays et la cherté de tous les objets y ajoutent encore. Ces marins déserteurs s'aperçoivent bientôt qu'ils se sont fourvoyés. Ils se cachent jusques au départ de leurs navires; leurs bâtimens une fois partis, ils se montrent hardiment; personne ne peut rien sur eux: ils profitent alors du manque d'hommes qu'éprouvent certains navires en partant pour exiger des prix excessifs pour leurs services; et, s'ils ne trouvent point à se placer, leur dernier ressource est de monter à bord des corsaires-pirates et de s'y vouer aux métiers de brigands et d'écumeurs de mer.

Lundi 28 *avril* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

A midi, 32 degrés de latitude nord, 78 degrés de longitude ouest, méridien de Greenwich; vents de nord-est; le cap au sud-est-trois-quarts d'est.

Hier soir nous fûmes assaillis d'un orage violent qui se prolongea pendant une partie de la nuit.

Le mal de mer m'a fortement incommodé et me tient encore rigoureusement à jeun. Les mauvaises odeurs dont les cabanes sont imprégnées ne contribuent pas moins que le tangage à ces soulèvemens de cœur dont on a tant à souffrir pendant les premiers jours de navigation.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.

Je dirai donc que les Français n'ont pas toute la propreté possible à bord de leurs vaisseaux; ils sont en cela fort en arrière des peuples de Nord, et je pourrais, sans injustice, étendre le reproche jusqu'à la tenue des maisons, en France, généralement parlant, car les exceptions ne font rien à la règle. Malheur à celui qui est tant soit peu délicat et habitué à vivre convenablement! il sera révolté de la manière dégoûtante dont on tient les hôtels publics à Paris

et dans toute la France, malgré les prix arbitraires que messieurs les aubergistes se permettent d'exiger de leurs victimes.

Je dirai donc que notre équipage n'est pas de ces meilleurs, et que je souffre d'avoir à comparer nos matelots avec ceux d'Angleterre et d'Amérique. Je conviens que ce n'est pas le moment d'établir une comparaison; je sais qu'il ne s'en est point formé du temps de la grande nation; que ceux des corsaires, comme les marins de nos vaisseaux de ligne, finissaient par s'agglomérer sur les pontons anglais, d'où ils ne sortaient que pour être débarqués perclus à Morlaix. Je sais que nous en avons eu d'excellens, et qu'il n'en est pas au monde de plus lestes et de plus intrépides que ceux du pays basque; mais néanmoins, à nombre égal et en supposant les bonnes époques, je ne serais pas éloigné de penser qu'il s'en trouverait en plus grande quantité d'inférieurs parmi les nôtres que parmi les Anglais ou les Américains.

Avec l'idée que les Français ont une grande vivacité naturelle, on est désagréable-

ment surpris de voir la gaucherie et l'air endormi de nos hommes de mer; on a aussi la très-mauvaise habitude d'en employer que l'âge rend extrêmement propres au service des dieux lares.

Enfin, ce que j'en dis ne provient que du sentiment pénible que j'éprouve en voyant ceux de ma nation inférieurs en quoi que ce puisse à leurs rivaux; mais il est impossible de fermer ses yeux à l'évidence.

Qui voudrait croire qu'un peuple renommé pour l'esprit serait, en politique, d'une stupidité qui passe tout ce qu'il est possible de croire? qui pourrait se persuader que des hommes, nourris dans une juste animosité envers les Anglais, saturés de l'histoire de leurs méfaits, des récits de leur insolence innée, des torts de leurs pères envers nos pères, héritiers de la haine des générations, et eux-mêmes vexés et humiliés par ces arrogans insulaires, aient eu la lâcheté de ne point passer la mer pour les attaquer dans leur île, quand le succès était infaillible et quand il y allait de l'empire du monde entier?

Qui croirait que je fus le seul qui élevai la voix pour proposer la descente il y a vingt ans, que j'en réitérai plusieurs fois la proposition, que j'en indiquai les moyens que j'imprimai pour les mettre au jour, que je trouvai des ennemis dans les premiers hommes de l'État, que mes ouvrages furent saisis, les presses arrêtées, etc., et tout cela pour faire enterrer six cent mille soldats en Espagne, trois cent mille en Russie, des millions en Allemagne, en Italie, en Egypte, en France et dans la Vendée?

Tu l'as voulu, Georges Dandin!

Mardi 29 *avril* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Les vents ont passé à l'est et nous sont contraires. Nous portons le cap au sud-sud-est, filant trois nœuds, avec beau temps.

A dix heures, passé près d'un brick anglais courant au nord.

A midi, nous avons viré de bord pour courir au nord-est-quart de nord. La

hauteur a donné 31° 14′ de latitude et 77° de longitude occidentale, méridien de Greenwich.

Il n'y a qu'un seul passager avec moi sur le navire où je suis ; la traversée sera triste et longue, notre direction se trouvant au sud-est, dans la saison où les vents viennent de cette partie ou de l'est ; notre navigation se fera long-temps *au plus près ;* le passage des Bermudes ne se franchit point impunément. J'ai souvent parlé de cette dure latitude redoutée des marins, comprise entre le trente-troisième et le vingt-septième parallèle nord. Mais quel inconvénient peut effrayer, quel malaise n'est aisément supporté avec l'espérance de retrouver des amis dont le front rayonnera de joie en nous revoyant après une pénible absence, après de nombreux dangers et la dure privation de leurs consolantes nouvelles?

Ce plaisir sera si vif pour moi, qu'en cette considération j'ai retardé celui que j'éprouverai en revenant en France, où j'aurais pu être en moins de temps, partant de Charleston, que je ne serai vraisemblablement de

ce même port à la Guadeloupe, où je me rends.

Je puis donc sourire aux Alcyons vêtus de deuil, aux vastes plaines de la Solitude, aux vents déchaînés, aux brisans colères, aux forbans spoliateurs, à toutes les misères amoncelées sur de chétifs navires, comme le fort sourit à l'impuissance du faible : la nature les a soumis au courage dans le classement de ses lois immuables. Ainsi l'impérissable magie qui s'attache aux sceptres des rois est appelée à triompher dans la longue série des siècles à venir, des sifflemens et du venin des serpens philosophes, de la sape ténébreuse de la gent comique, de la fureur plébéienne et des paroles perfidement emmiellées du partisan des idées libérales!

O rus! quando te aspiciam?

Mercredi 30 avril 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Les vents continuent à nous contrarier; ils soufflent de l'est-sud-est; forte brise. Nous portons le cap au nord-est; les riz pris dans les huniers, les perroquets serrés.

A midi, 32 degrés 20 minutes de latitude nord, et 76 degrés 30 minutes de longitude ouest, méridien de Greenwich.

A six heures, forte mer, brise carabinée, temps couvert.

On vire de bord, et l'on porte le cap au nord.

Tout annonce que la traversée sera longue; il faut s'armer de patience.

Labor improbus omnia vincit.

Jeudi 1er mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Depuis hier soir, temps affreux, coup de vent d'est, mer extrêmement dure, temps couvert, grains violens. Nous sommes à la

cape, tout sens-dessus-dessous dans le navire.... Misères humaines encore mieux conditionnées que celles dont lord.... fut témoin aux fêtes, à la comédie, au bal, dans les festins, etc., etc.! Pas moyen d'écrire!

A six heures après-midi, les vents passent au sud; nous portons le cap à l'est.

Quel premier de mai! Comment s'attendre à trouver un ciel si affreux aujourd'hui, par 52 degrés de latitude, quand la nature déploie tant de richesses à 20 degrés plus au nord?

Je me rappelle d'un délicieux village situé à l'entrée de la forêt de Mormale, près le Quesnoi, dans le Hainaut. Ce village se nomme le *Joli-Mai*. Les maisons des paysans y sont propres et commodes. Des prairies les environnent de toutes parts, mêlées de vergers embouquetés avec un art qui n'appartient qu'à la nature.

C'est le temps de la *kermès* dans ce village; elle dure huit jours: on s'y rend de toutes parts. Aux fleurs de la prairie viennent se mêler à l'envi les boutons de roses des campagnes voisines; on danse jour et nuit; l'air

retentit du doux son des chalumeaux et des instrumens champêtres, en même temps qu'il est embaumé du parfum des fleurs et de l'haleine des zéphyrs ouvrant la voie aux grâces et aux amours.

Vendredi 2 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Temps épouvantable ; la mer au *maximum* de sa fureur ; vents déchaînés....

Quos ego !......

........Sed motos præstat componere fluctus.

Des torrens de pluie nous inondent, même dans nos cabanes ; le tangage et les roulis ne permettent pas de bouger sans s'exposer à se casser le cou ; un ciel disgracié nous enveloppe de son ombre ; les sabords de la chambre sont fermés ; on ne peut dire où l'on en est du jour ou de la nuit.

Nox atra cavâ circumvolat umbrâ.

Samedi 3 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

J'ai vu aujourd'hui, plusieurs fois et de près, une énorme baleine.

Ce matin, vers sept heures, le soleil a paru et nous a donné, pour un moment, l'espoir d'une belle journée; mais, à huit heures, le ciel s'est obscurci, les grains nous ont inondés de nouveau, et la mer, qui s'était un peu calmée, a repris toute sa furie première.

A midi, point de hauteur; plusieurs trois-mâts sont en vue, paraissant et disparaissant avec la lame. La fatigue, les tourmens et les dangers s'amoncellent sur nos têtes.

Au milieu de ces désolations, j'ai perdu un charmant oiseau que j'apportais de la Caroline.

Dimanche 4 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

La nuit a été horriblement dure et fatigante. L'état de malaise où je suis m'empêche de m'apercevoir de l'extinction totale du feu de la cuisine.

Le principal désagrément provient de l'incomparable saloperie du navire où je suis. Il est français ; malheureusement ils pèchent presque tous par le défaut de propreté.

A ce honteux inconvénient se joint encore celui d'une vilainie crasse. Le capitaine n'a fait aucune provision : trente œufs gâtés, vingt poules malades et du salé, voilà tout ce qui est à bord, pour le prix des gourdes dont le paiement est exigé d'avance.

Que de privations à joindre à celles dont je viens de parler ! mais le vin est tiré ; il faut le boire.

A six heures du matin, le temps, de même qu'hier, a paru vouloir se remettre un peu

au beau ; le soleil a brillé pendant quelques minutes ; mon cardinal unique l'a chanté ; mais, une heure après, le ciel s'est encore couvert, les nuages ont vomi des torrens de pluie, et le navire a recommencé sa danse, accompagné de ces maudits oiseaux de deuil dits *sataniques*, dont nous ne pouvons nous défaire, et qui voltigent sans cesse dans nos eaux.

A midi, le soleil ayant reparu faiblement, on a pris hauteur tant bien que mal ; nous étions par 34 degrés 20 minutes de latitude nord, et, suivant mon estimation, par 75 degrés de longitude ouest, méridien de Greenwich.

Le capitaine se croit plus dans l'ouest ; mais il a oublié de calculer le courant de *Gulf-Stream* portant au nord-est, vers le point où nous sommes ; ce courant n'est point indiqué sur les cartes qu'il a apportées de Bordeaux, comme les plus nouvelles qu'il y a pu trouver ; elles datent de.......... 1778 ; elles étaient considérées comme antiques au temps où nous vînmes aux États-Unis en 1782 : nous

avions alors celles qu'avait levées le marquis de Chaburt, académicien et marin des plus distingués. Il commandait le vaisseau le *Saint Esprit*, de 80 canons.

Lundi 5 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Les vents s'obstinent à nous contrarier; ils soufflent encore de la partie de l'est. La mer est dure à l'excès. Nous avons cependant la consolation de voir le soleil aujourd'hui.

Point d'autres voiles que la misaine et le grand hunier amené sur le ton et les ris pris.

A midi, nous étions par 33 degrés 56 minutes de latitude nord, et je suppose par 74 degrés 45 minutes de longitude ouest, méridien de Greenwich.

est passablement désagréable au vingtième jour de traversée. Mais il faut bien vouloir ce qu'on ne peut empêcher, et se persuader, s'il est possible, que tout est pour le mieux. A sept heures, les vents passent au nord, et nous virons de bord, portant le cap à l'est.

Samedi 17 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Nous avons continué notre route à l'est toute la nuit, mais avec peu de vent, filant à peu près une lieue à l'heure. Ce matin deux nœuds seulement; temps doux, belle mer, à la houle près, reste de la forte brise d'est qui a précédé.

A midi, 29 degrés 14 minutes latitude nord, 63 degrés 30 minutes longitude ouest, méridien de Greenwich.

Toute la journée s'est passée en calme plat.

Dimanche 18 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Point de route cette nuit, faute de vent. Ce matin, vers huit heures, la brise s'est levée au sud-est, très-faible; nous avons le cap au nord-est quart de nord, filant deux nœuds et demi. La traversée se traîne en longueur d'une manière fatigante; et malheureusement, ce sont de ces choses sans remède.

Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

A midi, 29 degrés 8 minutes latitude nord, longitude 63 degrés 25 minutes ouest du méridien de Greenwich.

Vers midi et demi, la brise a pris plus de force, variant par momens du sud-est au sud-sud-est, et permettant de porter le cap tantôt au nord-est, tantôt à l'est.

A quatre heures, le soleil se cache; ciel chargé de nuages; notre espoir de voir passer les vents dans la partie de l'ouest est frustré à chaque moment.

Lundi 19 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Les vents nous ont servi toute la nuit; la marche a été de quatre à cinq nœuds jusqu'à six heures du matin, le cap à l'est quart sud-est, bonne route. La brise alors a faibli, le sillage borné à deux nœuds et demi. Horizon gras, soleil voilé, grains passagers, flots amollis.

A midi, point de hauteur; vent de sud, petite brise, quatre nœuds; le cap à l'est quart sud-est; latitude présumée, 29 degrés 10 minutes nord; longitude, 61 degrés 46 minutes ouest du méridien de Greenwich.

A quatre heures, forte brise de sud-sud-ouest, cinq nœuds.

Mardi 20 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Bonne route toute la nuit dernière, le cap à l'est, filant de quatre à cinq nœuds.

Ce matin, beau temps, vent de sud-sud-est, bon frais, cap à l'est; *au plus près*, quatre nœuds.

A midi, 29 degrés 30 minutes latitude nord; longitude, 60 degrés ouest du méri-ridien de Greenwich.

Après-midi, temps couvert, orage, grains, grosse mer, les vents au sud-sud-ouest, le cap au sud-est.

Mercredi 21 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

La nuit a été extrêmement dure; nul moyen de reposer dans une méchante cabane, où l'on est, vingt fois par minutes, chaviré de *tribord* à *bas-bord* par le roulis provenant de la force des lames et de leurs assauts continuels dans la marche *au plus près*.

La navigation des États-Unis d'Amérique aux îles Antilles est détestable, en ce qu'on a sans cesse à lutter contre le vent et durant un très-long espace de temps. Depuis vingt-cinq jours que nous sommes en mer, à peine

avons-nous fait les deux tiers du voyage; et, dans ce même laps de temps, nous eussions fait la traversée de Charleston en France.

Aujourd'hui, les vents ont *adonné*; ils sont au sud-ouest; nous portons le cap au sud-est quart de sud, *au plus près*, filant trois nœuds, beau temps, mer modérée, petit frais.

A midi, 29 degrés 30 minutes nord; longitude occidentale, 59 degrés ouest du méridien de Greenwich.

A quatre heures après midi, le temps se couvre de nouveau, la brise mollit et se hale vers le sud; horizon gras, menaces de grains, marche ralentie; deux nœuds.

Jeudi 22 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Temps maussade, point de soleil, horizon gras; atmosphère humide, brise mourante, marche réduite à un nœud, perdu par la dérive, le cap au sud-sud-est.

A midi, 28 degrés 59 minutes latitude

nord ; longitude occidentale, 58 degrés 15 minutes, méridien de Greenwich.

Après-midi, grains continuels, brise et calme tour à tour.

Vendredi 23 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Nous avons fait peu de route cette nuit. Aujourd'hui calme; le navire ne file pas un nœud.

Les dorades, les oiseaux de mer, et même le soleil que nous voyons, ne nous dédommagent point du vent qui nous manque. Ce voyage n'aura point de fin !

A midi, 28 degrés 35 minutes de latitude nord ; longitude occidentale, 57 degrés 40 minutes, méridien de Greenwich.

Pour aller des États-Unis aux Iles-du-Vent, on cherche d'abord à s'élever dans l'est en gagnant plusieurs degrés de longitude au vent de l'île, où l'on doit se rendre. Si c'est à la Martinique ou à la Guadeloupe, on va *tropiquer* vers les cinquante-huitième

ou soixantième degrés de longitude, afin de n'être point contrarié par le vent du sud-est, le plus contraire que l'on ait à craindre dans ces parages, où ils règnent constamment au nord-est ou à l'est; l'on porte ensuite le cap au sud pour aller se mettre en latitude du point de destination ; rendu à ce degré, il ne reste qu'à diriger droit au port.

Toute la journée s'est passée en calme plat.

Samedi 24 mars 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Très-petite brise de nord-est, beau temps, le cap au sud-sud-est, deux nœuds.

Nous avons pris, ce matin, quatre dorades : la première avait dans le corps un poisson-volant que l'on a mis à l'hameçon, et qui, successivement avalé par deux autres dorades, nous est revenu avec elles.

A midi, 28 degrés 19 minutes latitude nord ; longitude, 57 degrés 30 minutes ouest du méridien de Greenwich.

Dimanche 25 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Enfin, nous avons atteint les vents alisés, et les plus favorables pour notre destination, ceux du nord-est. La brise avait un peu fraîchi cette nuit ; elle s'est soutenue au même degré jusqu'à dix heures ce matin, où elle a faibli. Nous n'avons cependant jamais filé cinq nœuds dans cet intervalle, tant le navire marche mal et tant on a mis de maladresse en le surchargeant de l'avant, ce qui lui fait perdre un temps prodigieux à plonger au lieu de filer, outre que ses mouvemens de tangage en deviennent extrêmement durs et désagréables.

Le temps est légèrement couvert, mais la température est tout-à-fait douce ; c'est celle de la zone favorite et aussi la plus rapprochée du soleil.

Ainsi l'enfant gâté, sous le toit paternel,
Jouit seul du sourire et des dons de sa mère,
Quand ceux du même sang boivent la coupe amère ;
Triste apanage du mortel !

Nous n'avons plus que du beau temps à espérer jusqu'à la fin du trajet; en cela, il diffère totalement du voyage de la vie, où les plus beaux jours s'écoulent avec tant de rapidité, à l'heureuse époque où tous les avantages se réunissent pour l'enchanter: la santé, la jeunesse et l'espérance, cette tenace divinité qui ne lâche prise qu'à la mort. Les anciens la représentaient vêtue d'une tunique extrêmement fine qu'elle retrousse de la main gauche, afin de n'en pas être retardée dans sa marche; car elle est sans cesse en action; il est de sa nature de ne jamais s'arrêter. Elle tient une fleur dans sa main droite; allusion ingénieuse aux rians projets dont elle aime à se bercer; image trop vraie du peu de durée des jouissances auxquelles elle s'attache.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit! subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.
VIRG. *Georg.* lib. III, v. 66 et s.

A midi, 26 degrés 40 minutes de latitude nord; longitude, 57 degrés 30 minutes

ouest du méridien de Greenwich; 60 degrés ouest du méridien de Paris.

Lundi 26 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Ce matin, ciel couvert et grains, calme jusqu'à dix heures; les vents alors se sont levés au sud-est, nous forçant de tenir *le plus près*, le cap au sud-sud-ouest. Un quart-d'heure après, calme de nouveau.

Notre route est de pièces et de morceaux. Je n'ai jamais été aussi contrarié dans cinquante ou soixante traversées que j'ai faites. Il y a un mois que nous sommes en mer, et il nous reste encore plus de dix degrés à faire.

A midi, 26 degrés 30 minutes latitude ouest; longitude, 57 degrés 35 minutes ouest du méridien de Greenwich.

Mardi 27 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Tout l'après-midi, hier, se passa en calme. Ce matin, temps superbe, vent d'est-sud-est, petit frais; le cap au sud quart sud-est; trois nœuds, très-belle mer.

Le calme d'hier nous amena un requin femelle, de neuf pieds de long; nous le prîmes sans peine, à l'aide de sa voracité; quoiqu'il se fût débattu long-temps avec une violence extraordinaire; ses pilotes étaient encore sur lui lorsqu'il fut enlevé le long du bord; ils ne l'abandonnèrent qu'en cet instant, détachés par le frottement contre le navire. Il est extrêmement curieux de voir ces petits poissons découvrir quelque morceau de viande flottant, revenir trouver le requin, et le guider vers sa pâture. Les matelots vont faire fête de sa chair qui est fort blanche; l'épine de son dos sert à faire des très-belles cannes, en passant un fil de fer dans la cavité de la moelle. Celle que le capitaine a retirée mesure près de six pieds, aussi droite que possible.

La peau du requin a aussi son utilité : on en fait des gaînes d'étuis, etc.

Tout au monde est au plus adroit ;
La force même perd sou droit
Contre l'esprit et la finesse ;
La puissance au génie étroit
Sert de triomphe à la faiblesse :
Albion ! serais-tu maîtresse
En Europe et dans l'univers,
Si le Corse, lâche et pervers,
Infâme tyran de Lutèce,
Par ignorance crasse et par scélératesse,
Ne t'eût livré l'empire et le sceptre des mers ?

A midi, latitude nord, 26 degrés 0 minutes; longitude, 57 degrés 40 minutes ouest du méridien de Greenwich.

Les oiseaux dits *sataniques* (espèce d'hirondelle de mer) nous ont tout-à-fait abandonnés; ils se tiennent particulièrement entre les 30 et 40 degrés de latitude nord.

Mercredi 28 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Vents alisés, de l'est quart sud-est; bon frais; beau temps; le cap au sud quart sud-est; trois nœuds et demi.

Nous vîmes hier des pailles-en-queue ; c'est l'oiseau des tropiques. S'il plaît à Dieu, nous passerons demain le tropique nord, après trente jours d'une assommante navigation. Il n'y a là qu'un mot :

Ab uno disce omnes.

A midi, 24 degrés 51 minutes latitude nord ; longitude, 51 degrés 51 minutes ouest du méridien de Greenwich.

Jeudi 29 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Ce matin, vent d'est modéré, très-belle journée, ciel de la zone favorite, le cap au sud-quart sud-est, de trois nœuds à trois nœuds et demi.

A midi, 23 degrés 55 minutes latitude nord, et 57 degrés 54 minutes ouest du méridien de Greenwich.

Le tropique étant par 23 degrés 28 minutes, nous ne le passerons que ce soir vers neuf heures, le navire ne filant guère que trois nœuds.

Parvenu au méridien, le soleil ne faisait, avec notre zénith, qu'un angle de deux degrés et demi, se trouvant aujourd'hui par 26 degrés 36 minutes 46 secondes nord de l'équateur.

Pour prendre hauteur en mer, on se sert communément de l'*octant*, ainsi nommé parce qu'il est la huitième partie de la circonférence du cercle, comprenant quarante-cinq degrés; mais il est divisé en quatre-vingt-dix parties, et par conséquent équivalant à un quart de cercle, à cause de la propriété commune aux miroirs qu'on fait entrer dans sa construction.

Prendre hauteur, c'est mesurer l'arc de cercle compris entre le soleil et l'horizon. Cette opération se fait au moment où le soleil passe au méridien. Le complément de cet arc est la distance du soleil au zénith. Cet angle connu, on consulte les tables de déclinaison du soleil: si cet astre est dans la partie nord de l'écliptique, on ajoute la déclinaison au nombre de degrés que mesure l'arc compris entre le soleil et et le zénith; si la déclinaison est australe, on la retranche.

Manière dont on prend hauteur à la mer.

Pour obtenir ce résultat, on commence par rectifier l'octant, en s'assurant que les deux miroirs sont perpendiculaires au plan de l'instrument. Cela fait, on le tient l'arc en bas, le plus verticalement que l'on peut; on place ensuite l'œil à la lunette ou pinnule; et, regardant l'horizon à travers de la glace posée vis-à-vis, dans l'endroit qui répond à peu près au-dessous du soleil, on fait avancer l'alidade sur le limbe : par le moyen de ce mouvement, l'image réfléchie vient se joindre à l'horizon, vu à travers le petit miroir. La hauteur de l'astre se trouve, par le nombre des degrés marqués par l'alidade, depuis le commencement de la division jusqu'au point de cette alidade qui indique zéro. La distance au zénith, qui est son complément, se compte, au contraire, de ce point zéro, de l'alidade jusqu'à quatre-vingt-dix degrés.

On commence l'opération vers onze heures et demie : quand on a placé l'image

du soleil à l'horizon, de manière que la ligne de cet horizon forme tangente au bord inférieur du disque, on observe si le soleil s'élève au-dessus de cette tangente ; dans ce cas, on l'y replace encore par un nouveau mouvement avec le limbe, et ainsi successivement jusqu'à ce que l'image du soleil plonge son bord inférieur sous l'horizon. Ce moment indique l'heure de midi : on fixe alors l'alidade au point où elle se trouve, en serrant une vis placée à son extrémité inférieure ; et, comme nous venons de le dire, elle indique sur la division du limbe la hauteur de l'astre et la mesure de l'arc entre lui et le zénith.

La hauteur observée, il reste encore plusieurs corrections à faire : on n'a encore que la hauteur apparente de l'astre ; il est nécessaire de connaître la hauteur réelle.

La première correction concerne l'*inclinaison de l'horizon de la mer.*

La première cause qui fait différer la hauteur réelle d'un astre de la hauteur trouvée par l'instrument, est la *dépression* ou l'*inclinaison* du rayon visuel de l'observateur

au plan de l'horizon ; car, lorsqu'on est élevé au-dessus de la mer, et qu'on regarde son extrémité apparente, le rayon visuel n'est pas de niveau; il est plus ou moins incliné du côté de la mer, selon qu'on est plus ou moins élevé.

Ainsi, *lorsqu'on regarde l'astre en face, il faut toujours retrancher l'inclinaison de l'horizon visuel de la hauteur observée, ou, ce qui revient au même, ajouter cette inclinaison à la distance de l'astre au zénith.*

La seconde correction provient de la *réfraction astronomique*. Cette seconde cause altère la vraie hauteur de l'astre, et le fait toujours paraître plus élevé qu'il n'est réellement.

Placez un objet au fond d'un vase, de manière que les bords du vase vous empêchent de voir l'objet; faites verser de l'eau dans le vase, vous commencerez à voir l'objet qui vous était auparavant caché.

La réfraction élève donc les astres en apparence; et on sait, par une infinité d'observations certaines, que, lorsqu'ils nous paraissent à l'horizon, ils sont réellement

environ trente-trois minutes au-dessous. Lorsque le soleil ou la lune se lève ou se couche, la partie inférieure de ces astres souffre plus de réfraction que le haut, ou paraît plus élevée à proportion; c'est ce qui est cause que ces astres prennent alors à notre vue une forme ovale.

Puisque la réfraction élève l'astre en apparence, il faut donc toujours la retrancher de la hauteur observée, ou bien l'ajouter à la distance de l'astre au zénith.

La troisième correction a lieu à raison du *demi-diamètre du soleil.*

Lorsqu'on se sert de l'octant, et que l'on aime mieux faire toucher le bord de l'image du soleil par l'horizon de la mer, que de mettre par estime le centre du soleil sur cet horizon, alors il faut corriger son observation par le demi-diamètre du soleil. On en trouve des tables dans les traités de navigation, comme aussi pour l'inclinaison de l'horizon de la mer, à raison des diverses hauteurs des vaisseaux, et pour les réfractions; mais on peut, sans erreur sensible, employer le demi-diamètre du soleil, tou-

jours de seize minutes justes, pendant toute l'année.

Lorsqu'on a observé le bord inférieur du soleil, il faut ajouter son demi-diamètre à la hauteur, ou bien le retrancher de la distance au zénith.

L'inclinaison de l'horizon, pour quinze pieds, donne 4′ 0″.

La réfraction varie suivant les hauteurs apparentes : la réfraction moyenne, pour quarante-cinq degrés, donne une minute.

On retranche ordinairement les minutes provenant de l'inclinaison de l'horizon et de la réfraction des seize minutes du demi-diamètre du soleil : c'est à peu près cinq minutes de seize ; reste onze qu'on ajoute à la hauteur. Ce qui reste en complément, ou le nombre de degrés du soleil au zénith s'ajoute ensuite à la déclinaison, si l'astre est au nord de l'équateur ; ou se retranche, s'il est au sud. Le résultat donne la latitude exacte.

Vendredi 30 mai 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Nous passâmes le tropique, hier soir, vers neuf heures. Aujourd'hui, les matelots se sont livrés à leur récréation ordinaire, lorsqu'ils se trouvent dans les parages où nous sommes. On sait qu'ils baptisent tous ceux qui n'ont pas encore passé le tropique, passagers et autres. Cette cérémonie d'usage leur vaut une petite rétribution, faible dédommagement du genre de vie pénible et anti-naturel auquel ils se sont voués. Sous l'équateur, on est sujet à un nouveau baptême, et aussi au passage du Sund, dans la Baltique et au détroit de Gibraltar, etc.

Le temps est aussi beau qu'il puisse être; mais nous n'en jouissons qu'à moitié, condamnés à naviguer *au plus près* du vent; ce qui retarde notre marche et nous assujétit à des tangages très-fatigans. L'incertitude où l'on est toujours à la mer du méridien sur lequel on se trouve, nous force à ne pas céder un mille de l'espace que nous pou-

vons avoir gagné au vent de l'île où le navire doit se rendre, afin de n'être point exposés à de grandes contrariétés en cas d'erreur dans l'estimation de la longitude, chose si commune parmi les marins. Une fois en latitude avec la Guadeloupe, à quelque distance que nous en pussions être au vent, tout nous servira pour la franchir avec célérité, les vents alisés ne variant que du sud-est au nord-est; ce qui nous permet, dans tous les cas, de cingler vent-arrière ou par la hanche, aidés par les courans et poussés par la lame.

Le vent toujours à l'est nord-est, le cap au sud quart sud-est, trois nœuds.

A midi, 22 degrés 38 minutes de latitude nord; longitude, 57 degrés 55 minutes ouest du méridien de Greenwich; ou, de Paris, 60 degrés 25 minutes ouest.

Samedi 31 *mai* 1817, *à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.*

Nous naviguons dans la plus belle mer qu'on puisse voir : les flots, devenus plus

traitables, réfléchissent l'azur de la zone torride, en le diaprant çà et là de couronnes mobilement argentées; notre marche est un peu plus vive; la lame nous prend moins de l'avant; le vent d'est, bon frais, nous permet de filer entre quatre et cinq nœuds: c'est presque le *nec plus ultrà* du *Jeune-Jacob.* L'écume jaillit autour de sa proue teutonique, et va former au loin, derrière sa poupe, une trace tourbillonnée, fragile monument de sa victoire.

Et spumas salis ære ruebant.

A midi, nous avions fait dans les vingt-quatre heures quatre-vingt-quinze milles, le cap au sud quart sud-est; la dérive n'ayant pas été de plus d'un quart dans l'ouest, la route a valu le sud plein.

La hauteur a donné 21 degrés 10 minutes de latitude nord; longitude présumée, 57 degrés 55 minutes ouest du méridien de Greenwich; ou de Paris, 60 degrés 25 minutes.

Dimanche 1er juin 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Voici le troisième nom de mois qui figure sur mon journal depuis le commencement d'une traversée qui, pour aller du vent sous le vent, ne demande pas une quinzaine. En allant dans l'ouest, l'année dernière, je songeais par avance à toute la peine et à la longueur du temps qu'exigerait mon retour en sens contraire.

Heureusement le terme approche ; la chaleur nous l'annonce, l'astrolabe le confirme, et nos désirs sont bien loin de vouloir contredire leur assertion.

O rus, quando te aspiciam !

Le temps est toujours à son *maximum* de beauté. Le jour donne brise, ciel riant, la mer comme pour une partie de plaisir, la nuit pleine lune, flots diamantés, douce haleine des zéphyrs sous le firmament le plus radieux.

A midi, 19 degrés 45 minutes de latitude nord ; longitude, 57 degrés 55 minutes ouest du méridien de Greenwich; ou, de Paris, 60 degrés 25 minutes ouest.

Lundi 2 juin 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

Nous avons fait aujourd'hui notre chef-d'œuvre, la brise ayant un peu fraîchi, comme il était probable, d'après la position du soleil à notre égard et l'effet ordinaire de la lune trente-six ou quarante-huit heures après la conjonction ou l'opposition. Le *Jeune-Jacob* a donc filé cent quinze nœuds en vingt-quatre heures. Nous gouvernons maintenant au sud, ce qui rend notre marche un peu plus facile.

En naviguant sur le même méridien, comme nous avons fait depuis quelques jours, la variation étant presque nulle entre les tropiques, et la dérive nous donnant le sud plein lorsque nous avons eu le cap au sud quart sud-est, il était facile, par la hauteur observée, de corriger l'estime de la

route, parce que, dans ce cas, elle doit s'accorder parfaitement avec la latitude observée.

A midi, 17 degrés 40 minutes de latitude nord; longitude, 58 degrés ouest du méridien de Greenwich; ouest de Paris, 60 degrés 30 minutes.

Vent d'est, bon frais, le cap au sud, cinq nœuds; temps du paradis terrestre ou des îles Fortunées.

Mardi 3 juin 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

A six heures du matin, nous trouvant par 26 degrés 40 minutes en latitude de la Désirade, nous avons quitté la direction sud pour gouverner à l'ouest vers cette île au vent de la Guadeloupe.

Demain, suivant toute apparence, nous verrons terre dans l'après-midi; dans ce cas, nous mouillerons à la Pointe-à-Pître le 5, jour de la Fête-Dieu.

Nous naviguons maintenant vent-arrière,

la lame et les courans en notre faveur : tout concourt à nous servir, et la comparaison du passé, et le temps radieux dont nous jouissons, et surtout le charme d'arriver après quarante jours d'ennuyeuse traversée, et le riant espoir de retrouver d'anciens amis naguère séparés de nous par de si vastes mers.

En rentrant dans les colonies, mon journal, déjà par trop sec, n'aura pas même le piquant de la nouveauté pour les objets à traiter et à peindre.

Omnia jam vulgata.

S'il en résulte quelque relâchement de zèle et des lacunes dans mes tablettes, ce sera donc purement par égard pour mes lecteurs et autant pour ne pas abuser de leur complaisance, que par respect pour le bon goût qui proscrit les redites.

Sunt certi denique fines,
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.

A midi, 16 degrés 8 minutes de latitude.

nord; longitude, 58 degrés 30 minutes ouest du méridien de Greenwich; ouest de Paris, 61° 0′.

Mercredi 4 juin 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

La brise continue à nous servir; nous avons filé constamment cinq à six nœuds depuis hier, sous la misaine, les huniers, le grand-perroquet et les bonnettes, par un temps de commande.

A midi, 16 degrés 22 minutes de latitude nord; longitude, 60 degrés 30 minutes ouest du méridien de Greenwich; ouest de Paris, 63 degrés.

Jeudi 5 juin 1817, à la mer. Trajet de Charleston à la Guadeloupe.

On a eu connaissance de la terre cette nuit.

A cinq heures du matin, nous longions la côte orientale de Marie-Galante. J'ai eu l'indicible plaisir de revoir cette île char-

mante et de reconnaître les habitations de mes amis, dont je passais à peine à un mille. A six heures, nous avons passé devant le Bourg, d'où je partis il y a un an. J'ai éprouvé un serrement de cœur douloureux en me voyant dans l'impossibilité de débarquer pour me hâter d'aller embrasser un ancien camarade qui m'a donné tant de marques d'attachement sous son toit hospitalier.

Je ne décris plus rien : tout est déjà peint; il faut toujours répéter : c'est riant, merveilleux, enchanté. Nous naviguons dans un petit archipel formé par la Dominique, Marie-Galante, les Saintes, et l'imposante Guadeloupe exposant avec orgueil son magnifique amphithéâtre de verdure.

Si quelque chose peut ajouter aux sentimens que j'éprouve et à l'éclat du coup d'œil dont je jouis en ce moment, c'est de me trouver sur le théâtre de mes premières campagnes navales, sous le comte de Guichen, en avril et mai 1780, et sous le comte de Grasse, en avril 1782, lorsque cent vaisseaux de guerre, rassemblés dans

l'espace étroit que je traverse, vomissaient la foudre et la mort, formant le plus majestueux spectacle dont l'Océan fut jamais le témoin, et d'y joindre le souvenir du sang versé pour la gloire des lys et des flammes royales.

A midi, nous jetons l'ancre dans la rade de la Pointe-à-Pître.

Vendredi 6 *juin* 1817. *Pointe-à-Pître.* (*Guadeloupe*).

En parcourant hier les rues tristes et dépeuplées de la Pointe-à-Pître, j'ai été étonné de l'extrême changement dans l'apparence de cette ville depuis l'année dernière, même à l'époque où les maladies et la mortalité y exerçaient des ravages. Les Anglais lui donnaient un certain air de vie qu'elle a perdu. La fièvre jaune n'avait pas encore balayé sa population.

Dans les maisons où je suis entré pour voir les personnes de ma connaissance, ou elles avaient fui dans les campagnes, ou la mort les avait moissonnées, ou elles languis-

saient pâles et livides, sans mouvement et presque sans vie.

La Pointe-à-Pître, l'année dernière, était un vaste cimetière où s'agitaient quelques vivans; aujourd'hui c'est un sépulcre meublé de cadavres; un nuage de vapeurs pestilentielles se déroule sileneieusement et vomit la mort sur cette plage proscrite, épouvantail de l'avarice et de l'inextinguible soif de l'or.

A cinq heures après-midi, je me suis embarqué sur le bateau le *Timoléon*, capitaine Martin, homme de couleur, pour aller à Marie-Galante.

Samedi 7 juin 1817, à la mer. Trajet de la Guadeloupe à Marie-Galante.

Après avoir passé une abominable nuit, nous nous sommes trouvés au jour près de la pointe nord de Marie-Galante.

Contre l'ordinaire, en ces parages torrides, le ciel est couvert et chargé de nuages. Les grains nous inondent d'une part; les lames se jouent de notre humble figure sur

les eaux; le soleil boude sa plus aimable favorite, étonnée de ne pas le voir lui sourire, et moi j'attends avec impatience le moment de sortir du maudit bateau où je suis pour respirer l'air pur des hauteurs enchantées de Marie-Galante.

A quatre heures après-midi, nous avons jeté l'ancre devant le Grand-Bourg de Marie-Galante, après un détestable passage de vingt-quatre heures.

Mercredi 11 *juin* 1817. *Au Grand-Bourg (Marie-Galante).*

Je passai au Bourg le dimanche 8 juin; le lendemain 9, je montai à cheval pour aller voir M. de G...; je passai la journée chez lui, d'où nous partîmes ensemble le mardi 10, pour aller demander à diner à madame de C.... Nous arrivâmes chez elle à midi; en me retrouvant sous ce même toit où l'amitié me fit passer naguère quelques jours heureux, j'eus une nouvelle preuve de ce que je dis souvent: *Le monde change de face tous les huit jours.*

Une année s'était à peine écoulée, ce n'était plus le même asile simple et champêtre; on bâtissait, on démolissait; ce n'était plus le même calme dans cette modeste retraite : partie de ceux qui l'habitaient de mon temps l'avaient quitté : remplacés par des inconnus, de nouveaux serviteurs tenaient lieu des anciens; l'ouragan avait flétri les campagnes et les vallées, le berceau de fleurs avait disparu; mes sentimens restaient les mêmes au milieu de tant de débris, et mon cœur, tristement isolé sur un monceau de ruines, victime saignante, palpitait le martyre, en proie aux plus hautes douleurs humaines.

Vers le coucher du soleil, j'abandonnai ces lieux jadis enchantés, si sombres maintenant; j'errai dans les vallons solitaires et sur le sommet des mornes arides d'où, le chagrin en croupe,

Post equitem sedet atra cura,

je contemplais au loin le vaste océan en lui reprochant de m'avoir respecté depuis de si longues années pour me livrer à des tour-

mentes mille fois plus terribles que la colère des flots, à des douleurs plus profondes que ses noirs abymes, à un isolement plus affreux que celui de la plage solitaire aux effroyables écueils des martyrs!

A la nuit, je suis rentré au Bourg, où j'ai cherché le bord du rivage, comme conforme à ma triste pensée, par le murmure renaissant de la lame, dont l'écho lointain répétait la plainte nocturne sur la côte sauvage des mancenilliers et sur la longue chaîne de récifs, dont la nature l'a cernée.

Je ne dirai point quelle était en ce moment ma situation :.... le flot m'attérait... il ne me resta que la force et la raison nécessaires pour arriver à mon réduit où, seul dans l'univers, errant et dépouillé, sans amis et sans moyens, le sommeil refusait de s'appesantir sur mes brûlantes paupières, sans espoir d'une main qui les ferme à l'heure fatale, et d'une larme en tribut de regrets!

J'ai trouvé les habitans de Marie-Galante divisés entre eux plus que jamais; les germes de cette division existaient déjà l'année dernière; ils se sont développés à raison de la

marche de la politique en Europe, et d'après leur nature, qui les fait prospérer avec tant de rapidité dans tous les petits endroits.

Le parti révolutionnaire qui comprend neuf cent quatre-vingt-dix-neuf individus sur mille à Marie-Galante, était encore comprimé l'année dernière, par suite de la déroute totalede l'armée de Buonaparte en France, événement encore récent à cette époque, et peut-être même par la présence des Anglais. La mollesse des mesures adoptées; le triomphe de tant d'hommes, acteurs distingués de la révolution; la présence d'un grand nombre d'autres plus obscurs, mais employés lucrativement dans les diverses branches de l'administration civile et militaire des colonies; le renvoi des royalistes éprouvés, composant le corps des députés en France; le sentiment de la force numérique, et une vanité qui ne permet pas d'imaginer des supérieurs, et qui a toute l'intensité nécessaire pour en venir ensuite à ne vouloir point d'égaux : toutes ces causes ont épanoui les visages, délié les langues, et produit sans contrainte cette nuée d'indécens

propos sur les princes, la noblesse, le clergé, et sur toute la classe honnête qui tient au bon ordre et aux sentimens honnêtes.

Rien n'égale l'orgueil de certains petits habitans venus l'on ne sait d'où, possédant le huitième d'une petite sucrerie surchargée d'hypothèques, ne payant point, dépensant à crédit, courant les campagnes sur des criquets de quelques gourdes, buvant ou vociférant sous des toits ouverts à toute l'armée d'Éole, et s'assemblant en club, où ces grands hommes d'état, ces honorables membres, après avoir démontré que la colonie n'a nul besoin des princes ni de la protection française, concluent qu'il soit procédé à l'indépendance de Marie-Galante!... On rit!.... on rit!.... on rit!....

Vendredi 13 *juin* 1817. *Au Grand Bourg.*

Le mauvais temps me retient ici aujourd'hui, malgré le vif désir que j'aurais de faire voile pour la Guadeloupe. Il n'y a rien de triste comme l'endroit où l'on fut heureux, lorsque tout y est changé, quand le bonheur

s'est évanoui, et que des circonstances malheureuses ajoutent encore les tourmens de la pénurie à tous les supplices de l'esprit et du cœur.....Il est de cruels momens dans la vie!

Samedi 14 *juin* 1817. *Trajet de Marie-Galante à la Guadeloupe.*

A neuf heures, je me suis embarqué sur le bateau le *Rambler*, capitaine John, allant à la Pointe-à-Pître : appareillé immédiatement; belle journée, petite brise de l'est.

Je sens que je quitte à jamais Marie-Galante : déjà sa plaine verdoyante et ses coteaux ombragés affaiblissent leurs teintes diverses, à mesure que le vent enfle notre humble voile et nous éloigne d'un rivage naguère si riant à mes yeux.

Tant de choses se roulent dans ma pensée, tant de souvenirs s'y retracent, tant de contrariétés m'accablent, mon cœur est en proie à tant de douleurs, que je conçois à peine comment j'y puis résister, surtout en songeant que, depuis mon départ de France,

je ne m'étais pas encore trouvé dans une pénurie si absolue.

J'emporte avec moi le trait cruel qui m'a blessé.

Hæret lateri lethalis arundo.

Où trouverai-je quelque repos? Quelle terre sera mon asile? Quelle femme, elle-même dans le malheur (toute autre y peut-elle être sensible), s'offrira pour adoucir mes infortunes?

Déjà le temps prélude avec sa faux impitoyable : l'expérience et la raison répètent durement qu'il n'est point de bonheur ici-bas; le poids du jour est, pour tous les êtres animés, du sommet à l'extrémité de l'échelle. Dès demain nous ne serons que poussière, comme les cent milliards d'individus qui ont acquitté l'irrémissible dette. N'est-ce point adoucir ses regrets que de songer à cette multitude d'hommes et de femmes supérieurs en talens, en charmes, en vertus, et aussi parfaits que le comporte la nature humaine et que les tombeaux ont dévorés? Ah! si vous n'êtes plus, vous qui

fûtes l'ornement et l'orgueil de cette terre; qui se plaindra désormais de s'y ensevelir avec votre poussière révérée? Que la foule ait assez de s'occuper des vivans, que le grand nombre soit voué à l'égoïsme, je le conçois : mon cœur est de nature à regretter tout ce qui fut brillant de qualités, à quelque époque reculée que ce puisse être; à plus forte raison chérirai-je les hommes distingués et les femmes aimables qui font avec moi le misérable trajet d'une si courte journée.

Est-ce toi, sèche philosophie; désespérant matérialisme, est-ce toi qui peux offrir des consolations à l'homme à la fois éclairé et sensible?

Est-ce toi, profondeur du désert, qui pourras calmer la tourmente où je suis en proie? Où te trouver? Comment y vivre?........
L'homme en société n'est qu'un être dégénéré, honteusement dépouillé de tous ses moyens naturels. Pourquoi donc ai-je survécu aux chances des combats, aux dangers de tant de mers et de tant d'épouvantables écueils mille fois bravés; aux calamités et

aux poignards des révolutions, s'il fallait, en un âge impuissant et dégradé, traîner des jours malheureux dans la détresse et dans l'oubli du monde entier, traversant cette terre comme le voyageur perdu sur les sables brûlans de Lybie, ou dans les profondeurs des forêts de l'Amérique?

Loin de nous toute plainte...; des maux mille fois plus grands ont été soufferts, et sans lever le voile semé de larmes qui enveloppe de son ombre le souvenir et la dépouille révérée des têtes les plus augustes....

Si Bélisaire, réduit à solliciter l'obole, joignait encore la cécité à ce comble d'infortune, qui désormais aura l'injustice et la mollesse de proférer une importune plainte?

O femmes! je vécus trente ans cuirassé contre vos flèches envenimées : n'était-ce donc que pour mieux assurer votre victoire et succomber honteusement à l'époque où l'infortune et les ans auraient, en chargeant ma tête, ouvert mon cœur à toutes les faiblesses humaines?

Le malheur est dans la destinée de l'homme; vouloir lutter contre cette impé-

périeuse loi, c'est prétendre changer l'ordre de la nature. Souffrir et mourir, c'est la science du monde : souffrons du moins avec décence et courage. Le grand César s'enveloppa de sa pourpre .... Heureux qui n'a point à prononcer : *Tu quoque*.... et toi aussi..... en adressant ce doux mais terrible reproche au plus cher objet de son cœur et de tous ses vœux !

A deux heures, nous jetons l'ancre dans la rade de la Pointe-à-Pître, où j'ai pris logement chez Marguerite le Blond, femme de couleur, rue Péniers.

Mercredi 18 *juin* 1817, *à la mer. Trajet de la Pointe-à-Pître à la Basse-Terre. (Ile Guadeloupe.)*

A huit heures du matin, embarqué sur le bateau la *Trompeuse*, capitaine Poliac, de Bordeaux.

A huit heures et demie, sous voile, beau temps, vent d'est.

Je me sauve en toute hâte de cet horrible sépulcre de la Pointe-à-Pître ; il est au-des-

sus de toute affreuse description que j'en pourrais faire. J'y suis resté quatre jours, attendant une lettre importante: j'en pars avant de l'avoir reçue, parce que je me sens atteint par la vapeur pestilentielle de ce dégoûtant cloaque, où l'on est comme dans la machine pneumatique, où les sens sont choqués d'une manière révoltante, où la vue de la mort et des spectres ambulans est encore le plus léger inconvénient de cette terre maudite. Elle est telle que l'imagination la plus fertile ne réussirait pas à concevoir un Ténare plus en proie à tous les fléaux de la terre et des enfers.

La soif de l'or doit être bien inextinguible, si elle peut enchaîner ses malheureuses victimes sur un si dégoûtant amas de cadavres.

Les bateaux même qui communiquent avec la Pointe-à-Pître sont imprégnés de miasmes léthifères.

Le vin est tiré.....; il faut le boire.

A deux heures, nous jetons l'ancre dans la Basse-Terre, où flotte maintenant le pa-

villon des lys jusqu'à nouvel ordre ou nouveau désordre.

Notre traversée a été d'environ six heures. J'ai dû payer le tribut des novices marins, moins par le mouvement du bateau que par les exhalaisons fétides de ces exécrables embarcations, les seules que l'on trouve pour ces sortes de trajets.

Jeudi 19 *juin* 1817. *Habitation Bovis, quartier Saint-Louis.*

A huit heures, ce matin, je suis allé à cheval sur l'habitation Bovis, dont j'ai parlé dans mon journal de février 1816. Le changement de séjour de la Pointe-à-Pître à la Basse-Terre m'avait déjà fait un bien infini; car la première chose au monde est de pouvoir respirer : non seulement on jouit d'un air pur à la Basse-Terre, mais on a le plaisir d'y voir des eaux courantes dont la vue et le bruit enchanteur suffiraient pour vous rendre la santé.

En montant sur les hauteurs de l'île, la température est délicieuse, dans toute l'éten-

due de ce terme; mais si l'on a quitté la Pointe-à-Pître la veille, comme cela m'est arrivé, le charme que l'on goûte est au-dessus de toute expression.

Qu'il est doux en toute circonstance, et surtout à de si vastes distances de la terre natale, de se diriger vers un toit ami, et d'y revoir l'ami de son enfance!

A dix heures, j'étais rendu dans l'Eden de mon ancien camarade, à trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, qui termine l'horizon vers l'ouest dans un immense éloignement. Cette vaste plaine d'azur est parsemée de voiles que l'avarice des hommes et leur inaltérable mobilité dirigent, en tout sens et en toutes saisons, en dépit des ouragans et des nombreuses chances de destruction, sur le perfide élément.

Qu'il est doux, pour l'homme sage, de la retraite paisible où il a su se confiner, de se voir à l'abri des dangers où la soif de l'or entraîna le navigateur, et de braver, au milieu des douceurs de la vie, le courroux de Neptune et l'impuissante rage des flots tonnant contre le rivage!

Vendredi 20 juin 1817. Habitation Bovis, quartier Saint-Louis.

Hier après-midi, mon camarade et moi nous montâmes à cheval, et nous nous rendîmes à l'habitation Maillan, située à cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer. Nous y trouvâmes le propriétaire, M. de Maillan, qui, après les civilités d'usage, nous conduisit à son belvédère, petit pavillon d'agrément construit à l'extrémite du plateau de la sucrerie, d'où la vue resserrée vers le nord par des mornes de mille toises d'élévation, couverts de sombres forêts et chargés de vapeurs, rendent encore plus riant le paysage qui s'étend en direction de la Basse-Terre. L'habitation Bovis, tenue et fleurie comme un jardin, étale ses riches tapis de verdure embellis d'une résidence nouvellement bâtie sur le site le plus heureux, par-delà lequel la vue va se perdre au loin sur l'immensité de la mer, vers cette partie du ciel où le soleil, en achevant sa carrière, forme une pluie d'or et de rubis

sur les tentures éclatantes qui reflètent ses derniers feux.

A sept heures et demie, nous sommes revenus à l'habitation, ayant été forcés d'aller à pied une grande partie du chemin, la roideur ne permettant pas de descendre sur nos montures.

C'est maintenant la saison des pluies : à peine une heure se passe sans quelque grain, surtout dans le rayon de deux milles autour des pics principaux.

Dimanche 22 juin 1817. Basse-Terre.

Ce matin, vers six heures, je me suis rendu en ville avec mon ami. Il n'y a point de chemins dans les parties hautes; on traverse des sentiers extrêmement étroits et souvent en pente très-roide près des ravines. L'ouragan ayant abattu les ponts, quoique bâtis en forte maçonnerie, on est réduit à passer à cheval la ravine des Pères; et, pour peu qu'il ait plu, on se trouve obligé de rétrograder, à moins de s'exposer à se noyer. Nous sommes dans la saison désagréable des

colonies; le temps pluvieux dure jusqu'à la mi-octobre; et, depuis le 15 juillet, on a sans cesse à redouter les ouragans. Celui de septembre dernier a causé de grands désastres dans les Antilles, moins par sa force que pour s'être prolongé pendant l'espace de vingt-quatre heures : tous les vivres ont été détruits. Les colons imprévoyans se sont trouvés dans une extrême détresse et pour leurs ateliers et pour eux-mêmes. Les cannes ont été endommagées au point que la récolte en sucre n'a donné que moitié du produit ordinaire. Les enclos, les toitures et beaucoup d'édifices ont été renversés.

La colonie n'est pas dans un très-brillant état : l'oscillation la fatigue; ces éternelles mutations l'épuisent. Elle a vu, depuis vingt-cinq ans, les royalistes, les républicains, l'insurrection des nègres, l'émigration, les Anglais, le gouvernement de Buonaparte, celui du roi, le pavillon tricolore, les Anglais de nouveau, et de nouveau les troupes royales et les administrations mélangées.

A peine la colonie peut-elle respirer au milieu des tempêtes politiques et des oura-

gans naturels. La monnaie se change et se détériore ; on a remplacé à la Martinique les mokos par du papier ; ce papier n'a point eu de valeur : tout est en souffrance.

Au milieu de tous ces désastres, le marronnage s'accroît ; les parties basses de l'île, vers la côte de l'ouest, sont infestées de nègres marrons qui rendent les routes peu sûres à certaines heures. Les nègres, aujourd'hui cultivateurs, sont les mêmes qui ont déjà joui de l'émancipation sous les tacticiens de la convention. A l'époque très-récente où les mains sacriléges des L.... et des B.... osèrent changer les lys qu'ils avaient juré de défendre, ces mêmes nègres, tout esclaves qu'ils sont, avoient nommé des capitaines, majors, colonels et généraux. Ils attendent sans cesse l'heure de la délivrance, et la pressent de leurs vœux les plus ardens. Il s'introduit de temps à autre des gens de couleur envoyés de Saint-Domingue : l'épée de Damoclès est suspendue sur la tête du malheureux colon. A peine ose-t-il châtier son esclave sur les plantations : l'insolence de la race noire ou mu-

tine est à son comble dans les cités. Tous les biens sont en vente, ou ils y seraient du moins, s'il y avait le plus léger espoir de vendre, même avec tous les sacrifices imaginables. Les débiteurs ne paient point ; la traite, fermée, laisse en langueur tous les ateliers; les réparations sont suspendues tant de la part des propriétaires que pour des travaux publics; la confiance est éteinte; l'argent est excessivement rare ; le commerce est en stagnation; et, pour couronner tous ces maux, la fièvre jaune ne cesse de moissonner indistinctement et l'européen et le créole, le soldat et l'homme de mer, le blanc et le métis, et l'employé foulant, et l'avide marchand que la soif de l'or porte à venir brûler ses voiles dans l'enfer de la Pointe-à-Pître.

Les colonies ressemblent à un malade condamné, et qui n'a lui-même nul doute de sa prochaine fin. Ce dernier trait, achevant cette ébauche, donnerait seul une idée assez précise de la situation politique et morale de l'archipel des Antilles, où les Européens établirent, il y a cent

quatre-vingts ans, une puissance qui devait s'écrouler avant deux siècles.

Mercredi 25 *juin* 1817. *Habitation Bovis, quartier Saint-Louis.*

A onze heures, j'ai monté à cheval pour revenir à la campagne chez mon ami. Les fortes pluies d'hier avaient tellement grossi la rivière des Pères, que la communication fut interrompue toute la journée pour les hommes à cheval. Ce matin, il restait encore assez d'eau pour que j'aie eu quelque peine à passer. Il y a deux ans que le pont fut endommagé presque aussi fortement qu'il l'est aujourd'hui, par suite de l'ouragan de septembre dernier. L'amiral Cochrane le fit réparer à l'instant. La colonie était alors sous la domination anglaise. Cette fois, on a négligé de le réparer immédiatement; le mal s'est accru au point qu'il deviendra moins coûteux de faire un nouveau pont que de rétablir l'ancien. En attendant, on est en souffrance, particulièrement dans la saison des pluies et de l'hivernage, où l'on est jour-

nellement menacé de ne pouvoir se rendre en ville, ou d'y être retenu sans pouvoir rentrer chez soi.

L'après-midi, je suis allé visiter le moulin à eau de la sucrerie. Les cylindres n'en sont pas cannelés ; mais j'y ai vu, comme à Sainte-Croix, ce qu'on nomme une *bagassière*, dont l'effet est d'épargner deux négresses ordinairement occupées à repasser la bagasse ou canne à sucre déjà exprimée une première fois. Cette invention est d'autant plus utile, que les esclaves employés à passer la bagasse sont encore plus exposés aux accidens que ceux qui présentent la canne en premier, par la raison que, les cannes étant rompues, les mains doivent approcher beaucoup plus près des cylindres ; et, pour peu que les nègres soient distraits ou endormis, ils sont exposés aux plus affreux de tous les supplices.

Nous fûmes ensuite voir les travaux de l'atelier : ils avaient lieu sur un terrain difficile et extrêmement roide. Je fus surpris de la régularité et de la perfection de l'ouvrage, qui consistait en sillons dans les-

quels on pratique des trous de quinze à dix-huit pouces en carré pour y enterrer le plant de cannes. L'usage français le veut ainsi. Les Anglais ont une autre manière dont j'ai parlé au sujet de la culture dans l'île de Saint-Christophe.

Les esclaves de l'atelier étant en ligne, il y a aux deux extrémités un commandeur pour diriger et surveiller le travail : l'un d'eux est en chef. Celui d'ici, de taille, de force et d'intelligence rares, est en même temps fidèle, actif et zélé pour les intérêts de son maître : c'est l'ame de l'habitation.

Celle-ci est si parfaitement dirigée par son maître, homme extrêmement habile dans plus d'un genre, qu'il n'en existe pas une aussi bien tenue aux Iles-du-Vent; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on n'y exerce presque point de châtimens, ou qu'ils y sont réduits à très-peu de chose, par comparaison avec ce qui est habituellement pratiqué dans la presque généralité des habitations.

On distingue dans l'atelier un assez grand nombre de nègres ou négresses de la nation

Ibo. Ils sont à la fois robustes, soumis, excellens travailleurs et faciles à conduire : on en fait beaucoup de cas.

Pendant les travaux, une jeune négresse se tient derrière l'atelier avec des calebasses remplies d'eau pour les nègres qui veulent boire.

Au coucher du soleil, l'atelier est congédié ; chaque esclave va couper des herbes ; et, une demi-heure après, ils se rassemblent tous devant la case avec leurs bottes de fourrage qu'ils distribuent aux bœufs et aux mulets.

Samedi 28 juin 1817. Habitation Bovis, quartier Saint-Louis.

Hier, dans l'après-midi, mon ami et moi nous montâmes à cheval pour aller rendre visite à madame la comtesse d'Aitz, propriétaire d'une sucrerie dans le voisinage.

Il ne m'était pas difficile de pressentir les vues bienveillantes de l'amitié dans cette présentation à une dame veuve, sans enfans, et dont la fortune est considérable, son

habitation étant du très-petit nombre de celles qui se trouvent entièrement libres de créances et d'hypothèques. La case est mieux qu'elles ne sont communément aux colonies, quoiqu'on y remarque cette nudité absolue d'ameublemens, si extraordinaire dans un climat voluptueux, chez des personnes riches, et surtout chez une femme qui a vécu dans les premières sociétés de Paris; ce qui tendrait à prouver cette vérité : que les choses de nécessité réelle sont en très-petit nombre et à la portée de tous; que la vanité seule, insatiable de sa nature, nous tend ses filets, et qu'en résultat elle nous soumet aux chaînes de la dépendance.

Madame la comtesse d'Aïtz n'est pas jeune; elle ne manque pas d'esprit : la manière excessivement douce (je pourrais dire exclusivement douce) avec laquelle ses esclaves sont conduits, au détriment de ses intérêts, fait grandement l'éloge de son cœur. Née créole, d'un père fort riche, elle s'est vouée, durant dix années d'exil, à New-Yorck, à lui donner tous les soins

de l'amour filial jusqu'au terme de sa longue agonie.

Soit qu'une retraite si sévère et si prolongée lui ait inculqué le goût de la solitude, ou que l'âge et le charme du repos l'aient amenée à la suite de vingt-cinq années de tourmentes politiques et domestiques, madame d'Aist s'est totalement séquestrée de la société des humains au fond d'une habitation où elle n'a d'autre compagnie que des livres, sans que ses premiers intérêts puissent l'exciter à ordonner ou surveiller la culture de ses biens, ne dût-elle en retirer qu'un exercice modéré toujours favorable à la santé.

Cette longue habitude d'une retraite profondément solitaire, le prix de l'indépendance pour une veuve que le souvenir d'une première union n'encourage aucunement à de nouveaux liens, et que les glaces de l'âge laissent impassible en ses déterminations; toutes ces causes élèvent de grandes difficultés pour celui qui tenterait de les vaincre: le calus est formé; il ne céderait qu'à l'effort tout-puissant de la milice fé-

minine, en la supposant zélée, active et persévérante, comme elle a coutume de se montrer en ces sortes de manœuvres et d'évolutions.

Privé d'un appui si décisif, ce serait folie que d'espérer le succès, peut-être même de le tenter, et plus encore si la situation du prétendant se trouvait telle qu'il fût, en quelque sorte, relativement à sa fortune, dans la nécessité d'effectuer l'union recherchée.

Quel avantage n'a pas dans le monde, près des grands comme près des belles, celui qui sollicite des faveurs auxquelles on sait qu'il ne tient point absolument?

Quel air gauche, au contraire, quels désavantages de tout genre ne donne pas, dans la poursuite d'un objet ardemment désiré, cette humble situation où vous place l'infortune, quelque honorable qu'en puisse être la cause, et surtout si l'excès en est tel qu'il soit évident que, sous peine de la vie, pour ainsi dire, il vous faut obtenir ou la personne ou l'emploi que vous recherchez?

Lundi 30 *juin* 1817. *Habitation Bovis.*

Je montai à cheval, hier, à quatre heures après-midi; et, dans l'absence de mon ami, que des affaires appelaient en ville, je fus rendre visite à madame la comtesse d'Aitz.

Porteur de papiers qui l'intéressaient, je venais en toute confiance; et, quant aux vues importantes qui me faisaient agir, supposant d'avance la non réussite, totalement résigné à cet égard, j'en tirai le grand avantage de m'expliquer en toute assurance, comme un homme sans espérance fondée, désirant amener le plus promptement possible le déni de ses chimériques prétentions et le moment où toute illusion à ce sujet serait entièrement évanouie. Cette détermination et cet état moral me servirent peut-être : il est facile de sentir qu'ils devaient me favoriser au lieu de m'être contraires. Ils me dégageaient du moins de cet air gauche qui accompagne si malheureusement un vif désir de réussir, joint à un extrême besoin du

succès et à la crainte visible d'échouer dans son entreprise.

J'observai, non sans quelque satisfaction, dès mon arrivée, l'air riant des femmes de service; pierre de touche infaillible toutes les fois que l'on voudra savoir avec certitude de quelle manière on est secrètement dans l'esprit des maîtres.

Peu de momens après, la comtesse d'Aitz descendit au salon, et m'accueillit avec ce savoir-vivre et cette manière gracieuse qui distinguent si éminemment les femmes d'une certaine classe. Je lui exprimai à quel point j'appréciais la commission d'un ami qui me procurait l'avantage de la revoir et de lui faire ma cour. Elle avait d'abord remis les papiers que je lui avais portés à l'une de ses femmes de chambre, pour les serrer dans son appartement; mais, comme j'en connaissais le contenu, que l'un d'eux renfermait quelques insinuations qui me concernaient, et que la parenté de mon ami avec cette dame lui donnait droit d'émettre en lui écrivant, curieux de juger l'effet qu'en produirait la lecture, je lui fis obser-

ver qu'il serait bon qu'elle prît connaissance de ce qu'on lui mandait, afin que j'eusse occasion de porter sa réponse, s'il lui venait de nouvelles idées relativement à ses intérêts. Madame d'Aitz en fut d'accord, demanda les lettres, parcourut d'abord le papier contenant les directions à suivre pour des affaires d'intérêt aux États-Unis; et, décachetant ensuite la lettre où il était question de moi avec de certaines réflexions sur la solitude où elle s'enterrait, et sur le malheureux état d'une veuve dans la situation totalement isolée où elle se trouvait, je pris secrètement plaisir à l'observer dans ses regards et dans sa physionomie pendant le temps assez long qu'elle mit à cette lecture. Elle sourit après l'avoir achevée. Je ne lui cachai point que j'apercevais évidemment tout ce que la bienveillance de mon ami se promettait d'espérances; qu'il serait téméraire à moi de les partager, mais que ce n'était point un motif suffisant pour se refuser au message d'un camarade, lorsqu'il en résultait à la fois la satisfaction de suivre ses bons

avis, et le plaisir inespéré d'avoir une nouvelle conversation avec elle.

Comment se peut-il que vous preniez à moi un si vif intérêt depuis si peu de temps? me dit la comtesse. Je ne fus point en peine de répondre à cette question. Une longue conversation s'engagea, des confidences eurent lieu; j'exposai de mon mieux tous les avantages d'une situation nouvelle, tirant parti de mille circonstances qui, dans l'état de choses supposé, devaient grandement servir les intérêts de la comtesse. Je crus m'apercevoir de quelques progrès faits: le soleil se couchait. Je pris congé et me retirai sans me repaître de chimères, mais songeant à toutes les bizarreries de la vie.

Mardi 1er juillet 1817. Habitation Bovis.

Mon ami reçut hier une réponse de la comtesse, qui ne me laissa aucune espérance.

Mercredi 2 juillet 1817. *Basse-Terre.*

A dix heures, j'ai pris congé de mon ancien camarade, et je suis venu en ville, où, après avoir rendu mes devoirs à M. le comte de Lardenoye, gouverneur, près duquel j'ai trouvé un ancien compagnon d'armes, M. de la Moraudière, je suis allé à bord de la flûte de l'Etat, la *Durance*, capitaine M. de......, pour faire mes dispositions de départ pour France.

Il est temps de rentrer dans le sein de la mère-patrie. Ma santé, affaiblie par la dure épreuve de tant de climats divers visités depuis une seule année, voilà l'unique profit que j'ai retiré de mes périlleuses caravanes. Plus heureux peut-être celui dont on ne peut dire :

Mores hominum multorum vidit et urbes !

Jeudi 3 juillet 1817. *Basse-Terre.*

Ce matin, j'ai eu l'honneur de voir M. le comte de Lardenoye, gouverneur de la Guadeloupe. Je l'ai trouvé aussi affable dans le haut rang où il est aujourd'hui placé, qu'à l'époque où j'eus l'avantage de le connaître à Paris dans une situation privée.

Le général paraît se plaire dans son gouvernement : nous admirions ensemble le riant aspect de ses jardins anglais, embellis d'eaux courantes, de pelouses fraîches, et d'un choix d'arbres et d'arbustes dont les teintes agréablement variées sont tranchées tout-à-coup par l'azur de la mer, dominant dans le lointain au-delà du canon des forts, sur lesquels flotte en paix le lys qui les vit naître, le lys, orgueilleux vainqueur du temps.

Invité à dîner chez le général, j'ai passé l'après-midi au gouvernement. Les dîners ne sont jamais gais chez un gouverneur, même chez le plus aimable : il règne une certaine contrainte ; et l'œil se repose mélancolique-

ment sur la plus légère trace de chaîne qui frappe la vue ou porte ombrage à l'imagination.

Pour moi, si j'étais consulté
Dans une si grave matière,
Mon avis conseillant mépris de bonne chère,
Serait : Mieux vaut encor maigreur et liberté.

Haud mihi vitâ
Est opus hâc, ait, et valeas : me sylva cavusque
Tutus ab insidiis tenui solabitur ervo.
HORAT., sat. lib. II.

Il y avait là un convive dont la figure déridée faisait contraste avec l'ensemble des autres, exceptant toutefois le gouverneur, qu'un heureux naturel et une ame aussi pure qu'il en puisse être disposent sans cesse au sourire de candeur et d'aménité.

Le convive dont je parle est le secrétaire du gouvernement. C'est uu de ces beaux vieillards décelés uniquement par la blancheur des cheveux, mais d'une figure jeune encore, d'un physique favorisé, ratelier de vingt ans, gaîté du même âge, ornée d'une grande mémoire et des chroniques de trois générations. Il m'a cité quelques passages

d'Horace, non pédantesquement, mais avec la grâce et l'apropos qui peuvent y donner quelque charme; il a paru agréablement surpris lorsque, prenant haleine, j'ai pu le relever en la citation, et régaler son oreille de quelques-unes des beautés du favori de Mécène.

Le personnage en question est Irlandais, et ne dément point l'idée attachée au sang et aux formes heureuses des individus de cette nation. Son nom est Queen : il habite la colonie depuis plus de quarante-cinq ans.

J'ai retrouvé, comme je l'ai déjà dit, près du gouverneur, un de mes anciens compagnons d'armes d'Amérique, M. de la Moraudière, homme plein de vertus et de délicatesse, et dont je ne saurais dire assez de bien. J'ai eu singulièrement à me louer de lui, et c'est de grand cœur que j'acquitte ce faible tribut de reconnaissance.

Dimanche 6 *juillet* 1817. *Basse-Terre.*

L'abus de cette espèce de monnaie désignée à la Martinique sous le nom de *mokos* était devenu tel qu'on a dû s'occuper d'y mettre un terme : malheureusement on s'y est mal pris : on n'eût pas dû, dans le principe, admettre dans la circulation les mokos, ne formant pas le quart de la gourde ; on parvint à les fabriquer de telle sorte qu'ils n'en étaient plus que la huitième partie. Le mal étant fait, on a retiré ces pièces en totalité sans avoir reçu des fonds pour les racheter et remplacer les signes indispensables. L'embarras qui en est résulté est porté à l'extrême. On ne peut rien acheter faute d'argent; et l'on ne paie point les obligations, parce qu'il n'y a rien à dire en mettant ce prétexte en avant. Il sert à merveille ceux qui, dans tous les cas, eussent été hors d'état de s'acquitter.

Il existait aussi des mokos à la Guadeloupe; on les a retirés sans inconvénient; les gourdes percées continuent à circuler; l'ab-

sence des mokos a fait reparaître la petite monnaie d'Espagne, et les choses vont leur train. Néanmoins le numéraire est devenu beaucoup plus rare ici depuis un an ; il est à craindre que cette pénurie n'aille *crescendo*, et que nos îles, déjà et depuis si long-temps tourmentées de toutes les manières, ne se trouvent à cet égard à l'unisson parfait avec les îles anglaises, où l'on se met à genoux devant une gourde.

J'ai appris avec un regret infini la mort de madame Thomaseau, à la Martinique ; c'était une aimable octogénaire. Je reçus d'elle mille politesses, il y a dix-huit mois, pendant mon séjour à Saint-Pierre, où elle tenait un grand état de maison.

Mercredi 9 juillet 1817, en rade de la Basse-Terre, à bord de la gabare la Durance.

A huit heures du matin, embarqué sur la gabare la *Durance*, capitaine de Bossy, allant à Brest.

Il y a aujourd'hui deux ans que je m'embar-

quai à Bordeaux pour m'expatrier. Je quittai la France dans une situation qui exigeait quelque force d'ame : j'y rentre tout aussi pauvre, après avoir erré péniblement sur les mers, sur les plages les plus insalubres, étranger aux secrets de l'avide marchand qui sait du moins y faire fortune.

Jeudi 10 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de la Guadeloupe à Saint-Thomas.*

A deux heures après-midi, nous avons appareillé de la rade de la Basse-Terre.

Je jette un dernier coup d'œil sur l'habitation aérienne de mon ami : quant au toit solitaire de la vieille comtesse, je vais le perdre de vue sans le plus léger regret, en me rappelant le peu de succès d'une démarche décidée et terminée si rapidement, que le souvenir en demeure comme douteux dans ma pensée.

Vendredi 11 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de la Guadeloupe à Saint Thomas.*

Ce matin, à six heures, nous étions en calme près la pointe nord-ouest de la Guadeloupe.

A midi, latitude observée, 17 degrés 18 minutes nord; longitude, 64 degrés 30 minutes ouest du méridien de Paris.

A quatre heures, nous passons dans le sud de Mont-Sarrat, à une lieue de terre. La partie de l'est est extrêmement roide, sauvage et coupée de ravines. Les terres, vers le centre de l'île, sont en pente plus douce; on y voit quelques sucreries, et, sur le bord de la mer, un petit bourg, à portée duquel trois ou quatre navires au mouillage.

A cinq heures et demie, nous doublons le rocher de la Redonde, et nous découvrons dans le nord-ouest l'île de Nièves, que j'ai déjà décrite.

Samedi 12 juillet 1817, à la mer. Trajet de la Guadeloupe à Saint-Thomas.

Cette nuit, nous avons dépassé Saint-Christophe, Saint-Eustache et Saba.

A six heures du matin, nous étions à dix lieues sous le vent de Saba, courant à l'ouest-nord-ouest, les vents à l'est; superbe temps.

A midi, nous apercevons Sainte-Croix; à une heure, Saint-Jean, Tortole et plusieurs petites îles des Vierges; à trois heures, l'île Ronde et Saint-Thomas.

Vers cinq heures, on a viré de bord, le cap au sud-est, et l'on a continué à courir des bordées toute la nuit, pour être à portée d'entrer demain de bonne heure à Saint-Thomas.

Dimanche 13 juillet 1817. Port de Saint-Thomas. (Antilles, île danoise).

A six heures du matin, nous étions dans le sud des îles Saint-Jean et Tortole, à petite distance ; à dix heures, nous avons doublé l'île Ronde, passant sous le vent à portée de fusil. Ce rocher, extrêmement escarpé de toutes parts, est couvert d'oiseaux de mer qui y déposent leurs œufs en prodigieuse quantité.

A onze heures, nous avions doublé la petite île de Back, qui n'est qu'à deux milles du port de Saint-Thomas.

On a sondé près de l'entrée du port, et l'on a eu d'abord dix-huit brasses, puis seize, puis quinze, à hauteur des forts. On a tiré un coup de canon pour appeler un pilote, à l'aide duquel nous sommes venus au mouillage à midi.

J'ai été surpris de voir que l'on n'eût à bord aucune carte détaillée des îles Vierges, du port et des débouquemens de Saint-Thomas.

A peine à l'ancre, on a salué de vingt-un coups de caronades, qui ont été rendus immédiatement par le fort principal.

Lundi 14 *juillet* 1817. *En rade de Saint-Thomas.*

Vers huit heures du matin, nous avons tiré un coup de canon pour annoncer le départ. Peu après, au moment où l'on se préparait à lever l'ancre, les vents ayant passé au sud-est, presque debout pour sortir de la rade, nous avons été contraints de rester au mouillage.

Après-midi, les vents ont adonné; mais il était trop tard pour s'engager dans les îles du débouquement.

Cette journée dans le port de Saint-Thomas nous a coûté sept matelots d'élite, dont le patron de canot du capitaine. Si la gabare s'y trouvait retenue pendant une semaine seulement, l'équipage entier céderait aux séductions des embaucheurs de Saint-Thomas, qui font des avances, et donnent le passage aux marins et autres hommes

qu'ils peuvent enrôler pour les indépendans. C'est la répétition de ce qui se pratique ouvertement aux États-Unis.

L'entrée du port St-Thomas n'exige point de pilote pour les plus grands vaisseaux : il est profond dans toute son étendue.

On doit porter le cap au nord, passant un peu plus près du fort de gauche que de celui de droite, pour se trouver à quelque distance du seul rocher qu'il y ait dans toute la contenance du port. Ce rocher est très-apparent, et par cela même sans danger. Le port forme un cercle presque entier, l'ouverture d'entrée n'étant à peu près que la vingtième partie de sa circonférence.

Mardi 15 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

A six heures du matin, nous sommes sous voile; beau temps, vent d'est-nord-est.

A neuf heures, nous avons doublé le rocher blanc dit *la Caravelle*, si parfaitement ressemblant à un navire à la voile, vu dans l'ouest, à deux lieues de distance.

Nous eussions pu passer entre ce rocher et l'île de Savanah, comme j'y passai en août dernier sur la goëlette américaine *le Général Scott ;* mais le capitaine a cru plus prudent de débouquer entre la Caravelle et l'île nommée la *Petite-Couleuvre.*

A onze heures, nous étions hors du débouquement, la Grande-Couleuvre relevée au loin dans le sud-ouest.

A midi, latitude nord, 18 degrés ; longitude, 67 degrés ouest du méridien de Paris.

Mercredi 16 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Hier soir, vers sept heures, la pointe occidentale de Saint-Thomas nous restait dans le sud-est, à huit lieues. En quelques minutes, la terre se perdit à nos yeux, et nous ne devions en voir aucune avant celle de France.

Ce matin, bonne brise d'est-sud-est ; nous portons le cap au nord-est, en route filant six à sept nœuds.

A midi, le soleil s'étant caché, l'on n'a pas eu de hauteur. Le point, pris par estimation, nous place par vingt degrés 30 minutes nord, et 66 degrés 54 minutes de longitude, méridien de Paris.

Nous avons cinq à six demoiselles et autant de dames.

Le soir on joue à des jeux innocens,
On chante et l'on danse la ronde,
Et, suivant l'usage du monde,
Innocence et pudeur sont victimes des sens.

Méfiez-vous de ces jeux innocens,
Jeune beauté douce et timide;
Sous le toit enchanté d'Armide
Les pas ne sont pas plus glissans.

En jouant aux jeux innocens
On court une chance funeste;
Amour d'abord soupire ses accens,
Puis il veut un baiser, puis deux, et puis le reste.

Jeudi 17 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Le temps continue à nous favoriser; les vents sont à l'est; nous portons le cap au nord-nord-est, filant cinq nœuds et demi *au plus près.*

A midi, la hauteur a donné 22 degrés 37 minutes nord, et l'estimation 66 degrés de longitude ouest du méridien de Paris.

Nous sommes en ce moment nord et sud avec les Bermudes.

Vendredi 18 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Ce matin, temps couvert, grains et orage très-faible; les vents à l'est-nord-est, le cap au nord, quatre à cinq nœuds, sous les huniers et la misaine.

A midi, 25 degrés de latitude nord; longitude occidentale, 66 degrés.

Samedi 19 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Les vents ayant adonné, nous avons pu porter le cap au nord-est, route directe vers notre destination.

Le temps est aussi beau qu'il puisse être. Nous tenons *le plus près* du vent, ce qui réduit notre marche à quatre nœuds et demi.

A midi, 27 degrés 15 minutes latitude nord; longitude, 65 degrés 38 minutes ouest de Paris.

A deux heures, aperçu une goëlette hermaphrodite.

Dimanche 20 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Aujourd'hui, les vents de sud-est nous permettent de porter le cap à l'est-nord-est.

A midi, 29 degrés de latitude nord, 64 degrés 30 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Lundi 21 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Depuis hier, notre marche est ralentie; nous ne filons plus que deux à trois nœuds. Le degré de latitude où nous sommes est la limite ordinaire des vents alisés. A dater de là, et voguant vers le nord, on est dans les vents variables; ils tiennent peu au même rhumb, et, pour l'ordinaire, ils passent d'une extrémité à l'autre; tantôt le calme et tantôt la tempête, particulièrement aux approches des Bermudes.

En compensation de la faiblesse du vent, nous portons à l'est nord-est, directement sur le point de destination.

La chaleur continue à se faire sentir, quoique nous soyons déjà à près de quinze degrés nord du point de départ.

A midi, 29 degrés 40 minutes de latitude nord, 63 degrés 15 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Mardi 22 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Continuation de calme et de chaleur ; le bâtiment file à peine deux nœuds ; le cap au nord-nord-est.

A midi, 30 degrés 30 minutes de latitude nord, et 62 degrés 10 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Mercredi 23 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Encore calme ; très-faible brise d'est-nord-est, le cap au nord, et parfois au nord quart nord-ouest ; deux nœuds.

A midi, 31 degrés 30 minutes de latitude nord, et 62 degrés 1 minute de longitude ouest du méridien de Paris.

Jeudi 24 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

A midi, le calme dure encore. Nous sommes par 32 degrés 2 minutes de latitude nord, et 62 degrés de longitude ouest du méridien de Paris.

Nous avons vu aujourd'hui une énorme baleine très-près du bâtiment. Elle paraissait endormie au-dessus de l'eau. On allait tirer sur elle un coup de canon à mitraille lorsqu'elle a disparu, avertie par le bruit que l'on faisait à bord.

Vendredi 25 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Hier, après-midi, la brise se leva enfin après cinq jours de calme; elle soufflait du sud-est.

A six heures du soir, elle prit un peu plus de force, le bâtiment filant deux nœuds, le cap au nord-est.

Durant la nuit, les vents ont molli; mais,

au jour, ils ont fraîchi, et nous avons filé six à sept nœuds, le cap à l'est quart nord-est, le temps aussi beau que possible.

A midi, 33 degrés 22 minutes de latitude nord, et 61 degrés de longitude ouest du méridien de Paris.

Samedi 26 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Hier, un peu avant le coucher du soleil, nous aperçûmes, à deux lieues sous le vent, une goëlette et un brik; ce dernier arbora le pavillon blanc après avoir été joint par la goëlette : celle-ci, paraissant suspecte et n'ayant aucun pavillon, nous hissâmes le nôtre avec la flamme, et l'on fit en même temps les préparatifs de combat en cas d'attaque de la part de la goëlette, supposée montée par les indépendans.

Peu après que notre pavillon fut en vue, la goëlette abandonna le brik, qui continua sa route; et la nuit nous fit perdre de vue les deux navires.

A deux heures après minuit, nous avons

été assaillis par un violent orage ; le vaisseau a filé neuf nœuds avec la misaine et un foc seulement.

Ce matin, le temps était remis entièrement au beau, les vents au sud-sud est, le cap à l'est-nord-est.

A midi, 33 degrés 42 minutes de latitude nord, et 59 degrés 29 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Dimanche 27 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Depuis hier soir, les vents ont passé dans la partie de l'ouest : nous portons le cap à l'est, ne filant que trois nœuds, la brise étant très-faible.

Les oiseaux dits sataniques ont commencé à paraître. Le temps se soutient beau, quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir du changement de température. Les jours augmentent sensiblement.

A midi, 34 degrés dix minutes de latitude nord, et 58 degrés 9 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Lundi 28 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Les vents ont varié d'heure en heure depuis hier, soufflant très-faiblement; ils sont en ce moment à l'est-sud-est. Nous portons le cap au nord-est quart nord, faisant quatre nœuds, la mer belle, le temps doux et riant.

A midi, 34 degrés 24 minutes de latitude nord, et 56 degrés 31 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Mardi 29 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Nous sommes en calme depuis hier, gouvernant à peine, le cap à l'est, le peu de brise qu'il y a venant du sud quart sud-est.

A midi, 35 degrés 14 minutes de latitude nord, et 56 degrés 15 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Mercredi 30 *juillet* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Le vent de sud-sud-ouest a pris force depuis hier. Nous avons, toute cette nuit, filé au-dessus de six nœuds, le cap constamment à l'est, la route valant l'est-nord-est, moyennant un air de vent ou onze degrés et demi de variation nord-ouest, et un air de vent de dérive.

Ainsi, nous courons en direction opposée du banc de Terre-Neuve, que nous eussions été forcés de traverser, si les vents se fussent tenus au nord-est ou à l'est-nord-est.

Aujourd'hui, la mer moutonne; nous continuons bonne route avec la même vitesse et en même direction que cette nuit. Le temps est aussi beau qu'on puisse le désirer. Un brik est en vue.

A midi, 35 degrés 37 minutes de latitude nord, et 53 degrés 38 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

A trois heures et demie, nous avons parlé au brik *l'Elisabeth*, hollandais venant

de Surinam. On s'est donné réciproquement la longitude.

Jeudi 31 juillet 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Nous avons pu continuer route à l'est toute la nuit, filant cinq nœuds; les vents au sud quart sud-ouest. Ce matin, nous marchâmes de même, gouvernant au même air de vent, le temps et la mer toujours beaux, et notre navigation extrêmement douce en ce qui dépend d'eux.

A midi, 35 degrés 8 minutes de latitude nord, et 51 degrés 16 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Vendredi 1er août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Les vents de la partie de l'ouest qui nous servent depuis trois jours paraissent vouloir tenir bon et appartenir à la latitude où nous sommes parvenus : ils soufflent aujourd'hui du sud-ouest; nous filons sept nœuds avec

la plus belle mer du monde, sous un ciel aussi pur que celui des tropiques.

Le bâtiment porte le cap à l'est, valant l'est quart nord-est, la dérive à peu près nulle.

A midi, 36 degrés 37 minutes de latitude nord, 48 degrés 49 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Samedi 2 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Même vent de sud-ouest, le cap à l'est, la route valant l'est quart nord-est, demi-nord, marche moyenne, six nœuds, temps des tropiques.

A midi, 37 degrés de latitude nord, et 45 degrés 53 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Dimanche 3 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Ce matin, vers six heures, nous avons eu un fort grain, à la suite duquel le temps s'est soutenu couvert. Nous continuons à filer six ou sept nœuds, et l'on est arrivé de deux quarts pour éviter la vigie indiquée sur les cartes, extrêmement près de notre point d'aujourd'hui. Nous portons conséquemment le cap à l'est-nord-est. Il est très-probable que la vigie n'existe point.

A midi, 38 degrés 8 minutes de latitude nord, et 42 degrés de longitude ouest du méridien de Paris.

Lundi 4 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Depuis deux heures du matin jusqu'à deux après-midi, nous sommes restés en calme; les vents alors ont soufflé dans la partie de l'est, et conséquemment en opposition de notre route.

On a hissé à bord un tronçon de vergue ou de mâture, totalement revêtu de petits coquillages recouvrant les extrémités de certains animaux ressemblant à ceux que l'on retire de l'intérieur des coquilles connues sous le nom de *casques*. Le même débris fourmillait de petits crabes et d'une espèce de chenilles de mer ou bêtes à mille pieds d'environ huit pouces de long, faisant rentrer à volonté dans leur corps toutes ces nombreuses excroissances en forme de petites brosses.

Ce débris devait être flottant depuis dix-huit mois au moins. J'ai presque la certitude de l'avoir rencontré en mai dernier (il y a environ soixante-dix jours), en venant de Charleston à la Guadeloupe; du moins est-il constant que j'ai reconnu de très-près un débris semblable pour la grosseur et pour la forme, et pareillement revêtu de coquillages. Je l'ai rencontré entre cinquante-cinq et soixante degrés de longitude, et vers le trentième degré de latitude nord; d'où il suivrait que les vents d'ouest, la lame et les courans très-connus pour porter vers l'est

dans ces parages, lui auraient fait faire environ trois cent cinquante lieues en soixante-dix jours, ou cinq lieues par jour. Si, à raison des calmes ou du changement de direction de la part des vents, on accorde quatre lieues par jour ou douze nœuds sur les cinq lieues, il en résultera que, dans ces parties de l'Atlantique, la force du courant originaire du détroit de Floride peut être estimée à un demi-nœud seulement par heure; ce qui s'accorderait assez bien avec les observations des navigateurs.

Il est à regretter que la ligne de ce grand courant ne soit indiquée que sur les cartes marines américaines, et ne se voie sur aucune carte française. Ce courant vient s'éteindre à quelque distance de l'ouest des Açores.

A midi, nous étions par 48 degrés 40 minutes de latitude nord, et 41 degrés 16 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Mardi 5 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Nous courons *au plus près*, le cap à l'est quart sud-est, les vents au sud, la marche de cinq nœuds et demi.

Le temps est couvert ; un changement sensible a lieu dans la température, l'air a plus de fraîcheur, les soirées sont moins belles et plus humides.

A midi, point de hauteur observée.

L'estimation a donné 39 degrés 6 minutes de latitude nord, et 40 degrés de longitude ouest du méridien de Paris.

Mercredi 6 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Nous cinglons *au plus près*, les vents au sud-sud-est, forte brise, le cap à l'est valant l'est-nord-est par la variation de 12° nord-ouest et d'un air de vent de dérive. La lame s'est renforcée, l'horizon est brumeux, les grains se suivent de près. Nous avons le ciel

et la température d'Europe. Marche : six nœuds.

A midi, point de hauteur.

Latitude estimée : 39 degrés 36 minutes nord, et 37 degrés 30 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Jeudi 7 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Le temps s'est remis au beau, mais les vents ont refusé, ils sont au sud-sud-est; le cap à l'est-nord-est, valant le nord-est; hors de notre route, qui devrait être l'est-nord-est vrai; marche inégale de quatre à six nœuds. Nous avons remis les perroquets.

A midi, 40 degrés de latitude nord, et 35 degrés 18 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Vendredi 8 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Temps couvert, vent de sud-est, le cap à l'est-nord-est; cinq nœuds. Rencontré un trois-mâts courant au nord-ouest.

A midi, 13 degrés 6 minutes de latitude nord, et 34 degrés de longitude ouest du méridien de Paris.

Nous avons atteint le méridien de l'île Corvo, la plus occidentale des Açores.

Samedi 9 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Les vents ont soufflé du sud-est jusqu'à midi, où le calme leur a succédé.

Depuis hier, nous voyons de gros oiseaux noirs et blancs de l'espèce de ceux qu'on nomme *mariages;* on les voit toujours par couples.

A midi, 44 degrés 40 minutes de latitude nord, et 32 degrés 5 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Dimanche 10 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Cette nuit, nous étions en calme à une heure. A quatre heures, les vents ont passé à l'ouest; on a hissé les bonnettes tribord et bas-bord. La brise a successivement augmenté, ainsi que la lame, le bâtiment filant neuf nœuds, *maximum* de sa marche jusqu'à ce moment.

A midi, temps couvert, la mer un peu forte; point de hauteur.

Latitude estimée : 45 degrés nord; longitude ouest du méridien de Paris, 30 degrés 30 minutes.

Lundi 11 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Ce matin, les vents sont au nord; temps froid et couvert, belle mer, huit nœuds, le cap à l'est quart sud-est valant l'est quart nord-est, à raison de vingt-trois degrés de variation nord-ouest; peu de dérive. Nous voyons beaucoup d'oiseaux de mer, alcyons

et autres, blancs et noirs, posés sur l'eau. On a fait deux cents milles dans les vingt-quatre heures.

A midi, 45 degrés 46 minutes de latitude nord, et 57 degrés 54 minutes de longitude à l'ouest du méridien de Paris.

Longueur des degrés de longitude, quatorze lieues et fraction.

Vu une goëlette.

Mardi 12 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Très-grosse mer, roulis fatigant; impossible de prendre ses repas à table; les vents au nord-nord-ouest; huit et neuf nœuds sous la misaine et les huniers, avec les riz pris; temps excessivement froid.

A midi, 46 degrés 17 minutes de latitude nord, et 21 degrés 25 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Nous avons fait deux cents milles dans les vingt-quatre heures ou soixante-cinq lieues deux tiers, faisant, à raison de quatorze lieues par degrés, quatre degrés deux tiers.

Mercredi 13 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Temps brumeux, vent de sud-ouest, le cap à l'est-sud-est, grosse mer, neuf nœuds, sans autres voiles que la misaine et les huniers, les riz pris, moins un.

A midi, point de hauteur observée.

Latitude estimée : 47 degrés 13 minutes, et 16 degrés 34 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Nous avons fait, depuis hier à midi, cent quatre-vingt-quatre milles ou soixante-une lieues un tiers.

Jeudi 14 août 1817, à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.

Beau temps, grosses rafales, fortes lames, vent de sud-ouest, le cap à l'est quart sud-est, neuf nœuds.

A midi, 47 degrés 43 minutes de latitude nord observée, et 12 degrés 33 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

Soixante-quatre lieues dans les vingt-une heures.

Quelques oiseaux ressemblant à des goëlans.

Vendredi 15 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

Les vents à l'ouest-nord-ouest, moins forts qu'hier ; temps demi-couvert, le cap à l'est-sud-est donnant l'est, neuf nœuds, bonnettes hautes et basses, perruche et perroquets, etc. ; grand nombre d'oiseaux de mer, blancs et noirs ; dadins, goëlans et autres ; marsouins en quantité.

La mer est sensiblement changée de couleur ; on n'a point encore sondé.

A midi, 48 degrés de latitude nord observée, et 17 degrés 35 minutes de longitude ouest du méridien de Paris.

A six heures du soir, la sonde a indiqué quatre-vingt-cinq brasses, fond de sable gris mêlé de pétoncles (petits coquillages).

A dix heures, on a porté le cap au nord, attendant le jour pour diriger sur la terre.

Samedi 16 *août* 1817, *à la mer. Trajet de Saint-Thomas en France.*

A onze heures, nous apercevons la terre d'Ouessant, au vent à nous, ce qui nous oblige à courir *au plus près* pour nous élever.

On a trop prolongé la bordée du nord cette nuit, ce qui nous a placés à cinq ou six lieues sous le vent de la ligne où nous devions nous trouver pour attaquer l'embouchure de Brest, par le vent que nous avions (sud-ouest).

Malgré la proximité de terre, nous n'avons aperçu aucun oiseau jusqu'à près de midi, où trois hirondelles de terre ont passé près du navire.

Trois bâtimens étaient en vue avant midi.

A midi, vent de sud-sud-ouest, temps couvert et par grains; le cap à l'ouest, amarres à bas-bord courant *le plus près.*

A trois heures, nous courions vers le nord-ouest, fuyant la terre, lorsque, les vents ayant tout-à-coup soufflé de cette

partie, nous avons reviré de bord et porté le cap vers l'entrée de la rade de Brest.

A quatre heures, nous avons longé la côte sud d'Ouessant, à deux milles du rivage. Cette île, située à deux milles du continent, et d'environ trois lieues de tour, est d'un aspect triste et sauvage. Le terrain en est pelé et sans un seul arbre. Elle compte néanmoins six cents habitans dispersés dans quelques hameaux.

On y voit une tour de signaux avec un feu pour servir aux vaisseaux. La pointe occidentale prolonge une suite de rochers détachés et taillés en forme pyramidale.

La pointe de l'est se rapproche d'une chaîne de rochers qui va joindre l'île Boline, à l'est de laquelle est Bénigent, petite île déserte.

Les rochers dits les Pierres noires viennent ensuite. Ils sont situés en avant de la terre continentale, et du point où se trouve le feu de Saint-Mathieu qu'on allume chaque jour une heure après le coucher du soleil.

A dix heures du soir, nous entrons dans le goulet, rasant la terre à bas-bord pour

éviter la roche du Mingau, située au milieu du goulet.

La marée, qui descend en ce moment, retarde sensiblement notre marche, malgré la violence du vent.

Le goulet a une lieue de longueur sur près d'un mille de large. Il offre une suite de forts à droite et à gauche; à l'extrémité sud du goulet est un fort assis sur la pointe espagnole : de ce point, les terres se séparent et forment la plus magnifique rade qu'on puisse voir. Son défaut serait peut-être sa trop vaste étendue, laquelle donne trop de prise aux vents lors des ouragans. Il y a de dix à quinze brasses de fond d'excellente tenue. Les rades de la Havane et de New-Yorck pourraient être seules comparées à la rade de Brest.

A dix heures et demie, nous jetons l'ancre près du vaisseau *stationnaire*, par treize brasses d'eau.

Notre traversée a été de trente-deux jours.

Dimanche 17 *août* 1817. *En rade de Brest.*

Ce matin, de bonne heure, nous avons arboré pavillon jaune au mât de misaine (cette couleur, de mauvais augure, est dévolue aux vaisseaux venant des colonies et supposés infectés de fièvre jaune).

A huit heures, les officiers de santé se sont approchés du bord et à distance respectueuse, ont pris les renseignemens nécessaires sur la santé de l'équipage et sur les maladies qui pouvaient exister aux Iles-du-Vent, d'où nous venons.

Sur le compte satisfaisant rendu par eux au conseil de santé, le permis de débarquer a été accordé dans l'après-midi; et, de ce moment, la communication a eu lieu avec les bâtimens et la ville.

Nous n'avons trouvé en rade de Brest que six bâtimens de guerre formant la division prête à faire voile pour la reprise de possession de Cayenne. Cette division est composée du vaisseau *l'Hector*, ci-devant *le Dal-*

mate, de 74, armé en flûte, capitaine Bergent; la frégate *la Flore*, revenue de Saint-Domingue en janvier dernier, capitaine.....; la frégate *la Revanche*, armée en flûte; la corvette *la Coquette*, la gabare *la Prudente*, la *Mouche*, *le Serin* et une autre goëlette. Ces bâtimens partent sous huit jours. Après leur départ, la rade sera totalement nue; cette même rade où je vis, en janvier 1780, deux escadres et des bâtimens de guerre sans nombre.

Quantùm mutatus ab illo !

Ce matin, le télégraphe a transmis la nouvelle du rappel de M. le comte de Vaugiraud, remplacé par le comte d'Osmond au gouvernement de la Martinique.

Lundi 18 *août* 1817. *Port de Brest.*

Cet après-midi, j'ai débarqué à Brest, où j'ai pris logement.

Les douaniers de cette ville visitent scrupuleusement les effets des passagers; et, jusqu'aux débris des provisions qu'on a pu

faire pour le voyage, tout est soumis aux droits.

Le temps est affreux, ciel couvert, brume, grains, vent violent du sud-ouest, grosses lames en rade, froid excessif; telle est ici la température au cœur du mois d'août.

En mettant pied à terre, on est frappé du coup d'œil de misère qui s'offre de toutes parts: le cœur se serre douloureusement à la vue d'une armée de pauvres en haillons demandant la charité. Les rues, les places, les promenades, les quais, tout est désert; nul mouvement; le pain est cher, la saison dure, l'argent rare; une tristesse générale perce de toutes parts; le cachet de l'humiliation est empreint sur les physionomies; le silence des tombeaux a succédé aux agitations des mouvemens de guerre et des plaisirs d'un temps heureux.

La race d'hommes paraît abâtardie; point de jolies femmes; sang disgracié.

En venant des colonies, où la pauvreté n'affecte que la classe noire, reculée à grande distance, et dont la douceur du climat pour l'imagination diminue infiniment les mi-

sères, indépendamment des secours intéressés que les esclaves reçoivent journellement de leurs maîtres, on ne peut se faire à voir ses semblables réduits à des excès de détresse déchirans pour tout humain dont le cœur n'est pas né pétrifié. L'air antique des édifices et le manque de propreté ajoutent encore au deuil des idées; la nature paraît encore plus sévère que les hommes; mais, sous la riante zone du tropique, les hommes ont atteint le plus haut degré de méchanceté et d'immoralité.

Mardi 18 août 1817. Port de Brest.

Ce matin, j'ai visité le port, où j'ai compté trente vaisseaux de ligne désarmés et sans mâtures, rangés en bon ordre sur une ligne sinueuse, ne laissant entre eux aucun intervalle. Le coup d'œil était admirable. On remarquait dans le nombre cinq vaisseaux à trois ponts, dont deux, *le Duc d'Angoulême* et *le Commerce de Paris*, ont particulièrement attiré mon attention par la grâce

de l'ensemble, l'élégance des poupes, et l'imposante apparence de cinq batteries superposées en arrière dans le tiers de leur longueur, depuis la première batterie jusqu'à la dunette, embellie d'une galerie de bel effet, ainsi que le prolongement de poulaine.

Voici la liste de ces vaisseaux :

Le Wagram, trois ponts;
Le Duc d'Angoulême, trois ponts;
L'Austerlitz, trois ponts;
Le Duguay-Trouin,
Le Duguesclin,
Le Superbe,
Le Lys,
L'Illustre,
Le Trajan,
Le Nestor,
Le Conquérant,
Le Foudroyant,
Le Pacificateur,
Le Commerce de Paris, trois ponts;
L'Océan, trois ponts, dans le bassin;
L'Orion,
Le Gaulois,
Le Marengo,
Le Magnifique, de 74;
Le Triomphant,
L'Ulysse, de 74;
Le Diadême, de 74;
Le Courageux, de 74;

L'Hector, de 74, en partance, dans la rade;
Le Duquesne,
Le Commerce de Lyon, de 74;
L'Atlas, de 74;
L'Achille, de 74;
L'Éole, de 74;
Le Tourville, de 74;
La Couronne, de 80, sur le chantier (très-avancé);
La frégate la Constance, *idem.*

Je puis en avoir omis quatre ou cinq placés peut-être en seconde ligne: on porte le nombre total à trente-six vaisseaux de ligne actuellement à Brest.

Le seul vaisseau *l'Hector* est armé et mouillé en rade, prêt à faire voile au premier jour avec la division destinée pour Cayenne.

Le vaisseau à trois ponts, *l'Océan*, est en réparation dans le bassin.

Un seul vaisseau de ligne est en construction.

En face de ces forteresses flottantes sont les magasins de la marine et la corderie. Chacun de ces magasins est affecté à un vais-

seau, dont le nom est inscrit sur la porte d'entrée.

Sur le bord du quai sont rangés quatre mille canons de 36.

On a placé *le Duc d'Angoulême* entre *le Wagram* et *l'Austerlitz*, et *le Lys* en face du *Marengo*, dont la poulaine supporte la figure colossale d'un guerrier, contre lequel est humblement apposée je ne sais quelle autre petite figure d'homme coiffée en bonnet carré, tenant une épée dans la main droite, et dans la gauche quelque chose que je n'ai pu distinguer.

Il m'a paru que ces dispositions d'emplacement n'étaient point l'effet du hasard, et qu'elles tenaient à d'arrière-pensées profondément enracinées.

J'aurais eu quelque plaisir à voir *le Duguay-Trouin* et *le Duquesne*, matelots d'avant et d'arrière d'un vaisseau, sous le nom d'un arrière-petit-fils de Louis XIV.

Quelque chose de triste se mêlait dans mon idée, à la satisfaction que j'éprouvais de voir encore ces débris de puissance.

Relliquias Danaûm.

Je songeais à l'état d'humiliation où le Corse avait réduit le plus formidable royaume qui ait jamais existé, et à ce que serait aujourd'hui le port de Brest, si ce stupide et vil usurpateur avait eu l'esprit d'y verser les cinq cents millions qu'il enfouissait dans le port d'Anvers au préjudice de la France, et sans espoir fondé de pouvoir mettre en mer la flotte emprisonnée dont l'ennemi devait définitivement renforcer sa gigantesque puissance.

Après avoir visité le port, je suis allé au Cours d'Ajou. Je n'y ai vu qu'une douzaine de promeneurs en redingottes bleues (les temps sont durs); pas une femme. La rade, que je découvrais, était d'une nudité désespérante. Le temps froid et assombri s'accordait pour me tourmenter. Je suis rentré chez moi atteint d'une forte dose de mélancolie.

Mercredi 20 août 1817. Port de Brest.

J'ai rendu, hier, visite au vice-amiral G....., mon ancien camarade de collége. C'est toujours avec un indicible plaisir que je revois mes anciens condisciples. La faux du temps est impuissante contre la mémoire du cœur. Ici, j'avais un double plaisir, ayant connu depuis mon enfance la mère de M. de G....., étant à Paris, et M. son père. Chez ce dernier, il y a quelques années, j'eus la satisfaction de voir, dans son salon, un dessin que je lui avais donné à la date de trente ans en arrière. Ceux que j'avais chez moi avaient disparu; celui-là seul existait encore survivant à la tourmente révolutionnaire.

Je n'ai eu qu'à me louer des attentions du vice-amiral: au physique, il est l'image vivante de son père; taille avantageuse, traits distingués, douceur dans les regards: au moral, mêmes vertus, même pureté chevaleresque, même sérénité d'ame, indice certain d'une conscience sans reproche.

Dans le dernier voyage que j'ai fait sur un

bâtiment de l'État, je me suis abstenu de mille réflexions que j'aurais pu faire sur la situation actuelle de notre marine; sur la discipline et le service en mer; sur tout ce qui concerne les officiers et les marins de toute classe; sur l'instruction des uns et des autres; sur certain esprit de corps dont la morgue et la roideur ont malheureusement une autre direction que celle qu'indiquerait le bien public; sur le préjugé faussement établi dès avant la révolution, voulant que la théorie puisse suppléer au défaut de pratique, préjugé dont le système anglais démontre trop victoriseusement toute l'absurdité; sur le manque ou l'oubli de quelques réglemens relativement aux égards que la décence réclame en faveur des officiers de terre, que de longs services et d'honorables décorations appellent à des distinctions dont ils peuvent être privés dans l'état présent des choses à bord des vaisseaux, où, à défaut d'un local, tel que la salle de poupe, jadis réservée à l'état-major, et en quelque sorte confondus avec l'équipage, ils se trouvent dans une position fausse et tout-à-fait in-

convenante, au détriment du service et de la discipline militaire, fondée sur le respect de l'inférieur envers le supérieur, respect qui exige que ce dernier, hors du service, soit, pour ainsi dire, dérobé aux regards de subordonnés très-portés à la familiarité, pour ne pas dire à l'insolence, surtout d'une arme à une autre, dès que les circonstances semblent, pour un instant, rapprocher d'eux en pose embarrassée, et pour un certain laps de temps, des hommes habitués à les commander.

J'aurais pu m'étendre sur des abus de tout genre, sur les causes primitives de l'infériorité de notre marine; sur cette insouciance de la gloire, en tant qu'elle n'affecte que la chose publique; sur ce manque d'accord non seulement des forces de terre avec celles de mer, mais encore entre les officiers de la marine considérés exclusivement; sur cette légèreté (triste cachet de la population française) qui la condamne à la nullité, malgré sa force numérique; sur cet amour du plaisir qui implante dans le cerveau des marins de tout âge ce goût effréné des di-

versions qu'offre la terre; sur la violence à se faire pour l'abandonner; sur le désir toujours croissant d'y rentrer, d'y faire séjour sous quelque vain prétexte que ce puisse être, de s'y plonger dans toutes les voluptés qu'elle peut offrir; sur cette fade passion des femmes qui amollit tant de cœurs, consume de si précieux momens, et détourne si puissamment d'un but plus noble, et le seul qu'un militaire dévoué doive se prescrire en ceignant l'épée; sur ce goût puérile, pernicieux et céladonique des instrumens, des chansons et de toutes les fadeurs musicales, ridicules intrus malsonnans près des foudres amoncelés pour la ruine des citadelles d'Albion, si, à l'exemple de ses guerriers, auxquels, en les haïssant, on doit cette justice, le marin de tout rang montait à bord, plein de l'idée de son devoir, éteint pour la terre, dévoué à toutes les chances de sa noble carrière pour son honneur, pour la gloire du monarque et pour l'avantage de son pays, dût-il n'en retirer d'autre récompense que sa propre estime et celle du public.

J'aurais pu m'escrimer à ce sujet et faire des volumes en laissant encore beaucoup à dire; mais la matière est délicate, le tableau serait trop sombre s'il était ressemblant; l'état des choses est trop désespéré; les ressources sont trop nulles, les occasions trop irrévocablement perdues pour que la plume ne tombe des mains à la seule idée d'une telle entreprise. C'est en vain que je voulus faire entendre ma voix au temps opportun.

Ille ego qui quondam.

C'était le moment alors....... Pauvres Français! que j'ai plaint votre sort d'être aveuglément courbés sous le joug du plus stupide tyran qui ait déshonoré la race des humains! Le premier je donnai un plan de descente; je me tuai à dire qu'il ne fallait point d'escadres pour aborder en Angleterre; qu'il suffisait de chaloupes canonnières; qu'on pouvait profiter et du calme, et des brumes, et des longues nuits d'hiver. L'Angleterre était alors sans armée, sans officiers de terre, sans un général qui eût fait la guerre, sans une place forte; elle

n'avait pas même l'idée de pouvoir opposer la plus légère résistance : Londres était à trois marches, Portsmouth à quatre ou cinq ; vous disposiez de trésors immenses et d'un million de guerriers.... Monstre! qu'as-tu fait de tant de vaillans hommes? Une longue humiliation punira les Français d'avoir eu la bassesse de courber leur tête sous ton joug à jamais avilissant.

Jeudi 21 *août* 1817. *Port de Brest.*

Je viens de visiter la bibliothèque de la marine et la salle des modèles que j'avais visitées anciennement. J'y ai trouvé un vieux Anglais, inventeur d'un nouveau mode de fabriquer les poulies ; il est concierge et *Cicerone* de la salle. Son langage est mêlé d'anglais et de français, au point qu'il serait impossible de le comprendre sans connaître les deux idiomes. Il m'a expliqué les procédés successifs qu'on a mis en usage dans la construction du célèbre bassin de Toulon, qui a immortalisé Grognard.

On a dû jeter le fondement et bâtir par

soixante-trois pieds d'eau ; on a fait une première base flottante avec des tonneaux pleins d'eau et surchargés de boulets ; on y a superposé une assise de charpente de vingt-sept pieds de hauteur, divisée en compartimens égaux dans toute l'étendue que devait avoir le bassin. Cette assise, chargée de pierres, on a ingénieusement retiré la base flottante après avoir évacué les tonneaux et enlevé les boulets : la première assise une fois à fond, l'on a continué le même procédé jusqu'à proximité du niveau de l'eau, et l'on a enfin posé sur ces bases, solidement établies, le bassin, dont l'extrémité supérieure ne dépasse que de quatre pieds le niveau des eaux. L'extérieur du bassin est en bois, l'intérieur en pierre; il est fermé par une espèce de bateau de construction particulière formant digue, et qui se lève à volonté en le déchargeant des boulets dont on le remplit, pour lui donner la plus grande solidité possible.

On construit et l'on radoube dans ce bassin entouré d'eau de toutes parts, dans une mer sans reflux, qui exigeait tout l'effort

de l'art pour vaincre d'immenses difficultés.

Labor improbus omnia vincit.

Le reste de la salle contient des modèles de galères, celui d'un vaisseau de 74 tout gréé, d'environ huit à neuf pieds de longueur, propre à l'enseignement des élèves.

On a maintenant un modèle de vaisseau à trois ponts de douze pieds de longueur; il est placé à l'académie, où il sert à l'instruction des jeunes marins.

Il y a aussi des modèles de vaisseaux de 74, tels qu'on en construisait autrefois, et que l'on a réformés avec beaucoup de raison: c'étaient de fort mauvais bâtimens. On y voit, en outre, des modèles de frégates, de bombardes, de brûlots, etc., etc.; tout cela existait il y a quarante ans.

Ce que j'ai vu de neuf et d'intéressant, c'est un plan circulaire en relief figurant la mer, la rade, le port, la ville de Brest et les campagnes environnantes, dans un rayon de six lieues, sur une échelle de trois pouces par mille, si je ne me trompe. Le relief des

terres est élevé de trois ou quatre pouces, figuré d'après nature, avec indice des villes, villages, tours, bois, chemins, côtes, rochers, etc., etc.

Les îles d'Ouessant, Molline, Bénégent, etc., y sont soigneusement imitées, ainsi que les pierres noires et les nombreux écueils qui forment d'un côté le passage du Four, au centre l'Iroise, et au sud les Saints et le dangereux passage des Raz.

La baie de Douarnenez et tout l'intérieur de la rade de Brest s'y trouvent dans une exactitude parfaite, ainsi que les indications des divers courans. La mer est heureusement figurée par une glace de très-bel effet.

C'est une superbe composition : l'on fera bien d'échancrer la partie en regard des approches du goulet, que l'on ne peut voir d'assez près à raison du grand diamètre de ce plan.

Lundi 25 *août* 1817. *Port de Brest.*

Ce matin, le bruit du canon, digne avant-coureur de la fête de nos rois, s'est fait entendre pour en commencer la célébration. Malheureusement, la température est effroyable : temps sombre et froid, pluie et grêle; c'est ce que nous voyons chaque jour, en dépit du mois d'août. Le contraste est un peu trop fort pour ceux qui habitaient les colonies il y a cinq semaines. L'aspect d'une profonde misère, une multitude de pauvres qui remplissent les rues, le coup d'œil des rassemblemens populaires, composés d'une race physiquement disgraciée, la cherté du pain, la solitude des promenades, l'absence de tous les plaisirs, la contenance humiliée, et le lointain désolant où se réfugie l'espérance, tel est le triste tableau dont on est frappé en débarquant à Brest; arrière punition des longs scandales donnés, pendant un quart de siècle, à l'Europe et aux deux mondes, pour en revenir au point de départ. . . . . ., au bonheur près.

Il y a ici une belle et bonne légion sous le commandement du frère de Cadoudal, plus connu sous le nom de George, ce partisan si distingué par son zèle et ses services contre les ennemis de la royauté, si étonnant par sa fermeté d'ame, qu'il ne lui manqua peut-être qu'un développement plus heureux et plus précoce de ses moyens, et la magie de certains avantages pour briller au premier rang parmi les hommes à large caractère (1).

Le frère de George, dignement récompensé par un souverain si efficacement servi dans sa noble cause et par les siens et par lui-même, sait inspirer ses sentimens aux braves soldats du Morbihan. Son influence est telle dans ce département, qu'au cas d'une crise supposée; il entraînerait à sa suite, pour le service du roi, sa population toute entière.

La légion du Morbihan, forte de douze cents hommes dévoués, est parfaitement tenue et chaque jour exercée.

(1) C'est le seul que la France ait produit en ces derniers temps d'une trempe à la Nelson.

La légion du Calvados ne forme qu'un cadre de cent cinquante hommes sous les armes.

L'artillerie de la marine se distingue par sa tenue, sa bonne discipline, le choix des hommes, et le bon esprit dont elle fut de tout temps animée. C'est un corps précieux auquel je me plais à rendre justice, pour avoir été itérativement témoin de sa valeur.

A midi, le ciel donnant un embelli, tous les corps d'officiers, militaires et civils, les autorités en tête, ont assisté aux cérémonies religieuses de la fête royale.

Le *Te Deum* a été chanté à bord de l'amiral.

Des milliers de pavillons blancs et à fleurs de lys, flottant au bruit des foudres de guerre sur les façades des maisons et sur les édifices publics, interprètent magiquement l'amour envers le monarque et le dévoûment au lys antique de nos aïeux........ *Vive le Roi!*

Quum tot sustineas ac tanta negotia solus,
Res nostras armis tueris, moribus ornes,

Legibus emendes; in publica commoda peccem;
Si longo sermone morer tua tempora Cæsar.
HORAT. Epist. I, *ad Augustum*, lib. II.

Au Roi.

Quand le Ciel, envers nous devenu plus propice,
Remettait la couronne et le sceptre en tes mains,
Louis, à tes vertus c'était rendre justice,
Et vouloir assurer le bonheur des humains.
Chaque jour, sous ton règne, enfante des merveilles,
Fruits d'un vaste génie et de pénibles veilles;
Tu corriges les mœurs, tu protèges les lois;
Ton nom tend à briller parmi ceux des grands rois.
Contre la ligue germanique
Ta sagesse deux fois nous tint lieu de rempart;
Seul tu peux soutenir tout le poids politique;
C'est par toi que la paix, de l'Escaut jusqu'au Var,
Du Rhin à l'Océan, des Monts à la Belgique,
Déverse dans nos champs les trésors de son char:
Mais lorsque ton génie à tant de soins s'applique,
Je croirais nuire à la chose publique,
Si par un long discours j'entretenais César.

Vendredi 29 *août* 1817. *En rade de Brest.*

A deux heures, je me suis embarqué sur la gabare la......., destinée pour Dunkerque.

Avant de quitter Brest, j'étais allé visiter l'hôpital de la marine. Le souvenir de celui de Rochefort ne lui est point favorable : néanmoins il paraît bien tenu et ne laisse pas d'avoir une certaine apparence.

Très-près de cet hôpital est la caserne des artilleurs, vaste édifice, orné d'un observatoire au-dessus du corps de logis central, et d'un pavillon à chaque extrémité latérale.

En face est une cour très-étendue : on y fait l'exercice du canon.

Une fort belle allée la termine en front de la caserne. Sur l'un des côtés sont des canons de gros calibre pour l'instruction des marins; ces canons sont placés sur des sabords comme dans les vaisseaux : à l'autre extrémité sont des canons montés sur affûts de côte.

Cette caserne contiendrait facilement quatre mille hommes et un nombre d'officiers en proportion.

Le port est fermé par une chaîne soutenant une charpente de six pieds de large; elle s'ouvre de bonne heure pour la facilité

du service, et se ferme vers huit heures du soir.

En entrant en rade, on passe entre le vieux château de Brest, flanqué de tours à machicoulis : celle de ces tours qui est située à la pointe ouest, en regard de la mer, porte gratuitement, je crois, le beau nom de César.

A droite est la forteresse du Fer-à-Cheval, remarquable par une batterie en bronze du calibre de 48.

Les forteresses de Brest sont irrégulières, comme la nature du terrain sur lequel elles sont construites.

De la rade, la ville se présente en double amphithéâtre coupé par l'entrée du port, séparant la ville de Brest proprement dite du quartier de Recouvrance, qui n'est pas moins étendu.

Au-dessus des remparts (côté de Brest) s'élève le cours d'Ajou, dont les murailles verdoyantes sont majestueusement dominées par une suite d'édifices, parmi lesquels on en distingue d'un aspect très-imposant.

Sur la partie du port située du côté de Recouvrance sont deux magnifiques bassins creusés dans le roc. Dans l'un d'eux est lè vaisseau à trois ponts l'*Océan*, de 120 canons.

Dans toute la longueur du terrain sont des magasins divers comme du côté opposé. L'espace entre ces magasins et le quai est couvert de caronades, de canons et de mortiers à grandes dimensions coulés sur affûts.

J'ai remarqué un canon de Siam orné de caractères indiens: il est coupé en trois morceaux, laissant voir l'intérieur en fer recouvert de bronze : sa longueur est d'environ douze pieds, calibre de 24.

Toujours un temps détestable ; vent, pluie et froid sévère au mois d'août.

Lundi 1er septembre 1817. En rade de Brest.

A cinq heures, j'ai pris un canot qui m'a mis à terre à l'endroit nommé les Quatre-Pompes : les vaisseaux peuvent y faire de l'eau commodément.

dont quatre de dix pouces et deux de huit pouces en bronze ; les plate-formes en pierre.

A quelque distance, vers le centre, deux autres mortiers de douze pouces en bronze coulés sur affût, date de 1770. Ils ont été coulés à Rochefort.

Entre ces deux batteries, une troisième de deux mortiers de dix pouces.

A chaque batterie de canon, les édifices et magasins nécessaires : à la principale, un gril pour rougir les boulets.

Enfin, sur la côte du morne, une caserne pour six cents hommes, logemens d'officiers avec jardins, magasin très-vaste, place d'armes, et fortifications intérieures avec des pièces de 8 sur les remparts.

Le goulet est défendu par dix à douze forts de cette nature, croisant ensemble leurs redoutables feux.

Point de garnison en ce moment.

Mardi 2 septembre 1817, à la mer. Trajet de Brest à Dunkerque.

Ce matin, temps froid et couvert, les vents au sud-sud-est, le cap au nord-est.

Hier soir, on avait mal estimé la route, et l'on courait dans une fausse direction, quand on aperçut la côte sud d'Ouessant à deux lieues seulement; la mer heureusement belle, le ciel brillant d'étoiles.

A midi, point de hauteur.

Latitude observée: 49 degrés 26 minutes nord; longitude, 7 degrés 30 minutes ouest du méridien de Paris.

Mercredi 3 septembre 1817, à la mer. Trajet de Brest à Dunkerque.

A une heure du matin, on a viré de bord pour éviter les côtes d'Angleterre; les vents étant au sud-sud-ouest, on a porté le cap au sud-est quart d'est.

A six heures du matin, temps brumeux; on découvre le cap Lézard dans le nord-

nord-ouest, et le prolongement jusqu'à la pointe Black-Meun, à six lieues de distance.

L'horizon est couvert de navires.

A midi, beau temps, presque calme; nous ne filons que deux à trois nœuds, le cap au sud-est quart d'est valant l'est quart sud-est. Nous allons reconnaître Start-Point. Presque toute la côte entre les deux points est en vue à dix lieues de distance.

A une heure, nous sommes devant l'entrée de Plymouth, la relevant au nord quart nord-est, à huit lieues; la tour d'Edistone au nord quart nord-ouest, à quatre lieues, et Start-Point, dans le nord-est quart nord, à huit lieues.

En vue, grands et petits navires sans nombre.

Vers le coucher du soleil, le coup d'œil était enchanteur; des voiles sans nombre se croisaient en tout sens, navires à trois mâts, briks, cutters, goëlettes, bateaux, etc. Plusieurs canots sont venus nous acoster, proposer leurs services, et nous vendre des poissons.

Jeudi 4 septembre 1817, à la mer. Trajet de Brest à Dunkerque.

Hier, à une heure, nous avons relevé la pointe de Ram-Head au nord-nord-est, et Start-Point à l'est, huit degrés nord.

A minuit, on a eu connaissance des fanaux de Portland, dans le nord-est quart d'est.

Ce matin, à huit heures, nous étions par le travers de la pointe Saint-Alban, la relevant au nord à trois lieues.

On apercevait en même temps l'île de Wight dans le nord-est.

Vers neuf heures, la brise de nord-ouest ayant fraîchi, le flot secondant, nous avons été rendus en deux heures à la pointe des Aiguilles (Needle-Point), à la partie occidentale de l'île de Wight.

Cette île occupe le point le plus méridional de l'Angleterre.

Elle est vantée pour sa douce température : la partie supérieure n'est qu'un rocher blanchâtre et coupé à pic.

La côte anglaise est saine dans toute l'étendue de la Manche; on peut l'approcher sans danger, et elle abonde en ports et hâvres où les vaisseaux peuvent trouver un abri sûr.

Les terres sont médiocrement élevées, à peu près au même niveau que celles des environs de Brest, absolument de même nature, et souvent formées en surfaces planes à leurs couronnemens.

Ce n'est qu'à l'île de Wight, passé la pointe de l'ouest, que le terrain, disposé en pente douce, offre des sites pittoresques, un territoire en culture, et çà et là quelques habitations.

A l'est et à l'ouest de l'île de Wight sont deux passages pour entrer à Portsmouth; la rade de Plymouth est à l'est; celle de Spithead est plus au nord, formée de l'intervalle de mer entre la terre de Portsmouth et l'île de Wight.

La ville de Portsmouth, premier port des îles britanniques, est au nord de Spithead; et plus haut, à quelques milles, sur la rivière de....., est la ville de Southampton.

Il serait à désirer, pour le service, pour le commerce et l'avantage de la navigation en général, que les fanaux fussent aussi nombreux et donnassent autant de clarté que ceux de la côte anglaise. Les Américains ont également soigné cette partie, en elle-même si importante, qu'il y a barbarie à la négliger.

Sur aucun point du globe, la navigation n'est aussi active que sur cette petite Méditerranée que nous parcourons aujourd'hui : le temps est ravissant; jolie brise d'ouest, flots amollis, température douce, force vaisseaux en vue, proximité d'un rivage exempt d'écueils, le cap en route; il semble que nous soyons encore sous le ciel privilégié des Antilles; toutefois les cités que nous apercevons sont loin de présenter ces riches tapis de verdure diaprée que la partie centrale du Nouveau-Monde développe si largement avec tant de luxe.

A midi, nous étions à six milles au sud de la pointe Sainte-Catherine, découvrant celle de Dun-nose, proche l'entrée de la rade Sainte-Hélène.

Latitude nord, 50 degrés 25 minutes; longitude, 3 degrés 30 minutes ouest du méridien de Paris.

A six heures du soir, l'île de Wight, dérivée au couchant en vapeur aérienne, acheva de se perdre à nos yeux, et nous longeâmes la côte qui s'étend vers Beachy-Head. Nous découvrîmes les écueils de Owers, et bientôt la nuit vint jeter son voile sur cette terre si fertile en hommes de mer. Ces hommes prouvent trop bien aujourd'hui la vérité de l'axiome:

Qui mare teneat, illum necesse est rerum potiri.

Vendredi 5 septembre 1817, à la mer. Trajet de Brest à Dunkerque.

A cinq heures du matin, vu la pointe de Dungeness et le prolongement de la côte d'Angleterre jusqu'au South-Foreland.

A six heures, vu la côte de France vers le bossoir de tribord; un instant après, cette terre fut reconnue pour être celle de Boulogne, au cap Grisnez; la tour de Bou-

logne, relevée au sud, quarante-sept degrés est; Grisnez, au sud, sept degrés est.

Ce fut près du cap Grisnez, à l'endroit nommé Wissan, que César mit en mer pour la conquête de la Grande-Bretagne; exemple imposant, si les faits d'un héros avaient pu être appréciés et sentis par ce charlatan, écume révolutionnaire que l'agitation de la tourmente avait placé à une hauteurs indue.

Ce matin, nous sommes presque en calme, une très-faible brise soufflant du nord-nord-est. Du reste, très-beau temps, belle mer. Nous avons bordé et hissé les cataquois.

Les vents ayant refusé, nous avons laissé porter sur la côte de France.

A midi, nous sommes en face de Boulogne, la ville parfaitement vue à une lieue de distance. Un pilote vient de monter à bord.

A midi et demi, nous jetons l'ancre en rade, en face de la tour commencée sous l'usurpateur.

C'est près de Boulogne qu'était mouillée, en 1803, cette flottille de canonnières qui

fit tant de bruit et si peu d'effet, à la honte des chefs de cette époque à jamais féconde en intarissables regrets !

Certes, s'ils n'étaient vendus à l'Angleterre, à cet antique ennemi de la France, c'étaient bien les plus fieffés lourdauds que la terre ait jamais enfantés. Ils firent exterminer des millions d'hommes en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Russie et en France même, pour le seul plaisir de les détruire, quand on aurait pu s'emparer de l'Angleterre avec moins de cent mille hommes dans un temps où cette puissance n'avait ni armée, ni officiers, ni généraux, ni places fortes, ni même l'idée d'une résistance possible. Pourquoi, à l'exemple des Romains, des Saxons, des Danois et des Français même, n'eût-on pas le courage de passer le détroit avec cette nuée de canonnières construites, armées, équipées et rassemblées à si grands frais, favorisées par la nuit, le calme, les brumes éternelles des côtes d'Angleterre, et par la terreur extrême qu'inspirait leur menaçant voisinage ? De quoi vous vantez-vous donc, si vous n'avez point osé, quand il y allait de

la fortune et de l'existence de l'État, ou de sa ruine et son humiliation ineffaçable, franchir sept lieues de mer avec une armée plus formidable et de plus gigantesques moyens que jamais potentat n'en eût à sa disposition?

La rade de Boulogne est foraine et peu sûre, particulièrement contre les vents d'ouest et sud-ouest, vents régnans de ces parages. Elle est défendue par trois môles circulaires armés de canons en temps de guerre seulement. Diverses batteries ajoutent à ces fortifications. La côte est d'un aspect moins sévère que celle par-delà le détroit. Les terres, formées en pente douce, présentent quelques bouquets de bois, des campagnes bien cultivées, et une grande quantité de bourgs et de villages. Nous apercevons aussi le petit port d'Ambleteuse, entre Boulogne et le cap Grisnez.

Samedi 6 septembre 1817, à la mer. Pas-de-Calais. Trajet de Boulogne à Calais.

Hier, à six heures du soir, on leva l'ancre, et nous passâmes la nuit à faire de vains efforts pour nous élever.

A six heures du matin, une brume épaisse et le vent contraire nous ont forcés à venir au mouillage à deux lieues de la côte d'Angleterre, près de South-Foreland.

A huit heures, nous avons appareillé, le vent toujours de la partie de l'est, et nous avons couru des bordées, nous rapprochant du cap Grisnez à un mille de distance, pour revirer ensuite et revenir à peu près au même point. Nous venons néanmoins de le doubler. On aperçoit la baie et le village de Wissan, condamné à la nullité (malgré sa noble illustration) par le banc de sable qui s'est formé depuis long-temps entre les deux pointes.

Nous vîmes venir hier, le long du bord, une embarcation de *smogglers* (contrebandiers anglais). Deux ou trois d'entre eux

demandèrent la permission de monter sur les hunes, afin de découvrir au loin et de s'assurer qu'ils pouvaient continuer route et s'approcher de la côte anglaise sans danger. On leur accorda leur demande. Nous étions tous dans l'admiration en voyant la forme élégante et la perfection de ce canot à clain, mesurant environ 45 pieds de long sur quatre ou cinq de large; les clous sont en cuivre et vissés d'une manière particulière. L'équipage était composé de dix rameurs habiles et d'un patron. Le canot et les hommes étaient entièrement blancs, ces derniers coiffés de bonnets de coton en guise de chapeaux, et cela pour être moins facilement aperçus lorsqu'ils sont près de la côte anglaise, dont la blancheur se confond avec celle de ces embarcations. Les rames étaient faites en perfection. La cargaison se composait de petits tierçons d'eau-de-vie dont chacun se vend cinq livres sterlings en Angleterre, où, avec deux de ces tierçons, ils en composent cinq.

La valeur de la cargaison était de quatre cents guinées. Le voyage, aller et venir, se

paie à chaque homme trois pounds (soixante-douze francs); mais, outre la peine de ramer et les dangers de mer, outre le risque de la fusillade par les employés des douanes à terre et en mer, où les douaniers ont des bâtimens légers sans cesse surveillant et rôdant près des rivages, ces hommes sont encore exposés à confiscation pour la première fois, à la déportation à Botany-Bay pour la seconde, et à être pendus, s'ils sont pris avec des armes dans leurs bateaux. Tout canot construit hors des dimensions prescrites, et portant plus de rameurs que la loi ne permet, est, par cela seul, de bonne prise. Un de ces contrebandiers, avec lequel je causais, me dit qu'ils avaient à terre, près de Dungeness, où ils se rendaient, une compagnie de cent hommes bien armés et toujours aux aguets sur les divers points connus; ces hommes se mettent dans l'eau jusqu'à la poitrine pour s'approcher des canots porteurs de contrebande, et vont la déposer à terre, où ils la mettent en lieux sûrs.

Il faut répéter encore l'antique adage :

> Quid non mortalia pectora cogis
> Auri sacra fames.

Il paraît que les employés de la douane anglaise débarquent sur la terre de France et y poursuivent les contrebandiers qui s'y réfugient, et que ces mesures y sont tolérées, quoique les douaniers français ne soient nullement admis à exercer leurs poursuites sur les terres britanniques. Quand on a passé vingt-cinq ans à faire des sottises, vient enfin l'heure d'acquitter sa dette et de boire le calice amer.

Nous avons passé l'après-midi à louvoyer dans le Pas-de-Calais, entre la côte de South-Foreland et le cap Grisnez, que j'appellerai le cap César, pour anéantir l'orgueil des tours de Douvres, comme les noires vapeurs qui les assiégent se dissipent devant les rayons dont nous eûmes les premières faveurs.

Au-delà du cap Grisnez, vers le nord-est, est le cap Blanez; le premier d'un as-

pect grisâtre, et le second éclatant de blancheur (parfaitement semblable à son opposé, le cap Foreland), ont sans doute pris leurs noms de ces différences entre eux. L'intervalle entre ces deux caps forme la baie de Wissan, qui, en toute justice, mérite le nom de baie des Romains.

Littora littoribus contraria fluctibus undas.
VIRG.

Dimanche 7 septembre 1817, à la mer. Pas-de-Calais. Trajet de Boulogne à Calais.

Après avoir couru des bordées toute la nuit, le vent toujours contraire, nous sommes venus nous mouiller à dix heures du matin en plein canal, par vingt-quatre brasses, dans la partie la plus resserrée du détroit, relevant le château de Douvres dans le nord-ouest quart d'ouest, et la plus basse des tours de South-Foreland dans le nord-ouest, à huit milles; le cap Grisnez, au sud quart sud-est, à douze milles : le temps

beau, la mer belle, la brise faible, mais constamment de la partie de l'est. On attend le retour du flot pour appareiller.

Les pilotes dont on se sert près des côtes n'ont pas toutes les connaissances requises; le nôtre, dit-on, n'entend rien à la variation de la boussole : outre qu'ils ont un jargon local difficile, pour ne pas dire impossible, à comprendre, ils sont mus par de petits intérêts qui pourraient leur faire sacrifier le bien du service; le nôtre, par exemple, est intéressé à ne point s'arrêter à Calais pour n'être point remplacé par un pilote de l'endroit; ce qui fait que, depuis trois jours, il nous fait promener sans avancer d'un pas, quoiqu'il eût pu, en virant de bord plus à propos, gagner Calais depuis plus de vingt-quatre heures. La chose étant devenue évidente, le capitaine lui a signifié qu'au flot montant, le vent restant le même, il entendait aller jeter l'ancre dans le port de Calais. *Videbimus infrà.*

Nous vîmes passer hier après-midi, près de nous, un cutter anglais avec trois char-

mantes embarcations à clain. C'était un des bâtimens légers que la douane emploie contre les contrebandiers tels que celui dont je fis hier la description. On les nomme ici des *trompeuses*, parce qu'ils orientent leurs voiles de travers à dessein d'être pris pour de mauvais chasse-marées ; ils ont continuellement un homme en vigie; et, dès qu'ils aperçoivent le délinquant, ils fondent sur lui comme l'épervier sur la colombe. Ce cutter, en rasant notre poupe, arborant un yacht anglais, nous hissâmes la flamme et le pavillon blancs, sur quoi il amena son pavillon; ce qui nous fit à l'instant retirer le nôtre.

On aperçoit en ce moment, près de chaque rivage du détroit, une flottille de pêcheurs s'en allant charger le double tribut exigé de l'Océan par les gastronomes de Lutèce et de la capitale d'Albion.

A cinq heures, nous levons l'ancre pour gagner Calais ou Gravelines. Déjà les tours de la première de ces villes se font voir dans le lointain. Calais rappelle de durs souvenirs; Dunkerque, de rudes insultes. On doit

dire en Angleterre : Les Français sont les meilleures gens du monde.

Manet altâ mente repostum.

VIRG.

A huit heures et demie, laissé tomber l'ancre de bas-bord par vingt-deux brasses, fond de roches brisées. Le feu de Calais relevé au sud vers ouest, dix-neuf degrés; distance, trois milles. Les feux de South-Foreland, nord vers ouest, quarante degrés; distance, seize milles.

Lundi 8 septembre 1817, à la mer. Trajet de Calais à Dunkerque.

Ce matin, à sept heures, levé l'ancre et appareillé sous toutes voiles, *au plus près*, tribords amures; beau temps, belle mer, vent d'est-sud-est contraire.

A huit heures, nous n'étions qu'à deux milles de la jetée de Calais, la ville, le port et le fort de Risban parfaitement en vue. Quatre *packets* ont mis à la voile pour l'An-

gleterre : la communication est suivie avec une activité peu accoutumée.

A dix heures, nous sommes devant Gravelines, situé à deux milles dans les terres. Le pays est marécageux et malsain : aussi cette garnison était-elle autrefois redoutée, au point que l'on disait communément : Délivrez-nous de la peste et de la famine, et de la garnison de Gravelines.

A commencer du cap Blancnez, remontant vers le nord, on ne retrouve plus qu'un rivage presque au niveau de la mer ; dans l'intérieur, le pays n'offre qu'une vaste plaine qui s'étend vers le midi jusqu'à la Loire, vers le nord jusqu'à l'Elbe, et vers l'est jusqu'aux rives de la Meuse. On voit néanmoins à quelques lieues, dans l'est de Dunkerque, la ville de Cassel, située sur une éminence assez élevée, dominant au loin toute la contrée ; de cette hauteur on peut compter une prodigieuse quantité de villes, bourgs et villages parsemés çà et là dans une étendue de plus de quarante milles de rayon.

Nous apercevons en ce moment la tour

de Dunkerque; on vient de dépasser le banc du Dick, et nous allons nous engager dans le grand passage entre les bancs qui forment canal pour entrer à Dunkerque. Le pilote de Gravelines vient de monter à bord et de remplacer celui de Calais.

A sept heures, la marée basse nous force de jeter l'ancre vis-à-vis le fort de Mordyck, une lieue et demie dans l'ouest de Dunkerque, dont les tours, la digue et les remparts s'offrent à notre vue.

Mardi 9 septembre 1817, à la mer, devant Dunkerque.

A dix heures, nous appareillons pour entrer en rade de Dunkerque. Diverses bouées placées à droite et à gauche, d'après le gisement des bancs de sable, indiquent la direction que les navires doivent suivre pour éviter de toucher. Ceux qui tirent au-delà de neuf à dix pieds d'eau sont obligés de s'alléger d'une partie de leur lest, et d'attendre l'époque des nouvelles ou pleines lunes, afin de pouvoir entrer dans le port,

dont l'entrée s'est comblée depuis les temps malheureux où tout ce qui était du ressort de la marine a été ineptement dirigé ou laissé dans un coupable abandon.

Aujourd'hui, très-beau temps, belle mer, petite brise de l'ouest, température douce.

A onze heures, nous avons jeté l'ancre en rade de Dunkerque. Je suis descendu à terre immédiatement.

L'entrée du port de Dunkerque est formée par une estacade d'environ 400 toises de longueur, aboutissant à une chaussée qui joint le quai principal, lequel s'étend profondément dans l'intérieur de la ville. Les navires touchent ses bords ; le bassin, couvert de vase à dix ou douze pieds de hauteur, laisse à peine dans son milieu un espace de quatre toises ayant encore quelque profondeur; mais, vu la cessation des travaux de récurement ou l'insuffisance de ceux qui se poursuivent encore, il est hors de doute que le port sera comblé tout-à-fait et fermé pour les gros navires à une époque peu reculée.

Au fond du port est un vaste local conte-

nant les magasins du roi pour la marine. On y voit encore un assez grand nombre de ces chaloupes canonnières auxquelles on n'eut pas le courage de donner leur destination primitive; elles pourrissent sur les vases. Au milieu de ces vierges surannées est placé le yacht de l'usurpateur, petite coque de noix surchargée de sculptures dorées dans les parties latérales de l'arrière. C'est le *ridiculus mus* dont accoucha la montagne en travail.

La ville de Dunkerque est bien percée, et solidement plutôt qu'élégamment bâtie. On y distingue, dès l'abord, cette propreté qui caractérise les villes flamandes et hollandaises.

J'ai été surpris, en passant devant la principale église (Saint-Éloi) de voir une façade de dix colonnes d'ordre corinthien très-élevées et d'un imposant effet. Il est à regretter que ce noble édifice soit pressé par une suite de maisons irrégulièrement assises, et nuisant infiniment au coup d'œil majestueux que produirait la vue de ce temple considéré de quelque distance. Les colonnes sont

posées au niveau du sol comme celles qui décorent la façade de la salle de spectacle de Bordeaux. Deux petits tourillons de mauvais goût contrastent matériellement avec la pureté de style qui frappe dans l'architecture principale. Mais un autre manque de goût, mentalement parlant; c'est, à mon avis, d'avoir maladroitement prolongé et défiguré l'inimitable expression de cette noble dédicace antique:

Deo optimo, maximo,

en y ajoutant l'inutile mot *sacrum*.

Parmi les diverses places de Dunkerque, on remarque celle qui porte le nom du célèbre marin dont on y voit le buste en marbre. La tête en est extrêmement belle et bien conçue dans le caractère qu'elle exprime. On se plaît à y retrouver une touche large, un ensemble de noblesse et de fierté tout-à-fait en harmonie avec les croquis que se forme l'imagination au seul nom du héros. Pour toute inscription, au-dessous du buste, on lit: *Jean Bart.*

C'est encore une heureuse idée que de s'être arrêté là, parce qu'en écrivant moins, on a trouvé le secret de dire éloquemment une histoire toute entière.

Malheureusement ce n'est pas le cas d'ajouter ici, à propos du grand homme de mer :

Nec defensoribus istis tempus eget.

Jeudi 11 *septembre* 1817. *Voyage de Dunkerque à Lille, chef-lieu du déprtement du nord.*

Ce matin, à cinq heures, je suis parti de Dunkerque pour me rendre à Lille.

A six heures et demie, nous étions à Bergues, ville fortifiée, à trois lieues sud-est de Dunkerque.

Le pays n'est qu'un vaste pâturage agréable à traverser dans les beaux jours où nous sommes. Il s'y fait un grand commerce de fromages du pays. On s'étonne de trouver immédiatement, en sortant de Dunkerque, un aussi excellent terrain contigu à des rivages bas et sablonneux.

A peu de distance de Bergues est le château de M. le comte de Béthysy. J'éprouve un charme secret à revoir surnager parmi d'innombrables débris quelques propriétés privilégiées rappelant d'honorables noms illustres.

Entre sept et huit heures, nous entrâmes dans le bourg de Warmouth, dont la dénomination rappelle l'époque des invasions britanniques.

A onze heures, après avoir gravi à pied le morne de Cassel, nous entrâmes dans cette ville d'où l'on compte quarante clochers. On y voit la demeure d'un soldat féroce qui apprit à l'étranger, comme dans sa patrie, qu'on n'est point mentionné impunément dans les pages sanglantes de la révolution française.

Diverses hauteurs en direction de Cassel, vers la mer, forment une petite chaîne détachée allant se terminer au cap Blancnez, entre Boulogne et Calais.

Nous avons pris à Cassel une famille anglaise, deux hommes et une dame; plus un ecclésiastique français, ci-devant émigré de

Londres. Ce dernier me fit part, avec une grande chaleur d'expression, de sa manière de voir relativement à certains objets dont je m'abstiendrai de parler ici. Parvenu à la dernière poste, il nous quitta, emportant avec son paquet une masse de vœux malheureusement impuissans.

Le voyageur qui était venu avec moi de Dunkerque s'étant trouvé, au dire d'un Anglais, ressembler fortement à Buonaparte, la dame anglaise, d'accord avec eux, me pria d'en faire part à ce monsieur, qui n'entendait pas leur langue. Je répondis à la dame : J'espère que vous voudrez bien m'excuser si je suis forcé de vous dire, Madame, que je serais fâché de faire un mauvais compliment à qui que ce fût.... Grand étonnement de la part de l'Anglaise. Ses compatriotes, en face de moi, ayant parfaitement compris mes motifs, cherchèrent à l'instant quelques mots, et la chose finit là.

Les Anglais ont raison d'être portés en faveur du Corse : nul n'a autant contribué à les mettre à ce haut degré de puissance colossale où ils brillent aujourd'hui, grâces à

l'inconcevable aveuglement des Français, dont il consomma la ruine, et, ce qui est mille fois plus dur à supporter, l'humiliation méritée.

Une statue d'or que John Bull érigerait à l'usurpateur, serait loin d'acquitter les immenses services de cet héritier des Robersspierre et des Marat.

Entre Cassel et Lille, on traverse le bourg de Bailleul et la petite ville d'Armentières, où l'on fabrique de la toile et des huiles de colza, d'œillettes, de lin et de caméline, pour la fabrication des savons noirs, des couleurs, etc., etc.

Nous avons vu de l'infanterie saxonne à Armentières.

Tout ce pays est extrêmement fertile; mais l'aspect en est un peu monotone.

A quatre heures, nous sommes entrés à Lille, en traversant l'esplanade qui sépare la ville de la célèbre citadelle qui ajoutait si fortement à sa défense aux jours d'innocence où l'on s'amusait à faire des siéges.

Durant un modeste repas que nous avons fait à l'hôtel de...., d'ennuyeux musiciens

sont venus délier nos bourses et fatiguer nos oreilles ; l'un d'eux posait la pointe d'une épée sur son front, tandis qu'il raclait sur le violon, comme si, non content d'offenser l'ouïe, il s'était cru obligé d'offenser encore le sens de la vue.

Lille est une très-belle ville ; mais elle a quelque chose d'antique dans l'aspect des maisons et des édifices publics.

En fait d'antique, on ne pardonne qu'à celui qui date d'une époque antérieure à l'ère chrétienne ; ce qui est plus récent n'est que vieux à notre sens ; ce terme est le froid de l'imagination qu'il désenchante totalement.

Rien de curieux à Lille ; méchant spectacle ; trois légions en garnison, l'ensemble des trois ne donnant pas mille hommes sous les armes. *Sic fata jubere.*

Samedi 13 *et dimanche* 14 *septembre* 1817.
Route de Lille à Paris.

Parti de Lille samedi matin à quatre heures.

Pays pelé aux environs de Lille, sans arbres; même aux bords de la route.

Lens, où le grand Condé remporta une victoire mémorable.

Arras, sixième de la grandeur et de la population de Lille. Belles casernes, ancienne abbaye de Saint-Vast.

Doullens, citadelle. Ses bastions à orillons annoncent une construction ancienne.

Soupé à Amiens. Rien de curieux dans cette ville, excepté la nef, souvent citée avec le portail de Reims, le chœur de Beauvais, etc., etc., chef-lieu du département de la Somme.

Clermont-Oise avait un château antique appartenant au prince de Condé. On l'a démoli. Il est remplacé par une maison de détention.

Chantilly, jolie ville bien située. J'ai été agréablement surpris de voir que ce qu'on nommait les écuries est un magnifique palais aujourd'hui habité par le prince de Condé. Il est environné d'une forêt charmante.

Palais de Chantilly, demeure des héros,
Non moins fortuné que Lutèce,
N'as-tu point éprouvé des transports d'allégresse,
Lorsqu'ayant achevé de glorieux travaux,
Ton maître dans tes murs vint goûter le repos?
Après un long exil et des jours de détresse,
L'étendard de Condé rallia la noblesse:
Où croissent les lauriers, elle abonde par flots.
Puisse le ciel écoutant ma prière,
Vaillant Condé, prince chéri des dieux,
Long-temps encor prolonger ta carrière,
Avant de te rejoindre à tes nobles aïeux!

Après Chantilly, nous vîmes le château du président Molé, puis celui d'Écouen que bâtit Anne de Montmorency.

Nous traversâmes ensuite Saint-Denis,

Cet antique Moutier où je vis autrefois
De pompeux monumens et les tombeaux des rois.

Enfin, nous entrâmes dans la plaine des Vertus, et bientôt je me retrouvai au même point de l'avenue où je me vis contraint de rebrousser chemin il y a trente mois, à l'époque fatale du 20 mars.

FIN.







